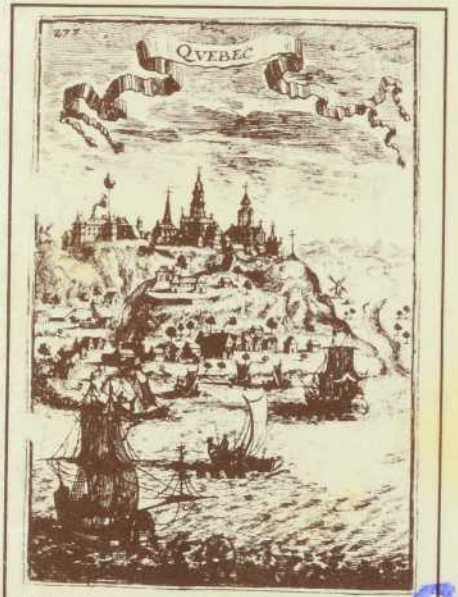
PER
E-419



Bibliothèque Nationale du Québec

40

ECRITS DU CANADA FRANÇAIS

PER
E-419
/5

Théâtre	**Marcel Dubé** C'était le fil de la vie
Poème-ballet	**Andrée Maillet** Ski-nocturne dans les Laurentides
Nouvelles	**Hélène P. Holden** Je ne veux pas aller à la campagne **Naïm Kattan** Le substitut Les bagages **Normand Rousseau** L'examen médical Ma femme, un laideron? Le miroir **Serge Mercier** La galaxie ouverte Le beau voyage Si . . . Toi, le furet
Poèmes	**Odette Léger-Blain** Pour l'arbre
Texte ancien	**Denis-Benjamin Viger** Analyse d'un entretien sur la conservation des établissemens du Bas-Canada, des loix, des usages, etc. de ses habitans *présentation par* *Yvon-André Lacroix*

Note de gérance

Les Écrits du Canada français
seront heureux de publier tout manuscrit inédit
qui aura été accepté par le comité de direction.

Le prix de chaque volume : $4.50

L'abonnement à quatre volumes : $14.00
payable par chèque ou mandat à l'ordre des
Écrits du Canada français.

Fondateur (en 1954) :

Jean-Louis Gagnon

Le comité de direction :

Gilles Marcotte
Jean Simard
Marcel Dubé
Fernand Dumont
Lucien Parizeau
Gertrude LeMoyne
Edmond Labelle

Administrateur :

Claude Hurtubise

PS
8231.5
E2

F5

ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS
a/s Les Editions La Presse, Ltée
7, rue Saint-Jacques, Montréal, Qué. H2Y 1K9

40

ECRITS DU CANADA FRANÇAIS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC

MONTRÉAL 1976

Le Conseil des Arts du Canada a accordé une subvention pour la publication de cet ouvrage

Maquette de la couverture : GILLES ROBERT ET ASSOCIÉS

Dépôt légal / 2ème trimestre 1976 Bibliothèque nationale du Québec

ISBN 0 - 7777 - 0173 - 1

Copyright © 1976, LES ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS

TABLE DES MATIÈRES

MARCEL DUBÉ

C'était le fil de la vie *(Pièce dramatique)* 9

ANDRÉE MAILLET

Ski nocturne dans les Laurentides *(Poème-Ballet)* 53

HÉLÈNE P. HOLDEN

Je ne veux pas aller à la campagne *(Nouvelle)* 95
Les petits tableaux lourds *(Nouvelle)* 107

SERGE MERCIER

La galaxie ouverte ou le privilège *(Nouvelle)* 117
Le beau voyage *(Nouvelle)* 123
Si... *(Nouvelle)* 127
Toi le furet *(Nouvelle)* 130

NAÏM KATTAN

Le substitut *(Nouvelle)* 135
Les bagages *(Nouvelle)* 144

ODETTE LÉGER-BLAIN

Poèmes 151

NORMAND ROUSSEAU

L'examen médical *(Nouvelle)* 171
Ma femme, un laideron ? *(Nouvelle)* 180
Le miroir *(Nouvelle)* 192

TEXTE ANCIEN

Analyse d'un entretien sur la conservation
des établissemens du Bas-Canada, des loix,
des usages, etc. de ses habitans
par *DENIS-BENJAMIN VIGER*

Présentation par Yvon-André Lacroix 205

MARCEL DUBÉ

C'ÉTAIT LE FIL DE LA VIE

PIÈCE DRAMATIQUE

MARCEL DUBÉ

Marcel Dubé est né à Montréal, le 3 janvier 1930. Ecrivain de métier, il a vu plus de vingt-cinq de ses pièces créées sur les scènes du Québec. Parmi les plus importantes : *Zone, Chambres à louer, Le barrage, Florence, Un simple soldat, Les beaux dimanches, Au retour des oies blanches, Un matin comme les autres, Pauvre amour, L'été s'appelle Julie,* etc. Il a aussi écrit beaucoup de textes originaux pour la télévision et la radio. Il est de plus l'auteur de deux livres d'essais : *Textes et documents* et *La tragédie est un acte de foi* et d'un récent recueil de poésie : *Poèmes de sable.* Il prépare présentement ses deux premiers romans : *La chute de Clément Lacroix* et *L'absente de Fort Prével* (titres provisoires), une nouvelle oeuvre pour la scène et un deuxième recueil de poésie : *Chinatown.*

Marcel Dubé reçut le Prix David à l'automne 1973 que le jury lui accorda à l'unanimité .

A mon ami Réal Benoit
parti pour un long voyage . . .

Avant-propos

J'avais quitté l'hôpital Jean-Talon une autre fois pour trouver refuge chez l'un de mes frères, rue Gardenville à Longueuil.

Tous les jours, ou presque, je me rendais à Montréal chez Leméac préparer l'édition prochaine de quatre de mes pièces. Le soir, je rentrais dans ce que j'appelais « le village d'autrefois » ou « le vieux Longueuil ». L'hiver tirait à sa fin, la neige était blanche dans le parc du petit cottage que nous habitions et je peux dire que nous y menions une vie paisible.

Mon frère m'avait aménagé une chambre et un bureau à l'étage et ma bibliothèque couvrait presque tous les murs du salon et de la salle à manger au rez-de-chaussée.

Quand je ne sortais pas, quand je n'allais pas chez Leméac, à Montréal, ou ailleurs, j'étais très heureux rue Gardenville qui, l'après-midi, me faisait penser à certaines rues bordées d'arbres de Sandyhill à Ottawa, lorsqu'au début des années soixante je m'y rendais pour faire de longues promenades afin de me documenter et de m'inspirer. Je rédigeais sur place les épisodes de *Côte de sable*, qui passaient alors en feuilleton au réseau français de Radio-Canada.

Une autre fois, je retrouvais la santé sans savoir que plus tard je la perdrais encore à quelques reprises. Je lisais, je réfléchissais, je me reposais, je rêvais, je cherchais à renouer avec la vie. Et aussi, bien sûr, je travaillais. Je m'enfermais à l'étage et sans avoir tracé de plan, j'écrivais selon mon coeur, parfois certains poèmes, parfois certaines préfaces à des livres, parfois des choses carrément inutiles que je jetais au panier.

Un matin, je me levai avec un sujet en tête, celui d'une petite pièce en un acte. Très souvent au cours de cet hiver 1973,

je m'étais interrogé sur le sens des amours que nous vivons au cours des années. Par le passé, j'avais aimé profondément, à quelques reprises et il m'était aussi arrivé d'être heureux. Et tout cela m'habitait, m'habite encore. Amours faites pour durer, elles avaient été sacrifiées au temps ou à elles-mêmes. Y avait-il un fil qui les reliait les unes aux autres ? Y avait-il un espoir que ces amours déchirées ne puissent un jour n'en former qu'un seul ? Je vivais sans compagne mais je sentais bien qu'inéluctablement il se produirait quelque chose de nouveau dans ma vie et qu'une autre fois, je serais illuminé, qu'une autre fois je connaîtrais le bonheur de n'être plus seul, la joie de donner, d'apporter à quelqu'un le meilleur de moi-même. Toutes les tristesses des amours passées ne seraient que cendres, toute l'exultation des déchues passées se survivrait à elle-même comme un fil de vie tendu entre le commencement et la fin.

L'amour humain, le profond amour humain d'un homme pour des femmes n'est-il qu'épisodique ou trouve-t-il dans son renouvellement le sens de la survie et de la pleine continuité ?

Rue Gardenville, à Longueuil, cet hiver-là, je crus deviner qu'on ne vit qu'un seul amour qui peut avoir plusieurs visages mais qui reste fidèle à lui-même jusqu'à ce qu'il atteigne sa plénitude. Comme la rivière qui parcourt de longues distances et qui emprunte plusieurs détours avant de déboucher sur la mer. « Il faut que la jonction se fasse ».

Marcel Dubé
Hôtel-Dieu de Montréal
le 26 octobre 1975

Cette oeuvre a été créée le 30 novembre 1975 à la télévision de Radio-Canada dans le cadre de l'émission LES BEAUX DIMANCHES.

RACHEL *Louise Marleau*
ALEXANDRE *Gérard Poirier*
JACQUES *Benoit Girard*
C'était une réalisation de Paul Blouin.

DÉCORS :

- *C'est l'été*
- *L'intérieur de la maison de campagne de Jacques*
  - *la pièce de séjour est celle où nous retrouverons le plus souvent les personnages du drame*
  - *la chambre à coucher*
  - *la petite véranda vitrée*
  - *la porte d'entrée*
- *La route de Saint-Marc*
- *La rue principale de Saint-Marc une nuit de neige*
- *Le quai de Saint-Marc*
- *L'arrière pays : les bois, les côteaux, les sentiers*
- *Un grand champ de foin, une ferme*

Ce texte dramatique peut être joué au théâtre en omettant les scènes de retours en arrière. Il devient ainsi, une pièce en un acte, à deux personnages et un décor. Cela peut donner autre chose.

SCÈNE PREMIÈRE

Alexandre est seul dans la maison de campagne de Jacques. Il est vêtu sport mais avec sobriété. Il range différents effets sur la table de travail, des papiers, des lettres, des dossiers. Trouvant une pochette de disque il en tire le contenu et va mettre le stéréo en marche. Il y dépose le disque. Il s'agit d'un très bel enregistrement des «Saisons» de Vivaldi. Il écoute un moment songeur puis retourne à la table où il ouvre un cahier cartonné noir. Il feuillette, puis s'arrête et lit :

ALEXANDRE

Dimanche, vingt-huit mai, soixante-douze... Ballade à Saint-Hilaire et à Rougemont ; tous les pommiers sont en fleur. Tous les visages rencontrés paraissaient heureux. Je suis demeuré insensible, je n'ai pas été atteint. Le moteur est au neutre. Aucune chose ne fait plus de signe. Rachel n'a pas téléphoné depuis deux semaines. Je crois que c'est bien fini maintenant. Je suis totalement dépossédé. J'avais tout investi dans cet amour. Je cherche vainement des raisons de continuer à vivre. Il me semble que je n'en trouverai jamais plus. Mais je m'accroche encore et...

Alexandre continue de lire un moment mais on n'entend plus sa voix, on ne voit que ses lèvres qui remuent, puis il referme le cahier et continue à s'affairer. Il trouve une petite serviette de table en papier chiffonnée, la déplie délicatement et lit ces phrases qui s'y trouvent griffonnées.

ALEXANDRE

Le plus fidèle ami de l'homme est son ombre. Mais à midi, perdus dans la ville, les hommes n'ont plus d'ombre... Les femmes sont la présence de Dieu sur la terre ; elles en sont aussi l'absence... Il n'y a de vrai que la poésie... Rachel, chez sa mère : 256-37...

Il n'achève pas. Il replie soigneusement la petite serviette et la place dans le cahier noir.

SCÈNE DEUXIÈME

Une voiture s'arrête près de la maison. Rachel en descend et ferme la portière derrière elle. Elle s'immobilise un moment lorsqu'elle aperçoit la voiture d'Alexandre sous les arbres. Elle se fait méfiante et plus tendue. Elle reprend vite son aplomb cependant et se dirige vers la porte d'entrée de la maison. Elle frappe quelques coups et attend, fière, droite, préoccupée. Elle va tourner la poignée mais la porte s'ouvre avant qu'elle ne pose son geste. Alexandre est là devant elle qui semble déjà la juger. Ils se mesurent du regard.

RACHEL

J'ai mal choisi mon moment.

ALEXANDRE

Mais non, pourquoi ?

RACHEL

Je me suis douté cependant que tu serais là.

ALEXANDRE

(Qui s'écarte pour la laisser passer) –
Tu peux entrer.

RACHEL

Merci de la permission.

ALEXANDRE

Il ne t'avait pas mise à la porte après tout !

Rachel est entrée, la porte est refermée.

SCÈNE TROISIÈME

L'intérieur de la maison immédiatement après le bruit de la porte fermée.

RACHEL

Il ne m'a pas mise à la porte, c'est moi qui suis partie. Mais est-ce que ça te regarde ?

ALEXANDRE

Oui... Je suis étonné de te voir, tu n'es pas entrée ici depuis plus d'un mois.

RACHEL

Et cela aussi, est-ce que ça te regarde ?

ALEXANDRE

Oui.

RACHEL

L'important pour moi c'est d'avoir la certitude qu'il m'aime toujours. Mais je ne peux le voir.

ALEXANDRE

Je sais.

RACHEL

On m'a interdit l'accès de sa chambre à trois reprises à l'hôpital.

ALEXANDRE

Je sais.

Elle le regarde étonnée. Alexandre s'affaire, indifférent.

ALEXANDRE

(Après un temps) – Il n'a été conscient que quelques minutes depuis l'accident. J'étais auprès de lui, avec sa mère.

Rachel contient une secousse d'envie et d'indignation.

Il m'a demandé de mettre de l'ordre dans ses affaires pendant... son absence.

RACHEL

(Soudain) – Comment sais-tu qu'on m'a refusé l'accès de sa chambre ?

ALEXANDRE

Parce que c'est moi qui en ai donné l'ordre à l'hospitalière.

RACHEL

(Indignée) – De quel droit ?

ALEXANDRE

Du droit de l'amitié qui me liait à lui. Et puis sa mère me l'avait demandé. Sa mère ne te porte pas dans son coeur.

Rachel va contre-attaquer mais reprend ses sens et retrouve un semblant de calme. Elle s'allume une cigarette et va vers le stéréo.

RACHEL

Connais-tu une seule femme qu'il a aimé, qu'elle ait porté dans son coeur ? *(d'un ton neutre)* Et pourquoi fait-tu tourner Vivaldi ?

ALEXANDRE

Parce que je l'ai trouvé sur sa table. C'était banal mais il aimait « les saisons ». Il m'en a souvent parlé. Il disait que nous étions en ce monde pour vivre cent fois quatre saisons. Des plus rigoureuses aux plus tendres ... *(pour revenir à la première question de Rachel)* Sa mère pressentait toujours les déchirements qu'il y avait en lui.

RACHEL

C'est le dernier cadeau que je lui ai offert. Je sais qu'il l'aime ... Je crois surtout qu'elle était jalouse, sa mère, tandis que moi je l'aimais bien.

ALEXANDRE

Le dernier cadeau avant de le quitter ?

RACHEL

Je ne l'ai pas vraiment quitté ... Et toi aussi, comme sa mère, tu étais jaloux de notre amour.

ALEXANDRE

C'était un sursis ? Il lui était devenu intolérable... Je n'ai jamais été jaloux des amours des autres.

RACHEL

(crie) — Cesse de parler de lui au passé. Jacques n'est pas mort !

Il la regarde comme s'il voulait lui demander avec pitié : « Crois-tu vraiment qu'il s'en sortira ? » Mais il ne lui pose même pas la question car elle a compris. Elle ferme un moment les yeux.

SCÈNE QUATRIÈME

Retour en arrière.

La rue principale de Saint-Marc, une nuit d'hiver. Il neige avec abondance. Jacques et Rachel marchent l'un près de l'autre à rebours de la neige. Rachel porte un maxi-manteau de fourrure noir. Jacques porte un « car-coat » avec doublure de mouton. Un long moment ils ne se parlent pas. (Quand ils se parleront nous n'entendrons que leurs voix et les gestes qu'ils poseront ne correspondront pas nécessairement à leurs paroles). Jacques cesse de marcher et Rachel fait de même. Jacques prend le visage de Rachel dans ses deux mains comme s'il s'agissait de la chose la plus précieuse au monde, la regarde longuement et l'embrasse. Pendant qu'il l'embrasse :

VOIX DE JACQUES

A quoi penses-tu ?

VOIX DE RACHEL

Je ne sais pas. Je ne vois plus clair dans ma pensée parce qu'il neige beaucoup trop.

Et elle éclate d'un grand rire d'enfant.

Lentement Jacques détache ses lèvres de celles de Rachel. Il la regarde longuement et elle fait de même.

Et puis ils poursuivent leur promenade. On les voit lentement s'éloigner.

VOIX DE JACQUES

Tu vas me quitter un jour...

VOIX DE RACHEL

Fou ! Tu dis des sottises.

VOIX DE JACQUES

Je le sens. Le bonheur est la chose la plus punie dans notre monde.

VOIX DE RACHEL

Après tout le temps que j'ai mis à me rendre jusqu'à toi ? Ce serait absurde.

VOIX DE JACQUES

(Doucement) — Je t'aime...

VOIX DE RACHEL

Si tu m'aimes ne répète plus ce que tu viens de dire.

VOIX DE JACQUES

Il faudrait partir en voyage... Oui. Je pense qu'on devrait partir en voyage.

VOIX DE RACHEL

Ici... partout où je me trouve avec toi, c'est comme si j'étais emportée dans un voyage qui ne se terminera jamais.

VOIX DE JACQUES

Je vais faire beaucoup d'argent, devenir riche et puis ensemble on va faire le tour du monde avant qu'il ne soit trop tard.

Et même si ses propos ne sont pas très drôles, Jacques éclate d'un grand rire. On voit Jacques et Rachel emprunter le petit chemin qui conduit à la maison laissant derrière eux, dans la neige, les empreintes de leurs pas.

SCÈNE CINQUIÈME

Retour au présent.

Alexandre va replacer un livre dans la bibliothèque. Rachel est allée à la fenêtre où elle jette un regard du côté de la rivière.

ALEXANDRE

Tu es venue chercher des traces ?

RACHEL

Des traces ?

ALEXANDRE

Mais oui, des traces. Un mot, une phrase, un signe, pour te rassurer.

RACHEL

Me rassurer de quoi ?

ALEXANDRE

Tu veux à tout prix avoir la certitude que ce n'était pas une tentative de suicide.

RACHEL

Je ne suis pas étonnée que tu me prêtes ces intentions morbides. Tu as toujours envié les sentiments qui existent entre Jacques et moi.

ALEXANDRE

Qui ont existé.

RACHEL

(Haussant le ton) – Qui existent encore, qui existeront toujours.

Il la regarde et sourit avec une pitié soucieuse.

ALEXANDRE

Envieux... non, je n'ai jamais été un homme envieux mais je n'ai jamais aimé les injustices irréparables.

RACHEL

(Qui se rapproche de lui) – Six mois. Il est resté six mois sans te donner de nouvelles. Six mois que nous avons passés ici, lui et moi, où nous avons été heureux. Et c'est à moi que tu en as voulu.

ALEXANDRE

Je n'ai pas pu t'en vouloir, Rachel. Parce que c'est vrai qu'il a été heureux. Et je le savais. Et pour moi, le bonheur de Jacques était ce qu'il y avait de plus important, ce qui comptait le plus. Qu'il passe six mois sans me donner de ses nouvelles c'est parce qu'il était sûrement heureux. Avec les années, j'ai accepté de ne voir Jacques que lorsqu'il avait des ennuis. Oui, il a été heureux. Mais toi, qu'est-ce que tu as fait ? Qu'est-ce que tu en as fait de son bonheur ? De votre bonheur ? C'est précieux un bonheur. C'est un diamant. On ne le lance pas dans la rivière à la première occasion.

RACHEL

Et pour toi, comme pour les autres, c'est ce que j'ai fait ? Je ne pouvais pas avoir mes raisons pour agir comme j'ai agi ?

ALEXANDRE

Aujourd'hui, comme toujours d'ailleurs, il y a des tas de raisons pour que les femmes fassent n'importe quoi, n'importe quelle connerie. Après avoir trouvé auprès de lui ce que tu cherchais, tu t'es jetée sur le premier prétexte venu pour le laisser choir et le vider totalement.

RACHEL

Ce que tu penses des femmes en général je m'en moque parce que cela peut tout aussi bien s'appliquer aux hommes. Ce que tu penses de moi, c'est autre chose, parce que tu ne sais rien de moi.

ALEXANDRE

Tu as posé des actes, je n'ai jugé que tes actes et ce qui s'en est suivi.

RACHEL

Tu n'auras jamais l'intelligence du coeur, Alexandre.

ALEXANDRE

Tu crois ?

RACHEL

Tu n'as l'intelligence que de ton seul coeur, ce qui correspond à une sorte d'intolérance monstrueuse.

ALEXANDRE

Tu parles d'intolérance toi qui n'as pas su comprendre Jacques, toi qui n'as pas appris à l'aider au moment même où il fallait le comprendre et l'aider.

RACHEL

Tu ignores tout de ce qui s'est passé entre nous, cesse donc de me juger.

ALEXANDRE

Je suis intolérant peut-être mais c'est parce que je n'ai jamais toléré effectivement les ruses des tricheurs, des hypocrites et des menteurs.

RACHEL

Je suis tout ça ?

ALEXANDRE

Choisis.

RACHEL

(Qui s'approche de lui et le défie) – Je prends les trois et je t'en remercie, tu me vois comblée. Et je te trouve triste.

ALEXANDRE

Toute cette vie me rend triste, c'est vrai et j'y trouve si peu d'intérêt... Va-t'en maintenant, tu n'as plus rien à faire ici. Et puis je veux terminer le classement de ses dossiers avant que...

Il s'arrête accablé. Il s'essuie le front.

RACHEL

Avant que quoi ?

ALEXANDRE

Je ne sais plus ce que j'allais dire. Et puis au fond je n'aime pas t'accabler comme je le fais. Je n'ai aucun droit. Les affaires de coeur de Jacques je ne les ai peut-être jamais comprises ou je les ai peut-être cernées de trop près pour pouvoir y voir clair avec le recul qu'il faudrait.

RACHEL

(Directe, sans heurt dans la voix) – Je l'aime... Je l'ai toujours aimé... Depuis le premier jour, depuis la première nuit.

ALEXANDRE

(Sans méchanceté) – Alors pourquoi lui avoir fait tout ce mal ?

RACHEL

(Qui crie) – Parce que j'ai eu moi-même très mal !

Elle détourne la tête d'Alexandre et fixe la rivière.

SCÈNE SIXIÈME

Retour en arrière.

Le quai de Saint-Marc, assise sur le quai, les jambes dans le vide : Rachel. C'est aux premiers beaux jours du mois de mai. Debout derrière Rachel : Jacques. L'eau de la rivière jette des éclats sur leur visage. Ils se parleront mais nous ne verrons pas leurs lèvres bouger.

VOIX DE JACQUES

Tout n'est plus pareil, tout a changé. Qu'est-ce qui t'a pris de retourner à Montréal sans me prévenir ? Je t'ai cherchée, je ne te retrouvais plus.

VOIX DE RACHEL

Je suis là, je suis revenue.

VOIX DE JACQUES

Pas vraiment. Une partie de toi seulement.

VOIX DE RACHEL

Aime-moi comme je suis. Je ne puis pas être une autre. Je n'ai pas ta faculté de changer de personnage à volonté selon les occasions, selon les gens.

VOIX DE JACQUES

Qu'est-ce que tu insinues encore ?

VOIX DE RACHEL

Rien, rien du tout. Tu ne fais rien pour comprendre et ce n'est pas à moi de t'expliquer.

VOIX DE JACQUES

Mais qu'est-ce que tu voudrais que je t'explique ? Hein ? Qu'est-ce que tu aimerais que je t'explique ? Tu sais déjà tout de moi.

VOIX DE RACHEL

Ce n'est pas vrai !

VOIX DE JACQUES

Regarde-moi alors, regarde-moi !

Jacques fait pression sur sa nuque pour la forcer à tourner et à lever sa tête. Et elle lève et tourne la tête dans sa direction et son visage est couvert de larmes.

VOIX DE JACQUES

Rachel ! . . . Tu pleures, Rachel ? . . . Tu pleures . . .

Il se met à genoux près d'elle et l'enveloppe dans ses bras. Nous ne voyons plus que le beau visage tourmenté de Rachel couvert de larmes.

SCÈNE SEPTIÈME

Retour au présent.

Rachel est toujours à la fenêtre, droite et tendue tandis qu'Alexandre occupe la même position qu'il occupait avant le retour en arrière.

ALEXANDRE

(Sombre) – C'est la loi. Mal pour mal. On ne sait pas le bien que l'on détruit. Mais le mal est aveugle et il frappe. Après des siècles et des siècles, on n'a pas encore eu suffisamment de talent pour inventer un autre remède.

RACHEL

Permets-moi de rester. Comme je ne peux pas le voir, lui, et comme je suis incapable de demeurer plus longtemps sans parler de lui, et comme j'éprouve un besoin douloureux de voir clair en lui, de voir clair en moi, tu es le seul avec qui il m'est quand même posible d'y parvenir.

ALEXANDRE

(Touché sans le montrer) – C'était un étrange garçon qui...

RACHEL

N'en parle plus au passé, je t'en supplie.

ALEXANDRE

Tu gardes vraiment un espoir, Rachel ?

RACHEL

Mais je ne sais pas exactement ce qu'il a ! Si seulement je savais...

ALEXANDRE

Je vais t'épargner les détails mais il faudrait un miracle pour qu'il survive. Et s'il survit...

RACHEL

S'il survit... quoi ?... quoi ?... Parle, s'il te plaît.

ALEXANDRE

S'il survit, tel que je le connais, tel que nous le connaissons, il n'acceptera jamais que quiconque l'approche ou vienne à son aide. Il sera . . . L'étrange garçon qu'il était, l'homme généreux et fantaisiste qu'il était, sera devenu un légume.

Rachel ferme les yeux douloureusement.

ALEXANDRE

On ne se lance pas sur un arbre à cent à l'heure sans que ce soit fatal d'une manière ou d'une autre.

RACHEL

Est-ce qu'il l'a fait exprès ? Dis-moi s'il a fait exprès ?

ALEXANDRE

(Doucement) — Je reviens à ce que je te disais, Rachel. Tu ne voudrais tellement pas que ce soit à cause de toi.

RACHEL

Non, je ne le voudrais pas, je ne le voudrais pas. Et je veux qu'il vive, je veux qu'il se produise un, deux, plusieurs miracles, qu'il vive et qu'il puisse être encore heureux.

ALEXANDRE

Tu savais qu'il écrivait son journal ?

RACHEL

Oui. Mais au cours des mois que nous avons passés ensemble, il ne l'a presque jamais ouvert.

ALEXANDRE

Il avait trouvé quelqu'un à qui parler, quelqu'un qui l'écoutait parce qu'il avait beaucoup à dire, quelqu'un qu'il aimait plus que tout et qui emplissait sa vie.

RACHEL

Mais j'en ai douté. J'en ai affreusement douté.

ALEXANDRE

Je sais. *(Ouvre le journal à la même page qu'au début et commence à lire)* « Rachel n'a pas téléphoné depuis deux semaines . . . » *(Rachel ferme les yeux et s'essuie le front)* Cela date du vingt-huit mai dernier . . . « Je crois que c'est bien fini maintenant. Je suis totalement dépossédé. J'avais tout investi dans cet amour. Je cherche vainement des raisons de continuer à vivre. Il me semble que je n'en trouverai jamais plus. Mais je me raccroche encore et la douleur que je ressens n'est pas nouvelle, elle est seulement plus profonde qu'autrefois. En peu de temps Rachel m'a beaucoup donné et je lui ai beaucoup donné. Et c'est lorsque l'on donne beaucoup à quelqu'un que l'on découvre l'envie de lui donner davantage. Toujours et toujours. C'est sans fin. C'est sans limite. Et c'est peut-être sans issue. Il n'y a que la mort qui puisse arrêter la trajectoire d'un semblable amour. Privé de Rachel je ne suis plus qu'à moitié vivant et l'obsession de son départ et de son absence m'aveugle. Mais ce n'est pas la complète cécité. Je sortirai de cette nuit. Il faudra que je sorte de cette nuit. Il doit y avoir une issue quelque part. J'en ai beaucoup voulu à Josée d'avoir provoqué cette rupture. Ce soir je me dis que j'entretiens une haine inutile qui ne réparera rien. S'il n'y avait pas eu Josée un autre événement se serait produit, qui aurait entraîné les mêmes effets. Les femmes ont toujours eu peur de la face cachée de la lune . . . »

Alexandre referme le livre. Rachel et lui se regardent longuement en silence.

RACHEL

(Un peu brisée) — C'est tout ?

Alexandre fait « oui » de la tête.

RACHEL

Tu n'as rien trouvé d'autre ?

ALEXANDRE

Des p'tites choses ici et là, sur des bouts de papier qui ne portaient pas de date . . . Qu'est-ce qui s'est passé avec Josée ?

RACHEL

Tu devrais être au courant. Jacques a dû t'en parler.

ALEXANDRE

Pas tout à fait clairement. Dans sa dernière période noire il a fait allusion à elle quelques fois mais sans trop préciser, comme si ça n'en valait pas la peine. Comme si c'était un événement absurde. Il commençait à raconter quelque chose mais il laissait tomber tout de suite.

RACHEL

Avant Josée il y a eu des appels téléphoniques anonymes. Quand il s'absentait bien entendu. Une voix de femme, toujours la même qui parlait de toutes les aventures passées de Jacques.

ALEXANDRE

(Sévère) – Tu avais tort d'écouter ça.

RACHEL

Les premières fois je coupais très vite mais par la suite . . . par la suite la voix racontait que Jacques me trompait, qu'il en voyait une autre en même temps qu'il disait m'aimer.

ALEXANDRE

Et puis tu as douté !

RACHEL

Mais pourquoi je n'aurais pas douté ?

ALEXANDRE

Parce que c'était des appels anonymes.

RACHEL

Mais j'avais tellement peur de le perdre. Et puis lui-même m'avait parlé de son passé. Et puis il y a eu Josée qui a refait surface.

ALEXANDRE

Tu savais qu'il avait eu une liaison avec elle ?

RACHEL

Oui. Et c'est d'ailleurs Josée qui m'avait fait connaître Jacques. Par hasard, un soir à la sortie d'un cinéma. Ce qui explique que j'ai mis du temps quand même à lui accorder ma confiance. Jacques

était un homme attachant, je l'ai senti tout de suite, mais il me paraissait instable. Et je ne voulais pas souffrir, je ne voulais pas me rendre malheureuse pour un tel homme. Mais par la force des choses, à cause de ce qu'il était, je l'ai aimé... Il y a un peu plus d'un mois, j'ai revu Josée. Le temps de prendre un verre à Montréal et je suis rentrée par la suite. Le temps que gentiment elle me brosse un portrait de Jacques, le portrait d'un homme que je ne connaissais pas.

ALEXANDRE

Et Jacques, où était-il ?

RACHEL

A Québec, il tentait de trouver des capitaux pour une jeune entreprise de cinéma. Il revenait le lendemain... Après m'avoir félicité de ma réussite amoureuse avec Jacques, Josée m'a ensuite raconté avec beaucoup de détachement certaines phases de sa liaison avec lui. Tout s'est embrouillé, Alexandre, sans trop le montrer j'ai perdu pied parce que je ne reconnaissais plus l'homme dont elle me parlait.

Depuis un court moment, Alexandre l'écoute toujours mais s'affaire à chercher un dossier qu'il trouve d'ailleurs et qu'il ouvre après en avoir tiré l'élastique qui l'attachait.

RACHEL

Tu ne m'écoutes plus, pour toi ce sont des gamineries ? Et pourtant, si tu savais ! Jacques occupait en moi une place que jamais personne, ni aucun autre homme, ni père, ni mère, ni frère, ni soeur, ni ami, n'était parvenu à prendre.

ALEXANDRE

Continue si tu veux.

RACHEL

J'acceptais qu'il ait eu un passé mais je refusais qu'il ait vécu comme un dévoyé, abusant de situations troubles, partageant son lit avec plus d'une fille à la fois, lui qui sur ce point m'avait toujours affirmé qu'il ne pourrait jamais aimer deux femmes parallèlement, même lorsqu'il s'agissait d'aventures de passage ou de hasard.

ALEXANDRE

Et tu l'as placé devant cette accusation, dès le lendemain ?

RACHEL

Je ne l'ai pas accusé, j'ai essayé de lui faire dire la vérité et il en a été incapable.

ALEXANDRE

La vérité se trouve ici, dans une lettre écrite de la main de Josée, le vingt-et-un mars soixante-douze. Je lis : « Cher grand homme, je sais que tu m'as toujours détestée lorsque je t'appelais comme ça parce que tu savais que c'était pour me moquer de toi et tu avais bien raison puisque c'était le double but que je poursuivais : me moquer de toi et me faire détester de toi. C'était une façon comme une autre d'attirer ton attention. Quand il nous manque les armes, on emploie celles qui nous tombent sous la main. Donc, mon cher grand homme, je t'écris pour te dire que depuis notre dernière rupture — la cinquième je crois — je n'ai pas trouvé de raisons valables de faire ton éloge. J'ai appris par ton camarade Gaston — que j'ai beaucoup de plaisir à rencontrer et qui fait très bien l'amour d'ailleurs — que tu avais laissé ton bureau d'avocat pour devenir un homme libre. C'est-à-dire pour écrire des petits papiers dans un journal et te consacrer à la promotion de nouvelles entreprises d'édition et de cinéma. Excuse-moi, mais je ne peux pas te féliciter. Il est dommage de voir un homme brillant comme toi se prendre tout à coup au sérieux et abandonner la proie pour l'ombre. J'ai vu ton ex-épouse lundi dernier. Elle était au Théâtre avec un Jamaïcain qu'elle m'a présenté. Très bel homme. J'ai aussi revu Brigitte cette semaine. Et nous avons bien ri en nous rappelant cette soirée à Ottawa dans ta chambre d'hôtel où nous nous étions présentées pour te faire une surprise. Tu avais préféré boire toute la nuit plutôt que de faire l'amour avec les deux délicieuses jeunes filles qui s'offraient à toi, prétextant que c'était contre tes croyances ou tes principes, je ne me souviens plus. Mais nous t'avions trouvé très drôle et très décadent. Bien sûr, Brigitte et moi nous n'étions pas ton genre et tu n'es capable que d'une seule peau à la fois. Et ça uniquement quand tu ne vis pas un grand amour, une folle passion. Quoi qu'il en soit, je termine en te disant que si un soir tu t'emmerdes tu peux toujours me donner un coup de fil et . . . »

RACHEL

C'est assez, Alexandre.

Alexandre referme lentement le dossier en silence. Il remet l'élastique autour et le replace sur la table.

ALEXANDRE

Tu es une femme, tu aurais dû savoir comment sont les femmes . . .

RACHEL

(Bas) — Oui.

ALEXANDRE

La voix des coups de fil anonymes . . .

RACHEL

Ce n'était pas celle de Josée, j'en suis certaine.

ALEXANDRE

Mais peut-être celle de l'une de ses amies ou de son ex-femme. Comme moyen de se libérer de son envie, tu sais . . .

RACHEL

Oui, je sais.

ALEXANDRE

Jacques a trente-cinq ans . . .

RACHEL

Et il est toujours vivant, c'est ce qui compte, et c'est la première fois que spontanément tu en parles au présent.

ALEXANDRE

Avec toutes ces choses ici qui nous entourent, qui sont les siennes, Jacques reste toujours présent.

RACHEL

Mais s'il avait parlé aussi, s'il avait pu seulement me rassurer.

ALEXANDRE

Tu avais mis en doute sa bonne foi, c'était le priver de tous ses moyens.

RACHEL

Mais dis-moi comment j'aurais pu faire autrement !

ALEXANDRE

J'ignore. Ce sont les autres qui défont toujours tout, qui créent le mal, ces situations dont on ne sort pas vivant.

RACHEL

Tais-toi ! . . . Pendant les trois jours qui ont suivi il s'est mis à boire, il était incapable de travailler. Je ne le reconnaissais plus, il me faisait peur. Et la nuit il pleurait et il ne disait rien, il s'enfermait dans un silence qui l'accusait.

Rachel se déplace vers la porte ouverte qui donne sur la véranda.

SCÈNE HUITIÈME

Retour en arrière.

Quelques jours avant la rupture de Rachel avec Jacques. Nous retrouvons Rachel et Jacques attablés sur la véranda vitrée du salon. Deux verres sur la table et deux bouteilles de vin : l'une vide et l'autre entamée. C'est le soir. Jacques n'est pas ivre mais sa coiffure est hirsute et l'on devine qu'il n'est pas loin de l'ivresse. Des bougies servent d'éclairage.

RACHEL

Ne bois plus, s'il te plait.

Jacques la regarde, l'oeil un peu vide et ne dit rien.

RACHEL

Tu as beaucoup changé, je ne t'ai jamais vu comme ça.

JACQUES

(Sans hausser la voix) – Et puis après ? Qui a changé ? Qui a vraiment changé ? Ce sont les choses qui existaient entre toi et moi qui ont été déplacées. Et tu vis maintenant avec une sorte de peur en toi que je trouve insupportable.

Elle se lève, s'approche de lui et prend avec une tendresse qui ne dissimule pas complètement sa crainte, la tête de Jacques entre ses deux mains.

RACHEL

Donne-moi seulement un peu de temps, Jacques . . .

JACQUES

Le temps a toujours été mon ennemi. Dès qu'il se produit une fissure dans le fil des jours ou dans le temps, on ne sait plus où et comment l'on va se retrouver.

Elle lui caresse les cheveux avec douceur.

RACHEL

Je vais y voir clair, je vais bientôt y voir clair. Mais ne bois plus comme ça et surtout ne sois plus malheureux. Tu finis par me donner l'impression que je suis terriblement méchante.

JACQUES

(La regarde en levant la tête) – Embrasse-moi.

Lentement elle se penche vers lui et l'embrasse longuement. Puis elle retire ses lèvres et redresse le buste.

JACQUES

Tu vois ? C'est ça la certitude, la seule clarté. Vivre ces moments où l'on a l'impression profonde que rien ne pourra nous briser.

RACHEL

Oui. Et c'est simplement ce hasard, ce hasard absurde qui a placé Josée sur mon chemin un jour à Montréal... *(Au nom de Josée les traits de Jacques se durcissent)* Est-ce que c'était par envie ou par cruauté ? L'a-t-elle fait sans se rendre compte du mal qu'elle me causait ou l'a-t-elle fait volontairement pour semer en moi un doute qui me paraît insurmontable par moments ? Elle est très douce en apparence mais je suis certaine qu'elle est comme bien des filles d'aujourd'hui, qu'elle n'a aucun scrupule à détruire le bonheur des autres, Josée.

Du revers de la main, Jacques balaie tout ce qui se trouve sur la table, verres et bouteilles. Puis se lève, au sommet de la colère.

JACQUES

Ne me parle plus de Josée ! Ne me parle plus jamais d'elle !

Et pivotant sur lui-même, il passe son poing à travers un carreau de vitre qui se brise. Lorsqu'il retire sa main, elle est complètement ensanglantée. Rachel le regarde, terrifiée, immobile. De sa main intouchée Jacques reserre le poignet de sa main blessée.

SCÈNE NEUVIÈME

Retour au présent.

Rachel se détend et se déplace de l'endroit où elle était postée jusqu'à un fauteuil où elle s'assoit. Alexandre change aussi de position et va se poster derrière le fauteuil occupé par Rachel. Elle s'allume une cigarette.

ALEXANDRE

(Doucement, lentement) – Donne la confiance et l'amour à un homme comme Jacques et il franchira l'impossible. Enlève-lui cette confiance, cet amour, et il est comme un arbre tombé.

RACHEL

J'étais si malheureuse et si troublée ! Et je n'attendais qu'une chose : qu'il m'ôte mon doute. Qu'il m'apaise, qu'il me redonne la tranquillité d'esprit que j'avais perdue. C'est au moment de ces jours douloureux que j'ai compris à quel point j'avais besoin de sécurité. Nous venions de vivre unis et heureux pendant six mois lui et moi partageant notre vie entre cette maison au bord de la rivière et son pied à terre à Montréal. Mais c'était ici le seul endroit où il aimait se retrouver. Et il était un être merveilleux, plein de tendresse et d'invention. Il n'avait qu'à être là sans parler pour que je me sente bien et rassurée. Pour être le plus près possible de lui, j'avais laissé tomber mon poste au magazine. Et je sais que c'est une décision qu'il a appréciée. Il m'en avait parlé et remercié une nuit. Et moi j'étais là, c'est-à-dire ici, et je n'avais plus peur.

Elle se lève et va à la cheminée vide et éteinte.

SCÈNE DIXIÈME

Retour en arrière.

Une belle nuit de l'hiver qui vient de se terminer.

Jacques se penche sur le feu de la cheminée qu'il alimente d'une grosse bûche d'érable.

Il se redresse et regarde Rachel qui lit, les jambes allongées sur le divan.

JACQUES

Le magazine te manque ?

RACHEL

(Pour jouer) — Enormément.

JACQUES

(Un peu bourru) — Alors tu vas y retourner. Tu dois aussi leur manquer.

RACHEL

Pour les reportages qu'ils me donnaient à faire, tu sais !

JACQUES

Mais si tu t'ennuies . . .

RACHEL

Viens ici, approche.

Jacques approche en souriant.

RACHEL

Assieds-toi.

Il s'assoit par terre, lui tournant le dos.

Elle caresse son abondante chevelure.

C'est surtout toi qui me manque.

JACQUES

Je suis terriblement égoïste de te garder près de moi. Pense à tous ceux et toutes celles qui dévoraient tes articles. « La place de la femme dans la société québécoise » « L'avortement est-il un acte immoral ? » « La supériorité de la femme dans le monde des affaires » « L'infériorité économique de la femme » « L'égalité de la femme : un droit fondamental. »

RACHEL

C'est terminé ?

JACQUES

Oui. J'accepte d'être un homme dominé si c'est toi qui l'exiges. Mais seulement si c'est toi.

RACHEL

Quand j'ai eu vingt ans... *(Ses yeux s'illuminent)* Je voyais les revendications féministes comme le devoir et la responsabilité de chaque femme. Aujourd'hui, tu es mon seul devoir et ma seule intelligence.

Elle l'embrasse sur la nuque.

JACQUES

Il y a autre chose à faire. Tu es ici et tu es libre. Chaque jour, trouve quelques heures pour écrire. Des contes, des petites nouvelles, des poèmes ou n'importe quoi. Tu as quelque chose à donner, ne le garde pas pour toi. C'est égoïste un amour mais c'est aussi créateur. Et puis quand l'amour devient créateur, il cesse d'être égoïste. On ne peut pas produire seulement pour soi, on produit fatalement pour les autres... Tu es d'accord ?

RACHEL

Oui, totalement... *(Elle l'entoure amoureusement de ses bras)* Mais en ce moment je veux surtout être égoïste parce que je te désire.

Et elle se laisse rouler sur lui et sur le sol sans cesser de l'entourer de ses bras. Et tous deux ensemble roulent sur le sol dans une merveilleuse étreinte amoureuse devant la cheminée qui flamboie.

SCÈNE ONZIÈME

Autre retour en arrière qui est la suite du précédent.

Dans la chambre à coucher du chalet quelques moments plus tard. Nous y retrouvons Jacques et Rachel étendus, nus, sous d'épaisses couvertures aux teintes vives. Ils sont immobiles, couchés sur le dos.

JACQUES

Quand on s'engage dans une profession on se met vite des oeillères. Alors j'ai décidé . . .

RACHEL

Quand ?

JACQUES

Ce soir. Mais j'y pense déjà depuis quelque temps. Je vais voir mes associés et je vais leur rendre ma démission. Il y a une grande part de la vie que je laisse s'échapper depuis dix ans. Nous vivrons peut-être un peu plus modestement mais nous nous enrichirons d'expériences humaines plus valables. Récemment, j'ai rencontré de jeunes écrivains et de jeunes cinéastes et aussi des musiciens qui ont beaucoup de talent. Ils ont besoin d'être assistés et je crois pouvoir leur être utile. Vivre avec un carcan, ce n'est pas vraiment vivre. Pour être pleinement un homme il faut se rendre disponible à un grand nombre d'activités, surtout à celles qui sont créatrices.

RACHEL

Et la plus grande activité créatrice c'est l'amour ?

Il se tourne vers elle et l'enveloppe dans ses bras.

JACQUES

Jusqu'à nouvel ordre, c'est l'avenir de la vie.

Ils s'étreignent.

SCÈNE DOUZIÈME

Retour au présent.

Nous retrouvons Alexandre et Rachel dans la position qu'ils occupaient à la fin de la scène 9. Après un temps.

ALEXANDRE

Pourquoi les femmes ont-elles besoin de tant de sécurité alors qu'elles affichent le plus souvent leur suffisance ? Alors qu'elles font preuve en tout lieu de volatilité ?

RACHEL

C'est leur ambiguïté, j'imagine, c'est leur secret le mieux gardé. Tant de choses et tant d'hommes les sollicitent pour des raisons diverses, tant de pièges leur sont tendus au hasard de leur entourage, qu'elles ont besoin d'une arène pour se défendre le mieux possible, tandis qu'elles mûrissent secrètement, derrière les apparences, derrière les façades de leur jeu, le choix qu'elles feront un jour. Et tu devrais savoir, Alexandre, à quel point elles ont peur de se tromper. Nous ne sommes peut-être pas toutes semblables, mais par des voies différentes, nous tendons toutes vers le même but : trouver l'homme qui saura nous aimer, nous comprendre et nous combler toute notre vie. Qu'est-ce que c'est que cette chose insignifiante que l'on appelle égalité des sexes ou libération de la femme ? Moi je crois que c'est d'abord la vie qui importe et jusqu'à nouvel ordre, la vie ne se transmet, ou ne devrait se transmettre que par la conjonction amoureuse de deux êtres différents que l'on appelle un homme et une femme. Egaux ou pas, ça ne m'a jamais empêchée de dormir vraiment mais seulement que leur différence soit harmonieuse, c'est en ça que je crois. Est-ce que tu me comprends, Alexandre ?

ALEXANDRE

Oui.

RACHEL

Alors, avec Jacques, c'est ce que j'ai trouvé, entre les quatre murs de cette maison et partout où nous étions ensemble. Il y

avait en lui une continuité étonnante de sentiment qui me ravissait chaque jour davantage. Ensemble nous étions en train d'inventer, en la vivant à chaque heure et chaque jour, une très belle histoire d'amour. C'était la sienne, c'était la mienne, c'était la nôtre.

ALEXANDRE

Et puis sont survenus les coups de téléphone anonymes ?

RACHEL

(Avec dégoût) – C'est ça.

ALEXANDRE

Mais lui en as-tu parlé alors ?

RACHEL

Non. Pas avant ma rencontre avec Josée.

ALEXANDRE

Pourquoi ?

RACHEL

(Qui lui retourne la balle) – Parce que c'était des appels anonymes.

Alexandre hausse les épaules et esquisse un léger sourire et redevient soucieux comme s'il cherchait lui aussi quelque indice autour de lui. Silence. Rachel tourne les yeux avec angoisse du côté de la rivière.

RACHEL

(Lointaine) – Qu'est-ce que tu cherches ?

ALEXANDRE

(Lent à répondre) – Je ne sais pas. La même chose que toi.

RACHEL

(Qui se tourne vers lui et s'en rapproche quelque peu) – C'est à dire ?

ALEXANDRE

Un indice. Un indice de vie. Parce que c'est un peu ma faute si nous sommes là à faire son autopsie avant l'heure.

RACHEL

Ne parle pas comme ça !

ALEXANDRE

Ce sont les mots mêmes de ma détresse, Rachel. Ayant vécu seul au cours des dix dernières années, j'ai perdu l'habitude de l'espoir. J'ai perdu la manière de faire vivre des illusions.

RACHEL

Pas moi ! Et je n'entretiens aucune illusion. Parce que je l'aime. Je l'aime plus que personne ne l'aura jamais aimé.

ALEXANDRE

Moi aussi... à ma façon... C'était l'être que j'affectionnais le plus au monde !... J'ai dit que c'était un peu ma faute si nous étions là à faire son autopsie avant l'heure. Je me doutais bien que si tu ne pouvais le voir à l'hôpital tu chercherais sûrement à retrouver un peu de lui quelque part. Je me suis dit : si elle l'aime, ou si elle l'a aimé, elle va retourner sur les lieux où elle l'a le mieux connu. Je suis venu ici cinq jours d'affilée et chaque jour je t'ai attendue. Tu lui as été fidèle en ne faisant pas mentir mon intuition... En s'en allant, il avait laissé derrière lui un grand désordre.

RACHEL

(Crie) – Je t'ai demandé de ne pas parler comme ça au passé.

ALEXANDRE

Excuse moi... *(Il a pris un bouquin qui a attiré son attention dans la bibliothèque)* Je ne peux m'empêcher d'être fataliste. De cette manière les coups de la vie me sont moins durs à recevoir. *(Il a ouvert le bouquin)* Nous étions adolescents. Il y avait en nous beaucoup de romantisme. C'est le seul cadeau que je ne lui ai jamais offert. C'était au Collège, au terme de notre année de Belles-Lettres. *Le grand Meaulnes* d'Alain Fournier. Tu connais peut-être ?

RACHEL

Oui.

ALEXANDRE

Il en avait souligné des passages. *(Lit)* « Jamais je ne vis tant de grâce s'unir à tant de gravité . . . C'était la plus grave des jeunes filles, la plus frêle des femmes. Une lourde chevelure blonde pesait sur son front et sur son visage, délicatement dessiné, finement modelé . . . » *(Il feuillette plus loin et lit encore)* « Mais un homme qui a fait une fois un bond dans le Paradis, comment pourrait-il s'accommoder ensuite de la vie de tout le monde . . . » *(Il feuillette et lit encore)* « Comme deux passagers dans un bateau à la dérive, ils sont, dans le grand vent d'hiver, deux amants enfermés avec le bonheur. » *(Il feuillette et lit encore)* « Tant de folies dans une si noble tête. » *(Il feuillette et lit encore)* « . . . ce qui me plaît en vous, je ne puis savoir pourquoi, ce sont mes souvenirs ». *(Il feuillette et lit encore)* « Notre aventure est finie. L'hiver de cette année est mort comme la tombe. Peut-être quand nous mourrons, peut-être la mort seule nous donnera la clef et la suite et la fin de cette aventure manquée ».

RACHEL

(Les yeux remplis de larmes) — Cesse, Alexandre, c'est d'une cruauté.

ALEXANDRE

Nous cherchons un indice, Rachel.

RACHEL

Mais pas celui-là.

ALEXANDRE

C'est vrai. Ce n'est pas celui qui te soulagerait vraiment. Tu ne voudrais tout simplement pas qu'il se soit tué à cause de toi.

RACHEL

(Crie) — Mais il n'est pas mort et tu le sais mieux que personne !

ALEXANDRE

Tu as besoin d'être rassurée et c'est normal. Et c'est naturel aussi de ne pas vouloir assumer une culpabilité de cet ordre le

reste de ses jours. *(Il replace le livre à sa place et tout est presque rangé dans la maison)* Tu es jeune et tu voudrais encore pouvoir être heureuse. Rien de plus clair.

RACHEL

Ne sois pas méchant, s'il te plaît, je vais t'expliquer.

ALEXANDRE

Expliquer. Toujours expliquer. Même ce qui ne s'explique pas. Est-ce que tu as toujours pu expliquer, toi, pourquoi seulement tu vivais ?

RACHEL

Non, mais je vais t'expliquer quand même. S'il meurt, et si j'ai le moindre doute qu'il est mort à cause de moi, je vais me sentir coupable et je vais expier toute ma vie. C'est vrai. Et c'est vrai aussi que je ne souhaite pas vivre avec cette culpabilité le reste de mes jours. Mais...

ALEXANDRE

Mais si tu trouves la preuve que son accident n'a pas été une tentative de suicide, alors tu seras délivrée.

RACHEL

Ce n'est pas ce que je veux dire !

ALEXANDRE

Alors qu'est-ce que tu veux dire ?

RACHEL

S'il vit ! Si Jacques vit ! Si j'ai la preuve qu'il n'a pas tenté de se suicider par ma faute, si je n'ai pas à me présenter devant lui avec cette culpabilité, il saura, je saurai, que mon amour pour lui, n'est aucunement le produit de ma pitié. Et c'est à cette seule condition que le bonheur sera possible entre nous. Tu comprends ? Est-ce que tu comprends ?

ALEXANDRE

Je crois. Je crois oui.

Rachel l'a atteint. Il penche un moment la tête et son visage exprime tout à coup une profonde tristesse.

ALEXANDRE

Je n'ai... jamais je n'ai... au cours de ma vie... vu chez une femme autant de beauté que chez toi. *(Il la voit étonnée)* Oh ! Je ne parle pas de beauté seulement... de beauté physique, ce serait trivial dans les circonstances, je parle de cette flamme tout à coup qui a transpercé tes yeux et qui m'a atteint jusqu'au coeur lorsque tu as dit : « il saura, je saurai, que mon amour pour lui, n'est aucunement le produit de ma pitié ». C'est ma mère que j'ai revue soudainement au chevet de mon père mourant et qui lui disait : « Tu ne seras pas seul, je te suivrai. » Et elle l'a suivi.

RACHEL

(Au bord des larmes) – Je l'aime...

ALEXANDRE

Je n'en doute plus maintenant.

Il va au stéréo qui s'est arrêté depuis longtemps déjà. Il en retire le disque et c'est lorsqu'il va le replacer dans sa pochette qu'une lettre tombe de celle-ci à la stupéfaction de Rachel et d'Alexandre.

RACHEL

(Crie interrogativement) – Alexandre ?

Alexandre ramasse la lettre qui est timbrée. Il brise le cachet de l'enveloppe et déplie la lettre qu'il commence à lire. Mais nous ne voyons que ses lèvres qui remuent et ses traits qui changent.

RACHEL

Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ?

ALEXANDRE

(Qui lit lentement) — « Richelieu, le six juin soixante-douze. Mon cher Alexandre, un mot seulement pour te dire que je pars pour Québec et que les choses vont beaucoup mieux pour moi. J'avais mis sur pied un projet d'édition pour de jeunes écrivains et je crois que je suis sur le point de réussir. Pour la première fois aujourd'hui j'ai de nouveau senti en moi le goût de la vie mais rassure-toi, ce n'est pas parce que je suis devenu amoureux d'une autre femme. Je n'ai pas oublié Rachel et je nourris encore le dur espoir de la retrouver un jour. Mais comment ? Je l'ignore. Je te donne rendez-vous à mon retour. Ma grande amitié de toujours. Jacques. »

Alexandre garde ses yeux rivés sur la lettre et reste parfaitement immobile tandis que le visage de Rachel commence à s'illuminer d'une grande joie.

RACHEL

Le six juin.

ALEXANDRE

La date de l'accident.

Il reste grave.

RACHEL

Sur la Transcanadienne en direction de Québec, il m'aimait, il m'aime encore.

ALEXANDRE

Au lieu de glisser la lettre dans son veston pour me la poster plus tard, il l'a placée par distraction dans une pochette de disque.

RACHEL

Dans « Mes saisons ».

ALEXANDRE

Oui. « Cent fois quatre saisons. Des plus rigoureuses aux plus tendres ».

RACHEL

C'est le premier miracle que j'attendais.

ALEXANDRE

Oui.

RACHEL

Et il y en aura un deuxième. Il voulait vivre. Si Jacques voulait vivre ça signifie qu'il ne mourra pas. Il va l'emporter. Il va gagner sur la mort. Et il y aura un troisième miracle. Tout sera possible. J'irai à lui. Je le toucherai, il marchera, il me parlera. Et nous reviendrons ici. Et nous nous aimerons et nous serons dans la chambre, couchés l'un contre l'autre, des nuits entières, à parler de la vie, de notre bonheur, de notre amour.

Sur le visage transfiguré de Rachel, éclatent la joie et l'espoir.

SCÈNE TREIZIÈME

Retour en arrière.

Dans un champ de foin d'une ferme de Saint-Marc, Rachel court à perdre haleine, tentant de se cacher de Jacques qui la poursuit de loin.

VOIX DE JACQUES

(De très loin) – Rachel !... Rachel !... Ra-chel !... Ra-chel !...

Course effrenée de Rachel à travers herbes et fleurs. Course effrenée de Jacques à la poursuite de Rachel sous un merveilleux ciel de fin mai. Ils se trouvent, se perdent de vue et finalement se rejoignent pour rouler ensemble dans les hautes herbes, s'étreindre et se couvrir mutuellement de baisers.

SCÈNE QUATORZIÈME

Retour au présent légèrement antérieur.

RACHEL

... Et nous reviendrons ici, et nous nous aimerons, et nous serons dans la chambre, couchés l'un contre l'autre, des nuits entières, à parler de la vie, de notre bonheur, de notre amour.

Même expression de Rachel qu'à la fin de la scène 12.

SCÈNE QUINZIÈME

Retour en arrière.

Course folle et échevelée des amants à travers les sentiers et les sous-bois d'une érablière de Saint-Marc.

La course se poursuit dans les prés de Saint-Marc.

Rachel et Jacques sont dans la chambre à coucher du chalet et se pressent l'un contre l'autre, se parlent mais nous n'entendons pas leurs paroles submergées par une somptueuse musique.

La course se termine par la chute de Jacques au pied d'un arbre du sous-bois. Il feint une blessure et la souffrance. Elle se précipite sur lui inquiète, pour lui porter secours. Il éclate de rire et l'attire sur lui dans ses bras et l'embrasse.

SCÈNE SEIZIÈME

Retour au présent.

La joie et l'espoir font place à l'inquiétude dans l'expression du visage de Rachel.

RACHEL

Mais tu me permettras, il faut que tu me permettes d'aller le voir tout de suite à l'hôpital.

ALEXANDRE

Oui, Rachel, oui. Mais...

Le téléphone sonne. Alexandre et Rachel restent figés sur place, effrayés tout à coup, mais chacun à leur façon.

Deuxième sonnerie. Alexandre se déplace en direction de l'appareil.

Troisième sonnerie. Alexandre décroche.

ALEXANDRE

(Après une pause...) – Oui madame... *Et il ferme les yeux, il aura les yeux fermés jusqu'à la fin de la communication)* Je ne sais pas comment dire, madame... *(Il essuie son front)* Je le crois aussi... c'était mieux... *(Rachel a compris et se déplace, sidérée en direction de la fenêtre qui donne sur la rivière où elle se poste, douloureusement immobile)* J'ai mis de l'ordre dans ses choses... Je rentre maintenant à Montréal... De rien, madame... Je serai auprès de vous, ce soir... Merci.

Il raccroche et reste immobile, sur place. Ses yeux s'ouvrent sur ses larmes.

RACHEL

(Après un très long silence, d'une petite voix brisée) – C'était trop ? Un miracle et puis c'est fini. C'était trop d'en vouloir davantage.

Lentement Alexandre se dirige vers elle et s'arrête tout près. Lui aussi, comme elle, fixe la rivière.

ALEXANDRE

La rivière... il l'aimait beaucoup. C'était pour lui le fil de la vie, des saisons qui passaient... l'amour aussi c'était pour lui le fil de la vie... Je sais que tu l'aimais vraiment. Il n'y avait qu'une chose que tu n'avais pu comprendre, qu'une seule chose.

RACHEL

Et qu'est-ce que c'était ?

ALEXANDRE

Cela. Entre l'âge de dix-huit et trente-cinq ans, Jacques a connu plusieurs femmes mais il n'y a jamais eu en lui qu'un seul amour. Elles l'ont rejeté et il en a quittées. Mais il n'y avait toujours en lui qu'un seul amour et il fallait que la jonction se fasse... Les événements... « les autres », ne l'ont pas permis... C'était le fil de sa vie... Pendant les quelques minutes où il a été conscient à l'hôpital, il a pu écrire un petit bout de testament. Et je puis te dire : la maison ici, au bord de la rivière avec tout ce qui s'y trouve... c'est à toi.

RACHEL

Mais qu'est-ce que j'en ferai ? Sans lui qu'est-ce que j'en ferai, Alexandre ?

ALEXANDRE

(La regarde longuement avec une infinie détresse et secoue la tête) — Je ne sais pas... *(Il murmure pour lui-même presque)* « La face cachée de la lune... »

Il voudrait serrer Rachel dans ses bras, il en esquisse même le premier mouvement, mais se ravise et ne le fait pas. Il pivote lentement sur lui-même, s'éloigne, ramasse son veston sur un meuble et quitte la maison. Et Rachel se retrouve seule, épouvantablement seule, comme elle ne l'a jamais été dans sa vie. Un moteur de voiture que l'on démarre et que l'on met en marche et déjà le bruit se perd au loin. Silence.

FIN

Rue Gardenville,
Longueuil, hiver 1973.

ANDRÉE MAILLET
de l'Académie canadienne-française

SKI NOCTURNE DANS LES LAURENTIDES

POÈME - BALLET

ANDRÉE MAILLET

A publié en 1963 deux volumes de contes et de nouvelles ; en 1964, un recueil de poèmes et un essai. Au début de 1965, son roman *Les Remparts de Québec* est publié aux Editions du Jour. En 1966, des contes pour enfants chez Fides et les *Nouvelles Montréalaises,* suite des *Montréalais,* chez Beauchemin. En 1965, les ÉCRITS publiaient une pièce de théâtre, *Le meurtre d'Igouille* qui fut montée à Québec, par la troupe de l'Estoc, au cours de l'été de la même année. En 1967, les ÉCRITS publiaient une seconde pièce : *La Montréalaise.* Depuis, elle a publié en 1975 un nouveau roman aux Editions La Presse, intitulé : *A la mémoire d'un héros.* La même maison publiera au cours de 1976, un nouveau roman intitulé : *Lettres à un surhomme.* Rappelons qu'Andrée Maillet est membre de l'ACADÉMIE CANADIENNE-FRANÇAISE.

à mon fils Roger

ARGUMENT

En son rêve réminiscent de l'adolescence elle revêtit cet hiver-là sa tenue rouge, son capuchon bordé de loup et ses braies bleues, ses guêtres bleues, ses bottines blanches et bleues : figure rouge et bleu tachetée de blanc sur champ céleste azurin ; le sac de ceinture et les moufles de phoque.

(*j'entends La Nuit Transfigurée de Schoenberg*)

Ses lattes sur l'épaule, à la main ses bâtons, elle suivait le clair de lune par un sentier de verglas, et chaque nuit elle montait tant et tant jusqu'au faîte.

Jusqu'à l'aube.

Et là-haut elle attachait ses skis au seuil des abiétinées gigantesques, tiares et mitres des sommets sombrevert.

La lumière plate de la lune ourlait de roux, de bleu fumé la vapeur ambiante ; couleurs d'angoisse.

Et puis l'air coupant fendant brisant la neige brasillante elle fila – étoile rouge – à flanc du mont glacé dans de souples sursauts, des virages étonnants et des inclinaisons savantissimes de super-championne en évitant les sapins, tel traître estoc à fleur de terre et pour que se creusent (*et se creuser . . .*) deux parfaits sillons de diamants bleus et radieux.

Jusqu'au bout de la nuit sa descente imperturbée, équilibrée par ses bras, ses bâtons armés, ses torsions de taille, ses flexions de genoux . . .

Des larmes – giclées du froid – emperlaient de cristal ses joues combien tendues et rosies de plaisir abandonné.

Qu'elle se remémore, plaisir profond, ce qu'étaient en ce temps son respir et son rythme de femelle jeune poursuivie par la joie de fuir le temps, de le vaincre et de le précéder.

Et sifflait à son ouïe la neige affrontée dans l'air, – dure percée d'une stable nuit . . .

ma nuit des montagnes avec ma compagne éternelle lune prise en la glaçure d'un regard

Et sans peur en ces ans lointains, préservée en son costume de rouge enchanteresse aux yeux des renards et des loups en attente inquiète à l'écart, derrière le premier écran des bois . . .

Et leurs yeux trous d'obscurité morte matière de noir brillant emmi tout ce blanc, d'yeux rouge feu ils la dardaient à son passage et dardaient son sillage tant et si bien qu'elle éprouvait près du visage à chaque véloce virage la brûlure de leur museau

et le doux de leur poil.

SORTIE

Mon habit rouge mon habit rouge
Mon costume de déguisée nocturne
Apparats pour la chasse au Temps
Ma féerique vêture des hivers de jamais
Mes bottes claires pour les bois

Et tous ont souvenance
D'une rutilence vive admirée
Sur la pente de blanc céruse
Tous en réclament le retour à l'aube
Aussi bien qu'en ces temps perdus
Présents

Et l'on imagine un souvenir
De reflet rose
Et l'on guette du regard en l'espace
L'espace désert – la couleur calorique
Et l'on ne conçoit plus la glace sans elle

BRANLE

Si je portais alors un costume de sang
Si loups et renards m'emboîtaient le pas
Si l'aube variait et se parait de nacre
Si je la vois pâlir abaisser sa voilure
A mon apparition splendide en majesté...
Qui ne se mirerait en un tel passé
Et qui n'y enfoncerait alors ses racines

Il y eut sur la pente une enfant de descente
Un sillon de bleus et radieux diamants
Un vol quasi-plané de cristaux rougeoyants

VARIATIONS

I

Monde Ô ma montagne de glace
Ma pente céramique aux stalagmites bleues
Mes rocs et mes étocs aux vertes stalagtites

Et toi la lune en mon regard ignée
Ô froid livre-moi ta texture et ton poids

Ô temps jeune pétrifié par le gel

En abîme de toi ce coeur hardi
Va filant sans souci de péril
Encapuchonnée de fauve quel visage étincelle
Tu t'en souviens mémoire
Amour tu ne le nies
Et t'en rappelleras jusqu'au frimas
De l'âge déjà présent ici

II

Vois ces rondeurs de calcédoine
En verglas ja saisies
Monts porcelaines bleues au décor de sapins
La sente dégagée pénètre en lieu sacré
Qui la suivra vivra
Bois de lune — *Oh Suis ma course*
Lune — et face masquée de nuées hyalines
Je ne sens déjà plus les amours aux aguets

Aux poignets et aux pieds rubescences de rets
Je me porte à l'absence et l'oeil du nyctalope
Réfléchit ma vertigineuse escapade de nuit
Pins de raideur Pruches bleues de Prusse Vent nâvrant
Me voici calme au sentier flairant l'air
Un parfum de résine en mémoire seulement
Les arbres en hiver retiennent leur odeur
Mais un relent d'orignal en ravage
Où mascous bouleaux érabliaux s'épandent
Avec leur aubier à vif cheveux et mains traînant

III

Sous le pourpoint de plumes rouges
Bat un coeur de croisé d'émir
Le chemin file deux ailes m'enlèvent
Au-delà des cîmes brillantées
Et sur monts et forêts je vole à toute-puissance
Cernée par le vol ouaté des grands-ducs
Des chouettes blanches aux voix simultanées
Et parmi la chorale d'anges d'oiseaux chuintant
Il me faut diriger vers la voûte moirée
Un cri long comme l'hiver en gamme mélodique

Et qu'il déchire l'hiver et sa nuit pétrifiée

IV

Ah ! Ces armes d'hast mes bâtons
Propulsent projettent de longs feux
Des flammes bleues dans l'air autour
Et par elles devenant météore flamboyant
Je monte monte monte aux monts

CANTIQUE

Viens Ô sterne rouge oiseau-jeunesse
Retourne aile gauche pointant sitôt conjurée
Venez mes dix-sept ans aux plumes ébouriffes
Antennes sève et sang Veille ô mon Passé
Reviens trésor d'émoi feintes peurs
Charmes charmes philtre et pieux arcanes
Peur exquise aux tarses d'or dansant
Et toi reviens candeur et tes refrains absurdes
Paraissez pâle spectre de ma douceur lointaine
Oiseaux des équipages Gens d'ailes Menins mélodieux
Priez chantez que le printemps ne meure !
Qu'en forêt ne se dissimule sans contrat de retour.
Mon éclat d'animale au sang fort
Et projette Ô mon temps sur la glace des lunes
La splendide et vermeille innocence
La merveilleuse essence dans ces deux mains gardées

MARCHE

La neige adhère aux skis
Je glisse à contre-mont force du vouloir
C'est la jonchée de mars
Neige lisse peau de reine
Neige royale de janvier poudreux
La terre en son manteau d'impératrice
La rivière en sa robe de morte
La forêt parée de diamants-diadèmes
Ma chevelure semée de glace
Garde et préserve les hivers tous
J'oublie quand même les temps donnés
Le temps que j'ai l'âge que j'ai
J'oublie le temps mon habit rouge
Le coeur hasté ardent le coeur peiné
Et l'âme étise en fin de vie
Le rire ou la fureur sur mes lèvres d'amante
Vingt-ans qu'était-ce ? et qui les aura vus ?

La lune à peine lorgne le bois
Je file et glisse brisant l'air froid
Le lynx n'a plus d'yeux
Que pour ma cotte rouge
Le souffle épais du loup
Me fait serrer les poings
Un invisible daim
Qui fait neiger les pins
Lui seul m'apeure
Transie je le menace
De mes javelots d'acier

GAILLARDE

Va Flèche écarlate vers l'infini d'un leurre
Et vous Carcajous Lièvres Cariacous
Chevrolles Hases Louves
Le cours vertigine ma descente suivrez
Témoignant comme moi de l'angoisse animale
La solitaire angoisse d'une bête luttante
La vie qu'on lui arrache de la gueule et des griffes
Bêtes... Suivrez la skieuse de loin de vos regards suiveurs

De loin de haut qui ne verrait mes moufles
Et la bordure du bien resplendissant chaperon
Pailleté de givre et qui ne verrait de cent milles à la ronde
Mes cils givrés aussi puis la poudre d'argent sur mes joues

Aux flexions merveilleuses des genoux
Aux torsions d'extrême et souple rapidité
Ma forme rouge et bleue mirobolant en l'espace
Et la descente éblouissante étincelle
De mon corps fin entre rangs de thuyas
Qui ne revoit mes dix-sept ans ? Et quel recours ?

Ah mon habit rouge mon habit rouge

Qui ne reprendrait en esprit certaine lune
Et certains gestes secrets enfouis en soi.
Qui brûlent pourtant pourtant qui brûlent
Et qui empourprent certains fronts
Aux souvenirs aux souvenirs des nuits

Qui ne verrait aussi l'étoile fière vaporisée
Qui ne verrait l'étoile d'hier aux neiges mêlée
Soulever la poussière du verglas la soulever
Pour la changer ensuite en diamants bleus
Dans le sillage radieux d'un astre né
Récent D'un astre rubescent
Et comme par l'enchantement singulier
De l'amour appelé Plaisir d'effervescence

Renards et loups prunelles cornalines
Tapis dans les hardées Guetteurs des lunes
Et de l'étoile orange avertisseuse et guide
La même dissipatrice de terreurs de Ténèbres
Me sont-ils familiers dans la nuit transparée ?

Qui ne verrait de près sur un front ja glacé

La torsion d'une vie rattachée au désir
De naître à chaque aurore De naître infiniment
Tout l'âpre effort de transhumance
Un grand acharnement à retarder le temps
Le mieux nier Le devancer Le fuir
Croyant en retenir à jamais les délices
Les impalpables pétales bleus
Blanc rosé
Du premier temps vécu Rêvé

COURANTE

Mon bliau ma vêture écarlate
Incarnate comme joues de jouvence
Echappée Libre course Libre respir
Oeil libre à l'affût du hasard ouvert sur l'adon
Libre coeur en attente indiscrète ou fougueuse
Oh cet anorak à la couleur de hardiesse
Eclat rutilant de n'importe quelle jeunesse
Elle l'Echappée
Et tôt présent tôt parti en allé
L'enfant tant lamentée Regrettable
La fille en la futaie splendide constellée
Fille Unique étoile parmi la jonchée
Neuve La belle tombée diamantée diaprée
Cette enfant égarée Jeune Ô plus jeune jeunesse
Ô fantôme en pastel léger m'épiant de tous coins
M'épiant de partout et scrutant ma jeunesse-témoin
Cherchant — en larmes — à me reconnaître en forêt
Désirée Mesurant la Désirante aux désirs d'autrefois
Fantôme alarmé Spectre bleu-gris Ombre longue
Epiant la Désirante
Oh oui je pleure enfance jeu drame
Rien ne ressemble encore à la vision rêvée
Dans la voix du Temps Neutre saccadée
Selon un rythme sempiternel sonne un rire
Un sanglot un soupir et des cris l'ébranlent
Mais ne l'infléchissent pas et l'on peut
Si l'on veut — Cette voix inflexible — ne jamais l'entendre
Non plus que le verbe obstiné des morts
Oh ceux-là surtout que nous aimons (*Et conjurés*)
Ceux-là qui mieux qu'amour — en somme — nous tenaient
Ensemble par mots chatoyants et sages et par
Gestes de finalité

Mes braies bleues Mon habit rouge
Mes guêtres à lacets blancs Belle parure
Est-ce là tout mes ans de candeur et d'offrandes ?
Telle une princesse nordique et sauvage
Mon père me vêtait D'un bandeau d'Iroquoise m'adoubait
Il me donnait tous les ors des rivières et les diamants d'hiver
Il était là hier Ses bras ployaient sous les présents
Il passe . . . Il tourne ainsi que son chemin Il n'est plus
N'est plus et point ne reviendra
Jeunesse Jeunesse La reverrai-je La revois-je
De tout son coeur plaider pour retenir les pans
De l'heure
Redresse-toi dans cette éternité latente !
Talismans de skieuse esquivante
Vieux arcanes et mélodrames sous bocages neigeux
Dès que frôlés La vieille neige non durcie
Le mythe et les mystères à transmettre
Et à transfigurer styliser avant la nuit tombée . . .
Figurante et prêtresse en parka rouge
De mille étoiles orange environnée
Sous cent lunes sacrées . . .

TOCCATE

Esprit ! Rouge fulgurance tracé ferme
En vif-argent de l'air !
Fléchir à droite à gauche
Tourner Fléchir à gauche
Et puis à droite Virer
Voler Tourner Fléchir
Descendre Aller Brouiller l'air
Par explosion glacée Briser le son
Descendre vite et virer
Ne jamais ralentir
Descendre et pulvériser l'heure
Ô Leurre Ô Temps
Descendre Déchirer le Temps
Être vif Esprit de descente nocturne
L'Ange qui abjure
L'Ange broyeur du repos
L'Ange abolisseur en abrasion des heures
Sylphe abrogeant d'Ordre Divin
L'heure vive par multiples flexions
Descendre Virer à droite à gauche
Rapidant en vestige d'abîme
Ô l'ange du regret brûlant
Qui passe Ange Précipité
Grâce au froid Grâce à la vitesse
A la magnanime grâce et
A la pitoyable vitesse du Temps
L'Ange précipité bientôt
et nâvré noyé en abysse d'Oubli . . .

SARABANDE

Ariel rouge et vif sur le mont bleu d'argent

Voici donc enfin la magie de descente
Parmi les conifères de gemmes saupoudrés
Blêmes charpentes des mélèzes
Aux milliers de doigts décharnés
Forêt à peine accessible où zigzague
La fée Rouge Ô mémoire
Il n'est souche qu'elle ne contourne
Tronc vert Noir étoc qu'elle n'évita
Epreuve qu'elle n'a franchie
Bras en croix poings gantés
Tenant dures lances lances d'acier
Lie qu'elle n'avale ni douleur qu'elle ne souffre

Don de l'Ombre — mon père —
Cet habit rouge revêtu
Rend ma mémoire invulnérée
Trinitaire Eternisante

Et s'il vous revenait de jadis la fille
Sa frimousse Un regard d'amazone
Perdue Retrouvée par mégarde en ce siècle
Jetez du lest Jetez du lest

Elevez ces vies ces heures et pour d'autres vertiges
En l'espace le plus haut de votre temps compté

S'il vous revient en mémoire ce regard d'étincelle
Elevez vos heures comptées sur les hauteurs passées
Afin de mieux sonder de plus haut de plus loin
Les profonds devenirs Afin de reconnaître
Mis en présence d'être frais parfumés
Aux émanations de cette rivière courante
Ô puissante rivière — Jeunesse qui fut nôtre...
Afin de se voir Soi
et reparaître l'Autre

CANON

Hiver aux fleurs de neige
Armes roses Glaives Hauberts d'archanges
Vermeil hiver de pente iridescente
Aux bleus et vieux sillons
Quel mystère Quelle présence propose un choix
Une énigme où plongent les adolescences ? . . .

Je t'affrontai Bel hiver investi
Fille rouge aux épées tournoyantes
— Aux lances de tournoi —
En cotte et en heaume cramoisis
Les jambes allongées de plumes d'argent blanc
Glissantes et sûres Et sûrement enchantées

Ne sus jamais tomber en belle neige offerte
En piège de velours En extase non plus
Devant homme qui vive Ni Dieu Ni Domination
Ne sus oncques plier quelle que fût ma mendiance

Vint la vie forestante Les marches prolongées
Vinrent tôt les autres délices renouvelables
Exploration des taillis Etudes des présages
Examen docte et grave des fluides célestases
Et des humeurs aériennes Des effluves marins
Etude sans lassitude des auras théophiles
Près des zones interdites bornées
Et des germes d'invisible et d'air
De lunes et de maints autres astres Et d'air . . .

Vint de plus — D'ailleurs et du plus creux de l'être
L'observation des ambiances et du vague
A travers fourrés et ravins de garennes
En sillonnant d'à pic versants et montelets
Cîmes vernissées Réflecteurs du soleil rouge
L'Ecoute du Rien Du puissant froid silence...
— Mon habit rouge Mon habit rouge
Mon costume à capuche empoilée —
Parmi de gris lièvres et des lynx peureux
Gras et sous l'oeil du renard si gentiment timide
Jamais d'une telle célérité skieuse sous la lune
Aucun espoir que vertigine autant skieuse
Jamais nulle ne fendit si vite vent si raide

Ô Cuba des rumbas bains de nuit
Ô valse dans les cèdres les pins à Cambo
Remembrance d'un pas-double et d'un fox
Qui étais-tu danseur Où te revis-je amour
Je ne sais Nulle part Et c'était donc la guerre
Départ et fuite en la mémoire mêlés
A la faveur des combats d'ombres et de coeurs
Faveur et Saveur d'autres larmes
La guerre jadis en pareille amertume
Où mes vingt ans chavirent...
oublions-la

PAVANE
Fille givrées resplendissance
Mes larmes de glace...
Espaces de blancheurs longitudinales
Blanche forêt par l'arcane évoquée...
File vie rapide en de secrets sentiers
Draperies des montagnes ces bandes allongées...
Fuis mystère vivant — ton être — un mirage ?
Disparaissez raisons de sortilèges...

Belle en mes pleurs de clair bleu cristal
Où ma magie de conquérante se dissimule...
La Forêt m'aspire et le froid m'éternise

Mon habit rouge Mon habit rouge

Espoir en contre-marche reflué revenu
Tant que l'image sur l'écran demeure...
Mes tourbillonnants pendules lance-éclairs
Mon allure de funambule au-dessus du monde...
Au-dessus de l'espace blanc sous la lune
Vive sur le fil allumant les glaçons...
Cette harpe d'argent à la coupure d'un toit
Tant que je ne serai point délivrée de tension...

Que Frimas me saupoudrent cils et sourcils
Me poudrent des pieds aux doigts au front...
Une fureur de sang attiédit mes hivers
Et je sais dans ma foi retrouver le midi...
Dans le gel dur froidure je sais revenir
Je sais m'échapper encore dans l'enchantement...
L'enchantement d'une sublime innocence et je sais
Pour cela durer dans le froid la nuit toute la nuit...

CHORAL

Attachante empreinte comment te quitter des yeux ?

Ces pas ils furent les miens Voici mes traces
Oh ! Quels regards en ces jours se rappellent
En une suite rapide d'images adorables
Qui nous fûmes et quels ciels entre les bouleaux
Nous couvraient beaux inchangeants parfaits

Je reconnais — beauté — sillage accidentel
Fragrante jeunesse — sillons dans l'eau
Parfumeuse brise des bois air acidulé des pins
Belles traces bleues et profondes en neige . . .
Que je veux ! . . . et ne puis les suivre
Ni dans ce temps-ci me réimprimer poème

Oh . . . quel paysage a donc si tôt fui
Quel monde déjà déjà traversé d'un bout à l'autre
Et quelle saison — c'est l'hiver — demeure en ma chevelure ?
Rien aux doigts Cependant tout au coeur demeure
Pourtant pourtant Comme je voyais loin
Naguère encore Combien me parut long l'hiver !
Toutes saisons à mes heures me semblent bien égales
Et je ne jette plus en avant mon regard (au contraire)
Par-desus mon épaule je contemple la terre
Ce monde encore possédé Puis m'envole en dormeuse

VIVE

Ma descente en pente raide s'accélère
S'accélère le plaisir s'accélère le pouls
L'ivresse croît Je descends à jamais
Rose la neige s'élève et vive vive
Se pulvérise sur mon visage le baisant
Bise de baisers glaçants joie longue
A peine si je cille sous des millions d'aiguilles
Sous leur fouet A peine si j'ouïs le crissement
De mes skis Le pleur de ma descente
La parole inédite jusqu'alors A peine
Si j'entends ces comparses du bois de bordure
A l'instant de l'envol Et quel oiseau revenu ?
Mais qu'ai-je à craindre et quel oiseau gémit ?
N'ai-je point dix-sept ans de pouvoir déjà
Sur la terre ? Et les chevreux ne me disent-ils
Pas très belle en habit rouge orné de loup
Mon habit rouge mes harnais . . .
Eventail transparent splendide éclatant
A la vitesse de mes skis accélérés
Se pulvérise merveilleuse la dure neige
Elle s'élève en queue d'aronde et brille
Elle poudre un jeune visage ferme
Tandis que je bois la vitesse et l'extase
Genoux fléchis Figure en proue
Slalom rapide toute une vie durant
Sur la pente inclinée — presque une paroi
J'accélère Je ne crains jamais jamais rien
Ô célérité Course contre nuit et lune
Vaincre l'espace Vivre avant l'heure
J'allai beaucoup plus vite que mon ange
Et le laissai pantois maintes fois derrière moi
Etais-je météore ou bolide ? Eclair . . . Etoile . . .
Et là-bas voyez ! Longeant l'orée
Seule elle était filait glissait seule

La fille en rouge en habit rouge

Lointain ce père la guidait peut-être
Je n'eus de son vivant
Peur de rien Absolument

CHACONNE

Père des Laurentides Ô Père...

La voix venue de son silence
Noble comme un blanc gerfaut
Plane sur moi haute et fidèle
Afin que je m'accorde à elle...

Longs skis de bois skis de randonnée
Skis de descente aussi au rythme cardiaque
Longs skis Magie de la cire
A la virée merveilleux parallèles
A gauche A droite et saut plané...

Le ski poli s'emporte à raz de neige
— Les skis à la neige susurrent et sifflent —
Renard beige trembleur appréhensif
Invisibles oiseaux prolongeant la fée rouge
Mon habit *pourpoint pourpré*
Les nuits d'hiver quel écho veille
Parmi d'autres échos dormants
Je ne connais pas son pareil au monde
Il ne répond qu'à mes vingt ans

Ô nuit de janvier — à cinq sous zéro
Et nuit des Ides de Mars
Avant qu'Hiver ne desserre ses dents de glace
Ô joies nocturnaires des Hivernales
Sur les monts chevelus blancs crépus
Ou fauves de la dense forêt chaude...

LOURE

Neige fine Au souffle elle poudroie
Poussière neigeuse par toutes interstices
Présente infiltrée Neige d'hyménée
Mausolée d'impérissables proportions
Fixes et fermes en nos souvenances
Et grandeurs à la pure enfance achevée
Cet éclair glisseur bondissant tourneur
Et virant aux pieds des pentes
– On m'assure que ce fut moi
Braies bleues guêtres bleues lacées
Celui-là qui m'aima dans ces temps
Dans ces jours bleus et ces heures celui-là
Qu'il sache Et qui le lui signifierait
– Comme de ne point encore périr ?
Il a dix-huit et dix-neuf ans de blondeur
Toujours et un coeur chaud battu d'amour
Sous un coffre mince et dur inépuisable
Oh ! Oh ! Lui Moi sous le vent . . .
Mais qui me voyant fuir les temps ou les vaincre
Les choses de pesanteur et d'âge les prendre
Et les pensées inédites fort bien lues quand même
Mon habit rouge *Mon habit rouge*
Se rappellera un inquiétant sourire
L'énigme résolue La paix suivie
Il ne dira pas ce qu'il sait Il se tait

PASSACAILLE POUR LE PRÉSENT

Le vent a fait couler la neige...
L'hirondelle pourprée – j'ai vu son vol esseulé –
dans le doux vent de mars retourne vers son aire
J'ai vu les passereaux
se poser sur les ormes
les mélèzes vibrer au virage
d'oiseaux experts dans la revenance

Et dans les retournailles du soleil

Mais trop clément transmue
les glaces stalactites bleues vertes
et vermeilles en cascades dorées
sur la paroi des rocs

Je m'attarde et j'attends la nuit...
(en habit rouge en rouges mailles)
Et la route serpentine où l'on n'irait
– Neige pourrie traître neige bleue-grise –
Où l'on ne se risquerait sans pattes d'ours
ni sans raquettes pisciformes
Autrefois aussi le verglas
brisait nos skis on le craignait
Toute la nuit je patinais
du mont de mars au mont d'avril
et sur les ponts brisés des glaces

On dit... on dit partout qu'il court
bien vite cette année-ci le printemps
Et l'on dit qu'il s'allonge

Mais qu'en saurais-je donc à mon âge ?

Vif inattendu précieux gemmé dégelis
(et les sèves trop tôt montées . . .)

Tandis que les érables gonflent
On les entaille on ose compter
sur des frimas cinglants
dont arbre et terre en repos
sous la neige encore ont bien nécessité

Et les bouleaux entremêlés comme en avril
s'étirent et tendent vers l'espace
leurs doigts rouges effilés

L'on dit on dit que fort coulera l'érable
car il gèle et tant il gèle et qu'il dégèle . . .

Lors j'ai dansé la lente
et solennelle fin de l'hiver . . .

Je danserai — plein le jour pleine face du jour —
le printemps bousculé — à la face du ciel

Et j'arracherai mes pieds bottés
de la terre bétonneuse brune . . .
Et lourde comme l'ourse dès son réveil
je danserai pesamment autour de ma maison

Aux criailleries des canards verts surpris
en vol par la furie-bourrasque
et par la dernière neige d'abondance

Je danserai je danserai pour ne pas m'enliser

Puis ce viendra mon tour d'immigrer
j'irai dans la forêt – skis à l'épaule –

Auprès des troncs brisés des hauts étocs
et sans craindre
au bord des ravines
je prendrai de tout coeur à regret
congé de la longue saison
blanche aux rêves multicolores
aux délires sans angoisse
et joyeux

Le temps – amis – passe-t-il jamais ?
Quel temps vrai passerait ?
Ainsi... c'est moi qui vire de bord
et l'oeuvre inachevée m'attend
toujours encore au retour de la vague...

IMPROMPTU et RENVERSEMENT

Es-tu fée bête ou démone ! . . .
Si rapide en vertu d'un plaisir d'évadée
D'aucuns enfin ne retiennent d'elle
Qu'une interrogation — leur espoir projeté
Espoir au corps ne relâche sa poigne
Sinon passé le dernier crépuscule
Et après le premier son du glas interne

Or il s'avère que nous fûmes jeunes
Et qu'elles — ces belles ! — jeunes en ces jours . . .
Comme elles je bus la coupe inépuisée
Or nous eûmes tout le crédit du monde
A leur instar ô jeunes belles
Tout naturellement offert de pair avec
Les indulgences plénières
L'amour à pleins bras
Rose ferme peau renouvelée
A chaque éveil les miens Ainsi les vôtres
L'amour ainsi pour tous à tout bout de champ
L'amour sondant les cieux sourdit du sol sans
Que je lui fasse signe moindrement
A toi pareil l'amour au détour l'amour au bois

En lin de neige ou coton blanc l'eau bleue
Le frais des vives évasions en désirs
Effaçant lassitudes verte inquiétude
Amour doux refuge oh . . . refuge
Contre un futur de pages blanches —
Car c'est bien après que le désert
De l'avenir se meuble et se peuple
Contre tout abandon Ô mémoire compatissante !

Rouge anorak joues carminées vie
Jeunesse mal apprise en son temps reçue
Sans copie ni doublure en inconscience
Malmenée jeunesse et pourtant résistante invincible
Et dure Nous la voyons périssable Et fuir...

Moi je te sens filer perçant
La froidure des ans la mémoire inconstante
Celle de mes amours N'importe ! Si je suis tendre
Encore et si l'instinct s'abreuve au dégelis des ans
Qu'ils s'enfouissent donc ces temps évoqués en bois denses
Et en heures pleurant drues — en neige frêle
Sans garde-souvenirs ! et sans lois...

Je suis là Sur d'anciennes chansons je veille
Aucun écho chéri ne se perdra jamais

Et puis de tribulations en peines troublantes
On s'arrête au bord de l'eau sereine
Et l'on pense longtemps avant de s'abreuver
Laquelle de coeur aisé veut perdre pour toujours
La faculté de se troubler d'un rire
Ou de trembler en secret sous un secret regard ?
Ce monde est-il un monde où la croix
S'abat sur chaque épaule ou bien un lieu
Passant pour les mangeurs de roses
Où l'étoile égare ou guide — c'est selon...
De montagnes en monts seins laiteux
Où mirantes faïences mamelonnées ondulent...

Je te vois gente oiselle monter glisser descendre
Traverser — l'escalade ou le bond —
L'âge la mâle vie chaque hiver assumée
(Ô mon habit d'altesse boréale...)
Sans jamais — en dépit des atteintes
Abdiquer — tu règnes ! —
Ni te plaindre...

POST-LUDE

Oublier que je vis afin de fuir en écriture . . .
Croire à la lenteur pesante des secondes . . .
Et feindre éperdument — avec entêtement décisif
Feindre donc en la nuit bleue roussie.
Que la neige lunaire verglaçant les montagnes
Et la chaîne lointaine encore inexplorée
Des monts laurentiens géniteurs et mammaires
Feindre et férocement, de croire que la neige
A l'instar des forêts, des eaux et des clairières
Que la pente et la sente
En hiver vitrifiées
Déroberont le souvenir de mon enfance
Et jusqu'aux chants de ses chaudes magies
A ce gnôme hideux fouisseur des ombres
Celui-là même qui dès l'aube
Et dans d'épaisses grisailles va . . . le rabatteur
Précédant la Nonne Blanche
La Nonne
Et lui propose une piste . . .

FIN

Octobre 1973

Juillet 1975
Val-Morin

Notes sur la signification de Ski Nocturne dans les Laurentides

Suivies d'indications concernant la mise en scène et la chorégraphie de ce poème-ballet

Le cycle ou suite de poèmes, *Ski Nocturne dans les Laurentides* est une allégorie sur la jeunesse et sur les choses qui passent, par rapport à notre vie, avec une telle lenteur, qu'elles nous semblent éternelles ; et telles sont les vieilles Laurentides. La Skieuse et la glace représentent tout ce qui disparaît trop tôt. C'est une allégorie sur la célérité de la jeunesse et sur le temps personnel dans le temps si vaste du monde, ce si vaste temps de la Terre et de l'Univers : lunes, étoiles, qu'il est malaisé de le concevoir concrètement.

Certains mots reviennent à maintes reprises dans le poème pour servir de guides et aussi de jalons dans le cheminement des impressions et des sentiments éprouvés à la lecture.

Ainsi l'habit rouge — un parka, un anorak est le mien, le vôtre ; est vêture de jeunesse. La jeunesse est passion, angoisse ; leur couleur est le rouge.

La Skieuse est la jeunesse ou bien tout être jeune au rapide et fulgurant passage.

Durant la jeunesse, la plus large et longue durée de la vie, c'est-à-dire l'avenir, reste voilée longtemps, se voit avec imprécision, se dévoile avec lenteur ; c'est l'une des impressions habituelles à la jeunesse que le temps s'écoule lentement ; l'avenir : obscur, occulte même parfois nocturne.

La poétesse intervient peu au cours de cette allégorie ; incidemment la verra-t-on. Vers la fin, dans le morceau intitulé *Passacaille pour le présent*, la poétesse, au nom de toutes les femmes créatrices de son âge, d'âge mûr ou d'âge vieux, transparaît et s'avance brièvement hors de l'allégorie.

Ski Nocturne dans les Laurentides est construit comme un prélude et une très longue fugue terminée par un court post-lude.

Le prélude porte le nom d'argument, indiquant qu'il s'agit d'une suite de poèmes à danser.

La fugue se compose de plusieurs morceaux dont les titres sont des noms de danses ou de mouvements musicaux.

Ski Nocturne dans les Laurentides fut composé pour être lu à voix haute par une très belle voix parlée de jeune femme et pour un timbre clair et vibrant de mezzo.

Entre chaque poème et sur de la musique en interludes, tenant compte des rythmes indiqués, des danseurs dansant sur une très grande scène avec décors gigantesques, ou bien skieurs dansants, acrobatiques, évoluant sur une vraie pente englacée — au Mont Sainte-Anne ou au Mont Tremblant, par exemple — danseront, évolueront sur ces interludes musicaux dont chacun portera le nom du poème qui le précède. Et un éclairage très complexe, puissant et varié acompagnera les danseurs. Ces éclairages confiés à un éclairagiste créateur ont un rôle capital dans le spectacle au même titre que la chorégraphie, la mise en scène, la musique et sans ces éléments, sans l'apport d'un décorateur-costumier éminemment créateur aussi, le spectacle n'en sera pas un à la mesure de notre hiver et de l'inspiration collective dont ce cycle de poèmes est l'expression. Et alors il vaudra mieux lire *Ski Nocturne dans les Laurentides* à la lueur de la lampe et pour soi tout seul. Mais ce n'est pas ce pourquoi il fut surtout écrit.

Voici des indications précises pour la mise en scène, la chorégraphie et les éclairages.

Au milieu de la lecture de l'Argument, la Skieuse apparaîtra. Elle descendra la pente ou bien elle dansera, imitant une descente en slalom. Il n'y aura pas de musique. Avant la fin de l'Argument, la Skieuse s'immobilisera. C'est le seul moment du ballet où l'on dansera pendant la lecture des poèmes. Des éclairages seuls accompagneront la voix de la Récitante.

Interludes musicaux

La musique commence par Sortie qui débutera tout de suite après la lecture du poème portant ce titre.

Sortie (Interlude musical)

La Skieuse seule dansante.

Branle

La Skieuse, les Loups et les Renards et puis les Cristaux (corps de ballet ou ensemble de skieurs ou de skieuses vêtus en Cristaux).

Variations

Variation I

La Lune et la Skieuse

Variation II

La Lune, les Conifères (de six à huit) verts et argentés ; puis, la Skieuse, brièvement.

Variation III

Ballet d'oiseaux nocturnes et prédateurs.

Variation IV

Tandis que les oiseaux nocturnes terminent leurs mouvements, leurs figures, la Skieuse réapparaît tenant ses bâtons d'argent avec lesquels elle danse en les faisant tournoyer au-dessus d'elle avec une vitesse folle.

CANTIQUE

Danse lente de la Sterne Rouge et puis, la Skieuse survenant, pas de deux avec la Sterne et la Skieuse, et toutes deux disparaissent dansantes avec l'arrivée d'un ballet giratoire d'oiseaux plus menus, très vifs et légers en plumage d'hiver c'est-à-dire blanc, bleu turquoise, orangé, rose ; et passages brefs mais lents de quelques lunes d'hiver à voiles bleutés, à voiles roux, à voiles vert pâle et nocturnes et mauves.

Marche

La Skieuse, la Neige royale, la Terre impératrice, la Rivière en linceul blanc-mauve et blanc-vert, la Forêt diamantine dansent à tour de rôle des pas différents avec les figures les plus difficiles. Et puis elles dansent ensemble une suite de même figures avant le passage bref et vif d'une Lune, du Lynx et du Loup qui danseront un pas de trois. Les yeux du Lynx et du Loup seront énormes et lumineux. Et puis reparaît la Skieuse seule qui les chasse en dansant avec ses javelots d'acier, et l'obscurité totale se fait soudain pendant cinq secondes et la Récitante commence à réciter Gaillarde et après les trois premiers vers les éclairages reprennent.

Gaillarde

Ballet très brillant, très vigoureux, très emporté, cascadeur, acrobatique des Carcajous, des Lièvres, des Chevreuils, des Biches, des Hases et des Louves. Il est suivi par une danse extrêmement rapide et brève de la Skieuse seule. Et puis danse lente des Etoiles (corps de ballet). Apparition de la Lune, immobile et puis qui évolue lentement dans un éclairage merveilleux tandis que la Skieuse, un Loup et un Renard dansent un pas de trois. Et puis danse très virile et brève des Loups (trois ou cinq) et des Renards (trois ou cinq) en présence de la Skieuse qui les regarde, immobile.

Courante

La Skieuse : elle danse seule au début et témoigne de toute sa virtuosité. Puis apparition du Père, immobile, immense... Il contemple la Skieuse à quelques mètres au-dessus d'elle. Le Père est toujours au-dessus de tout. Il passe, repasse avec de lents mouvements hiératiques, son costume sera tout noir et brillant et ressemblera aux vêtements d'un pape ou d'un grand prêtre. Puis il disparaît tandis que la danseuse continue à danser jusqu'à ce que, brusquement, toute lumière s'éteigne.

Toccate

Les lumières se seront rallumées pour que, aux mouvements des faisceaux, la Récitante dise le poème Toccate sur un rythme haletant. Après le poème dit et sur une toccate musicale, paraît la Skieuse et puis une semblable et pas moins de cinq Skieuses toutes

semblables qui dansent de concert les mêmes très rapides figures. Elles disparaissent après quelques stupéfiantes prouesses exécutées à la suite par chacune : sauts, pirouettes, et caetera. Et partant, elles cèdent l'espace aux Anges qui surviennent l'un après l'autre mais non vêtus pareillement contrairement aux Skieuses. Ils dansent les pas les plus aériens et les plus difficiles et s'effacent peu à peu en même temps que l'éclairage se tamise un peu.

Sarabande

Apparition de l'Ange Rouge qui danse lentement et puis, survient la Skieuse. Pas de deux avec la Skieuse et l'Ange Rouge. Puis apparition de l'Ombre du Père, ombre gigantissime, immobile, accompagnée d'un très grand faucon blanc et cette vision s'estompe.

Canon

Danse de la Skieuse au milieu des Animaux et des Cristaux survenant et s'immobilisant avec lenteur dans des attitudes diverses et attentives.

Pavane

Danse de la Skieuse et de son Ombre, une skieuse toute blanche et étincelante ; elles dansent tour à tour mais principalement ensemble, formant des figures simultanées et se servant de leurs bâtons de ski pour danser.

Choral

Ballet des Conifères, des Cristaux et des Glaçons ; puis, vers la fin, entrée et danse centrale de la Skieuse, laquelle, après un saut et plusieurs grands jetés, se replie sur elle-même, avec ses bâtons croisés devant elle. Et elle s'endort.

Vive

Danse très vive des Chevreuils aux immenses panaches ; et entrée rapide de la Skieuse qui danse follement jusqu'à l'apparition du Père, haut et lointain ; bienveillant. Les Chevreuils et la Skieuse disparaissent après un pas joyeux. Puis le Père disparaît.

Chaconne

Réapparition du Père. Il danse de manière forte, sur un plan surélevé. C'est une danse à basse obstinée, passacaille noble. Le Père s'immobilise et des jeux de lumières terminent la danse, l'interlude musical.

Loure

Au milieu d'un éclairage évoquant la neige poudreuse, un pas de deux dansé par le Fantôme de la Skieuse et par le Fantôme de son Premier Amour. Les danseurs sont en blanc, à peine rosé et très brillants.

Passacaille

Durant la passacaille musicale, ce sont les lumière qui dansent.

Impromptu

Pendant cet avant-dernier interlude musical, la Skieuse danse une danse amoureuse, érotique. Elle évoque la puissance de la nature et la force de ses amours éternisées dans sa mémoire. Le Fantôme de son Premier Amour la rejoint et le Fantôme de sa Jeunesse à elle dans un pas de trois presque lascif. Et puis enfin les danseurs masculins suivants entrent en scène et vont danser avec vigueur : Les Chevreuils, les Conifères, les Loups, les Renards ainsi que tous les Anges, mais ceux-ci sur un plan plus haut que les bêtes et les arbres.

Post-lude

La Skieuse évoque sa fuite obstinée, courageuse devant la Mort très blanche, blafarde précédée de son noirâtre et hideux messager-indicateur. La Mort est une longue religieuse plus mince et plus grande que la Skieuse. Ses mouvements sont presque lents mais cinglants, tranchants ; la Mort domine. Mais la Skieuse fait face à la Mort et dansant avec toute sa fougue, elle l'assaille, la chasse, la poursuit avec ses bâtons d'argent qu'elle brandit, fait tournoyer et comme entrent en scène les Cristaux, les Oiseaux nocturnes, les Conifères chargés de givre, agités par la bourrasque, la Skieuse se sert de la nature hivernale pour se dissimuler, pour déjouer le

Gnôme qui précède la Mort et lui cherche une victime et enfin, la Skieuse repousse hors du champ de vision la Mort et son rabatteur.

Encore une fois, tandis que la Récitante dit les poèmes, il n'y a ni danse ni musique ; danses et musiques seront exécutées de pair pendant les interludes.

Andrée Maillet
de l'Académie canadienne-française

Août 1975

HÉLÈNE P. HOLDEN

JE NE VEUX PAS ALLER À LA CAMPAGNE

LES PETITS TABLEAUX LOURDS

NOUVELLES

HÉLÈNE P. HOLDEN

Née sous le signe de la Vierge. Père grec, mère québécoise, mari anglophone. Trois enfants. Etudes : Académie Saint-Paul, Collège Marguerite-Bourgeoys, Sir George Williams University. Publié: *The Chair*, roman, Longman, 1969. *Goodbye, Muffin Lady*, roman, Curtiss Book, New York, 1974. *Mornings*, nouvelle, dans le magazine *Event*, 1975. Autres travaux: un script pour la télévision (CBC), *The Private Life and Death of Pax Lenotre*. Cinq projets de films à l'O.N.F. Plusieurs travaux en cours, romans, théâtre, receuil de nouvelles. A réalisé deux pièces de théâtre pour enfants : *Au clair de lune, Griff The Gruff*. Avec deux partenaires, a fondé une librairie exclusivement consacrée aux livres canadiens anglais et français : The Double Hook - L'Ancre.

JE NE VEUX PAS ALLER À LA CAMPAGNE

Je me rappellerai toujours cet été-là, un été si soudain, que lorsqu'il se mit à faire très chaud, il restait encore à l'ombre des petits bancs de neige.

Les pavés poudroyaient tout à coup. Les bourgeons éclataient. Les arbres balançaient, devant un ciel qui avait viré du jour au lendemain du blanc au turquoise, des millions de jeunes feuilles vert acide. Les filles sortaient sans manteaux, leurs jupes orgueilleusement courtes flottant à mi-cuisses comme des drapeaux. Elles traversaient en courant le boulevard Dorchester, poussées par des vents matinaux toujours plus violents là qu'ailleurs, dans l'entonnoir profond bordé de gratte-ciel.

L'heure sonnait à la cathédrale. Sur des plates-bandes, en lettres de fleurs : « Aime. Love. » Philippe conduisait trop vite. Il tournait les coins en faisant crier ses pneus ; et freinait à quelques pouces des autobus. Je regardais sa nuque. Je le haïssais.

Je voyageais sur la banquette arrière depuis que j'avais lu dans un magazine américain cette définition du siège à côté du conducteur : « suicide seat » (surtout depuis que j'avais failli me faire fracasser la figure quand Philippe avait tamponné l'arrière d'un taxi). Ma mère avait beau s'exclamer : « Pauvre homme ! Achète-lui donc une casquette de chauffeur, quant à y être ! », je conservais mon habitude.

Il garait sa voiture. Les travailleurs s'engouffraient dans l'édifice par deux grands tourniquets de verre. Je prenais le volant, selon le rite. Alors Philippe, se penchant à la portière, m'embrassait sur la bouche. Un camionneur qui passait rue Saint-Jacques applaudissait, à l'occasion. Ou un gars de la Brinks, armé jusqu'aux dents, car une banque occupait le rez-de-chaussée de l'édifice. Parfois de vieux messieurs nous observaient, nostalgiques. Des secrétaires en retard détournaient les yeux. On avait l'air de penser : « Comme

ils sont heureux, ces deux-là. » On nous enviait d'être jeunes, de nous aimer. Je me demandais si j'allais admettre qu'on avait raison, car le bonheur devait être relatif comme le reste ; ou si j'allais rire ou pleurer d'avoir si bien trompé tout le monde.

Tout le long du trajet, nous avions gardé le silence. Philippe avait le plus souvent mal à la tête. Moi, mal au coeur. Ou alors comme j'ouvrais la bouche pour dire : « J'aime la ville, l'été », il m'interrompait : « Nous devrions aller à la campagne. »

A la campagne, l'eau du lac serait glacée ; la maison, encore humide ; les nuits froides, les sentiers boueux, les maringouins féroces. Il n'y aurait rien à faire. Rien. Qu'à écouter le baseball à la radio au lieu de le regarder à la télévision.

— J'aime la ville, l'été, Philippe.

Il m'observait à la dérobée dans le rétroviseur. Il serrait les lèvres. Il avait peur de moi et surtout de me déplaire. Peur de me perdre.

L'idée me venait de le laisser faire. Qu'il aille à l'extrême limite. Qu'il multiplie ses torts. Qu'il justifie ma manière d'agir. Car s'il ne méritait plus ma trahison, il faudrait bien que j'y renonce. Ou alors que je me résigne à tenir le rôle de coupable.

— Vas-y donc avec les garçons, Philippe. Tout seuls tous les trois, sans la vieille rechigneuse.

Il avait manqué sourire car j'avais l'air plus jeune que mon âge ; et en effet, il serait bien avec ses fils, entre « hommes », à la campagne. Mais son sourire se figeait, à peine esquissé. Qui leur ferait à manger ? Qui nettoierait la maison ? Qui s'occuperait des valises ?

— Tu ne veux jamais rien faire.

— Je veux rester ici.

— Qu'est-ce qui te retient ?

— Tout. Je mentais. Mes belles choses. Le confort. Le travail. Les distractions. Si tu veux regarder le baseball ici, je peux toujours aller me promener en ville. J'ai de quoi m'occuper chez nous. De quoi faire.

— Tu veux dire, de quoi acheter.

— Tandis qu'au lac, en pleine forêt... Les ours doivent commencer à avoir faim, à ce temps-ci de l'année.

Il souriait, complice et humble. S'il avait de l'argent en poche, il me jetait un billet sans mot dire. Je ne disais rien, moi non plus. Ce n'est pas en me la lançant à la figure qu'il me ferait convenir de sa générosité. Je savais que s'il voulait me la prouver, ce n'était que pour m'attacher à lui, malgré ses faiblesses.

Je m'attendrissais. Pauvre Philippe. La vue de son beau cou robuste et de sa nuque où bouclaient des mèches d'un châtain clair m'inspiraient une pitié passagère qui se prenait pour de l'amour, et en était peut-être une forme. J'avais mal à la tête pour lui. Mon regard s'attardait sur ses favoris, roux et drus comme sa barbe. Ma bienvaillance pouvait durer aussi longtemps qu'il ne tournait pas vers moi un oeil, une joue bouffis par la beuverie de la veille.

– Fais-toi pousser la barbe, Philippe. (N'importe quoi pour raviver mon amour, Philippe !) Ça te va la barbe rousse avec tes dents blanches et tes yeux bleus. Un beau grand tricolore.

Il riait douloureusement. Cela lui faisait mal à la tête et aux cheveux, de rire.

– Je ne peux pas aller en cour avec une barbe, tu le sais bien. Je ferais tort à mes clients. Certains juges voient d'un mauvais oeil les avocats « hippie ». Il y en a qui sont conservateurs au point d'être réactionnaires. Une pause. Cet été, peut-être. A la campagne.

– Justement, j'allais te dire. Je ne veux pas aller à la campagne. Ni maintenant, ni cet été.

– Ni plus jamais ?

– Je ne sais pas. Mon mal de coeur s'intensifiait. Le serrement au fond de ma gorge. Et puis une larme suintait, tellement facilement, que mes cils devaient ressembler à un robinet défectueux... Il faudrait appeler le plombier... J'avais envie de rire et de pleurer à la fois.

– Pourquoi pas, Elise ?

– Je ne sais pas.

– Pourtant l'an dernier...

– Oui, l'an dernier...

Mais cette année, il y avait l'autre, à l'hôpital. Il y resterait plusieurs semaines. On ne savait pas ce qu'il avait au juste, au début. Les radiographies n'étaient pas claires. L'estomac ne se vidait plus. Un blocage. Une tumeur... Hier encore, il était si confiant, l'autre. Il avait eu l'air si heureux de me voir, que je m'étais demandé si ce n'est pas psychologique, ce désordre.

Et puis voilà qu'on décidait de l'opérer. Il le prenait très mal. Il avait cru lui aussi jusqu'alors à un malaise que le bonheur pourrait vaincre. Il l'avait cru à tel point, qu'il m'avait regardée le premier soir à l'hôpital, avec un sourire triomphant qui semblait vouloir dire : « Hé bien, tu vois ? Tu le crois, maintenant, que j'aie besoin de toi ? »

Philippe m'embrassait sur la bouche.

— Il a besoin de moi, Philippe.

Et Philippe s'engouffrait dans l'édifice, happé par le tourniquet de verre.

Ou si nous n'étions encore qu'à mi-chemin de la maison et du bureau, il serrait les lèvres : je le voyais par un tressaillement de ses mâchoires, de profil. « Qui est-ce qui a besoin de toi ? » Mais comme il savait bien que je savais qu'il savait de qui il s'agissait, il ajoutait tout de suite : « Qui a besoin de toi ? Florian, je suppose ? »

Je faisais signe que oui, innocente, hypocrite : « Madame Florian est tellement pessimiste. Ils le sont tous, toute la famille. Ils ont déjà leurs figures d'enterrement. C'est seulement moi qui réussis à l'égayer. Il oublie qu'il est malade, quand j'arrive. Comme ton père, tu te souviens » Comme il aimait que j'aille le voir à l'hôpital, quand il se mourait » parce que je l'égayais ? »

— Alors », grommelait Philippe, en tournant vers moi sa joue bouffie, « Florian passe avant ta famille, à préent ? »

Au coin de la rue, l'agent me faisait un clin d'oeil. A la radio, une musique sentimentale, « de la musique de femme », marquait le début d'une émission. « Enfins seuls, » murmurait la voix profonde de l'animateur. Le ton me faisait imaginer des amants, elle verrouillant la porte après le départ du mari, lui, sortant enfin de sa cachette en-dessous du lit. Tout l'auditoire devait avoir la même idée, toutes les ménagères « enfin seules » pour la vaisselle, « enfin seules » devant les tables désertes (les champs abandonnés des batailles matinales), « enfin seules » à la cave, le transistor d'une main, le sac de linge sale de l'autre. Le poème à l'eau de rose devait agrémenter une foule d'odeurs . . .

Philippe vomissait la nuit. La chambre sentait le sur . . .

Le lendemain, je disais doucement sans le croire : — Il va mourir, Philippe. Florian va mourir . . .

Je le répétais toute la journée à qui voulait l'entendre. C'était par cette phrase que je me justifiais. J'avais besoin d'excuses. Car ma faute surpassait de beaucoup les torts de Philippe qu'au départ, elle allait me faire oublier. « Florian va mourir. » Je croyais que je ne le croyais pas. Pourtant tout, dans le roman que j'écrivais à ce moment, se rapportait à la mort.

La nuit nous ne nous parlions plus. Lorsqu'il rentrait ivre, je cachais ma tête sous l'oreiller pour ne pas le voir ni l'entendre ni surtout sentir son odeur.

— Madame Florian m'a téléphoné de l'hôpital. La tumeur était cancéreuse. Le chirurgien espère qu'il a tout enlevé. » Je hochais la tête. Une larme dégouttait de mes cils. Philippe m'observait dans le rétroviseur. Nos regards se heurtaient furtivement puis divergeaient.

Je pleurais en me rappelant combien j'avais pleuré la veille, au bout du fil. « Ces jeunes femmes, elles sont bien démonstratives, » avait dû *penser* la compagne de mon vieil ami, qui l'avait épousée avant même que je vienne au monde. Mais généreuse, elle avait *dit* : « Cela dépend de lui maintenant, qu'il vive ou qu'il meure. S'il veut vivre, il vivra. Sinon . . . » Que savait-elle ? M'offrait-elle la chance de le sauver ? Je ne comprenais pas. Je l'écoutais à travers le crible de ma conscience. C'était à croire que je n'entendais jamais les choses que je savais interdites.

— Il a tant fait pour moi.

— Et moi ? » Philippe se fâchait. « Je n'ai rien fait pour toi, moi ? » Comme s'il ne comprenait pas, lui non plus. Comme s'il voulait à tout prix me sauver en me forçant à parler. Comme si une seule parole pouvait équivaloir à un renoncement. Comme si un mensonge pouvait suffire, pourvu qu'on le prononçât tout haut.

— Si ce n'était de Florian, j'aurais raté ma vie. » Je me mordais les lèvres au feu rouge.

— Comment, raté ta vie ? Alors ta famille ne compte plus ? »

— Il faudrait donc que je sacrifie tout mon temps, tous mes rêves aux tiens et à ceux des enfants ! » Je m'étais mise à crier. Les automobilistes autour de nous s'en étonnaient. « Est-ce que ça te suffirait, à toi, de n'avoir rien d'autre dans la vie que l'affection de ta famille ? Ah ! c'est donc un droit exclusif à l'homme, l'ambition ? Le désir d'avoir un avenir à soi ? Eh bien ! dans ce cas-là,

je suis un homme, moi aussi, dans le vrai sens du mot ! Je suis un être humain ! »

Philippe murmurait : « Tout le monde nous regarde. »

Je concluais à mi-voix : « Il fallait que je fasse quelque chose de ma vie, Philippe. Si je me suis trouvé une vocation, c'est grâce à Florian. »

— Grâce à Florian, » soupirait Philippe.

— Oui ! Et alors maintenant... » J'avalais. J'avais peur qu'il achève la phrase, qu'il mette son secret au jour. J'avais peur, et je le désirais tout à la fois. Cela m'aurait soulagée lâchement. Nous n'étions plus qu'une habitude l'un pour l'autre. Je me rappelais cette phrase de Simone de Beauvoir : « Une habitude peut être une compagnie dans la mesure où une compagnie n'est bien souvent qu'une habitude. » Mais nous étions amis, autrefois, Philippe !... Avant qu'il se remette à boire. Avant qu'il devienne amer et s'en prenne à tout le monde. Avant qu'il lui semble que ses rêves allaient lui échapper et qu'il m'en veuille de retenir les miens. Avant qu'il me blesse et me rebute. Avant, avant... J'aurais voulu qu'il le dise en toutes lettres : « Alors maintenant, tu aimes Florian ! »

J'arrivais à l'hôpital comme un roi mage, avec mon offrande : une rose, un livre, un horoscope, un gratte-dos, un porte-bonheur... J'étais obligée de profiter de la gratitude de Florian pour lui annoncer que je ne viendrais pas le lendemain, ni de toute la fin de semaine. « Il faut que nous allions à la campagne. Philippe l'exige... » Et Florian me demandait, comme s'il se souciait peu que je parte (il avait l'air plus vieux, tout à coup, plus souffrant) : « Où irez-vous ? Au lac ? Il doit faire encore bien froid... »

— Alors maintenant, disais-je à Philippe, maintenant que pour une fois, j'ai la chance de faire quelque chose pour lui, qui a tant fait pour moi... Est-ce que je vais m'en aller ? Le laisser là tout seul avec sa maladie mortelle et les visages d'enterrement de sa famille ? Quand je sais que je le distrais tellement, que ma présence lui enlève sa peur, mon pauvre grand ami ?

Philippe répondait doucement : « Mais non, en effet, tu ne peux pas... » Il ajoutait : « Je suis ton ami moi aussi, Elise. »

Il était si humble, si honteux, si désarmant ; il m'aimait tant, entre les occasions où il s'exposait à me perdre, qu'à la fin, je faisais toujours tout ce qu'il voulait, pauvre Philippe. Peut-être parce

que je me sentais si coupable. J'y allais, à la campagne, me faire manger par les maringouins. J'y allais, au bureau, tous les matins et tous les soirs, pour lui épargner le prix d'un taxi ou d'un stationnement. J'y restais, à la maison, pendant qu'il allait boire. Je le soignais, la nuit, quand il vomissait. Et puis je les montais, les cafés noirs, sur un plateau d'argent...

Il garait la voiture. Selon le rite, je prenais le volant. Se penchant à la portière, il m'embrassait sur la bouche. La nuit ; je me serais détournée de lui. Mais le matin, au moment de le quitter, et sans doute un peu à cause de tous ceux qui nous observaient, je lui tendais les lèvres comme pour la première fois... Le jour devait approcher, le matin quelconque, le midi accablant, le soir cruellement serein, où je donnerais à Florian un dernier baiser. J'en avais la certitude inavouée, une lourdeur dans la poitrine, un serrement dans la gorge, un suintement au bout des cils. « Comment, tu pleures encore ! s'exclamait Philippe, qui avait cru embrasser un sourire. Si tu n'arrêtes pas, il va te pousser des glaçons là, l'hiver. » Et il effleurait mes paupières de ses doigts lisses.

Je rapportais de la campagne une branche de sapin. « Voilà comme ça sent bon, Florian. Je t'offre l'odeur d'une forêt de sapins en montagne, sans ours ni maringouins. »

Il la tenait dans sa main amaigrie. Il avait perdu quarante livres. « Tu as l'air d'un saint Joseph ! Attention, elle va fleurir ! »

Et il riait aux larmes en pensant aux caresses qu'il m'avait faites. Et ma main se glissait sous les couvertures... Je trouvais toujours moyen de le caresser, de le faire rire. Sa femme ne venait pas le soir ; elle habitait trop loin. Mon mari était sorti avec des copains. Mes enfants faisaient leurs devoirs devant la télévision. J'oubliais ce que j'avais dit à Philippe le matin même, et à mon aîné tout à l'heure, pour justifier ma visite à l'hôpital : « Florian va mourir. » Car nous n'y croyions plus, à la mort, Florian et moi, quand nous étions ensemble.

La nuit, je me retournais dans mon lit pour ne pas respirer l'haleine de Philippe. Je feignais le sommeil quand il rentrait. Je fermais la bouche quand il m'embrassait. Au matin, sa peau sentait l'alcool. Je quittais la chambre au plus vite. Si je devais y revenir, je retenais mon souffle, j'ouvrais les fenêtres.

Philippe vomissait la nuit d'avoir trop bu. Florian avait vomi tous ses repas depuis des mois...

Un vent de plus en plus chaud soufflait comme un dragon entre les gratte-ciel du boulevard Dorchester. Parfois un homme qui ressemblait à Florian traversait la rue devant ma voiture. Alors je le laissais passer. J'avais bien garde de l'énerver. Je lui souriais, si j'en avais la chance. Rares, les doubles de Philippe ; car à son âge, on était agressivement soi. Mais les nouveaux-nés qui sortent du néant se ressemblent tous un peu ; et les vieilles gens de même, qui y retournent. Le carillon de la cathédrale égrenait les heures trop vite. Les fleurs sur le talus épelaient Love. Aime.

Depuis le début des vacances, notre benjamine venait avec moi reconduire son père.

— Comment va Florian ? » me demandait Philippe. Ces échanges en voiture notre seule véritable intimité.

S'il freinait brusquement, je le haïssais. Après les fatigues de la nuit, fallait-il qu'il mette ma vie en danger ? Immanquablement notre fille s'écriait qu'elle voyait le bureau de papa au bout de la rue : « La ! la ! »

Philippe se crispait au son de cette voix aiguë. Je caressais Natalie pour la dédommager de la colère muette de son père. Lui, je lui lançais un regard furibond. Puis il garait la voiture. Il m'embrassait sur la bouche. Et je regrettais mes duretés secrètes. Je comptais : combien de fois par jour, depuis combien d'années, ces petites haines ? Les miennes, ses ressentiments pour sa fille, et bien d'autres, bien d'autres inavouées . . .

— Nous devrions aller à la campagne.

— J'aime la ville, l'été.

— Tu ne veux jamais rien faire.

— Tu veux fuir ce qui te trouble ! Mais ce qui te trouble est en toi ! Et non pas ailleurs !

Il se taisait, interdit. Nous avions peur, tous les deux. Les vérités pénibles, nous osions les libérer une à une. Mais la crainte demeurait, doublée d'un désir pervers, que la plus terrible ne nous échappât par mégarde.

A la campagne, nous vivions suspendus dans une paix synthétique. C'était la grande cure.

Je rapportais à Florian des fleurs sauvages. Il les tenait sur son coeur.

– Tu as l'air d'un martyr, Florian. » Et j'espérais que je ne grimaçais pas, quand, au milieu de nos rires, je réalisais ma maladresse. Martyr... certains soirs, son visage cireux, ravagé par la douleur...

Les filles sortaient sans manches, les jambes nues, la peau dorée, les cheveux pleins de lumière. Philippe se penchait à la portière. Et un livreur en tablier, du restaurant du coin, chargé d'un carton pour quelque bureau, manquait laisser tomber ses « cafés-lait » et ses toasts en nous regardant nous embrasser.

– Enfin seuls, » murmurait l'animateur. Les pavés poudroyaient.

– C'est beau, la campagne, Florian. Les nuages violets dans le ciel rouge, le soir. Les montagnes noires tout autour. Les bruits de la forêt, la nuit. Et puis quand le soleil se lève, avant qu'il ne dissipe la brume, les sapins ont l'air de flotter... Il y a un Anglais riche qui autrefois possédait au bord du lac un grand domaine. Il est parti depuis longtemps. Mais un panneau demeure, témoin de son égoïsme stupide : No trespassing. Défense de trépasser.

Florian éclatait de rire. Nous riions tous les deux. Et puis tout à coup ses yeux s'accrochaient aux miens. Nos rires se figeaient. Défense de trépasser. C'était comme si l'Anglais, au-delà des années, s'était adressé à Florian.

Je pleurais au volant. Je passais outre les feux rouges. Les policiers m'arrêtaient ; et se penchant à la portière, comme Philippe quand il était sur le point de m'embrasser, me demandaient d'un air étrange (et les badauds me regardaient curieusement, les camionneurs, les vieux messieurs) : « Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ? »

Je hochais la tête. Un homme traversait la rue. Il ressemblait à Florian. Ma gorge se serrait. Mes cils suintaient. Il va falloir appeler le plombier... Je riais bêtement à travers mes larmes.

Ma fille leur criait de la banquette arrière : « Monsieur Florian va mourir. »

Je me rappellerai toujours cet été-là, un été si soudain que lorsqu'il se mit à faire très chaud, il restait encore à l'ombre des petits bancs de neige ; et si soudain terminé, que lorsqu'il se mit à neiger, les arbres étaient encore feuillus.

Je me rappellerai toujours à la fin de cet été-là, la première gelée blanche, et *le glas*...

LES PETITS TABLEAUX LOURDS

L'oreiller garde l'odeur des cheveux de Philippe, le lit l'empreinte d'un corps pesant. Je trébuche sur un cadre posé par terre. Demain, les déménageurs. Un dessin de Florian. Les fleurs. Le fleuve. Sa maison sous les ormes...

Il s'est sans doute dit en la voyant pour la première fois : « Je vais mourir ici. » Il me ressemblait tant, qu'il a dû le sentir. Déjà c'était rare à l'époque qu'un homme naquît ou mourût chez lui, dans le lit où ses parents l'avaient conçu. On meurt en avion, à l'hôpital, dans un motel, en motoneige, sous un tracteur ; n'importe où sur la route ; dans les airs, dans le feu ou dans l'eau. Mais rarement chez soi.

Moi aussi j'avais su en parcourant cette maison que nous voulions acheter, en entrant dans cette pièce qui serait ma chambre... une chambre toute douce— des verts et des bleus dont je tamiserais l'intensité par des jalousies et des voilages— où j'étendrais des tapis pâles et veloutés... car je vis mon amant. Très vite. Comme une ombre. Mais si clairement que je me retournai. Une porte menait au balcon. La vitre m'avait renvoyé son image.

Philippe m'avait touché l'épaule : « Qu'est-ce que tu as ? Tu n'aimes pas la chambre ? Tu changes d'idée ? Tu ne veux plus la maison ? Pourtant tout à l'heure... » Mon mari avait en mon goût une confiance flatteuse. Il m'aimait à cette époque-là. Il m'aimait autant qu'il en était capable. S'il semblait ignorer que je ne l'aimais pas à ma pleine mesure, moi, qu'il ne pourrait jamais me combler, qu'il s'accrochait à moi comme à un grand mur un tout petit tableau, et me trouant, ce n'était pas sa faute, pauvre Philippe.

— Mais je n'ai rien, voyons.

Je n'avais rien de rien : je venais seulement de voir l'ombre de l'amour de ma vie.

C'était donc ici, dans cette chambre feutrée où s'établirait l'odeur de ma chair et de mon sommeil, où s'effeuillerait nuit à nuit le reste de ma brève jeunesse, où je réfugierais à l'abri d'un monde devenu méconnaissable, que j'avais vu l'image de mon amant, de mon amour.

Il disait avoir eu trente ans à ma naissance. Mais il en avait quarante. Je le savais, sa femme me l'avait dit ; il avait fait la guerre de quatorze. Il avait déjà tant aimé, quand je suis née. Il avait déjà été bafoué, alors que je n'étais qu'une toute petite fille. Et pendant mon adolescence, il signait avec la vie son traité de paix. Ses enfants avaient mon âge ; mais il s'était marié tard, disait-il, espérant peut-être que j'allais deviner. Il était plus vieux que mon père. Il n'avait que dix ans de moins que ma grand-mère. Il me faisait parler de cette grand-mère que je vénérais et il m'écoutait avec un enchantement que je n'avais pas compris.

J'avais pris Florian dans mon lit.

Y avait-il de quoi s'émerveiller ? Ah, les hommes mûrs s'émerveillent. L'émerveillement est un cadeau. Qui n'aime pas émerveiller, pour quelque raison que ce soit ?

— Tu es une vieille femme amère », me reproche ma mère, qui elle, en est une pour vrai.

Les hommes mûrs sont tendres comme des femmes. Sereins, détachés de leurs réussites, résignés à leurs insuccès, ils retrouvent avec l'amour les illusions de leur enfance. Faut-il dire que celui-là portait dans sa chair pétrie par les années l'autre moitié de moi-même ? Et qu'il était de ma taille ? Si petit, si modeste, qu'on mettait du temps à réaliser qu'il était beau ?

Le jour tombe. Le crépuscule de ma vie. Il me semble que c'était hier...

Je le connaissais depuis dix ans, quinze ans, j'oublie... j'ai mis cette éternité à me rendre compte. Nous étions de si bons amis. Je le voyais sans le voir. Si je pensais à lui, c'était inconsciemment. J'admettais le fais que Florian fût séduisant mais je cherchais l'amour ailleurs. Pourtant il n'eût suffi que d'un geste. D'un mot. Je le savais sans le savoir. Je l'avais toujours su. A peine un regret dans ses yeux. A peine, au coin de sa bouche, une ligne amère, quand je trottinais gaiment à ses côtés, quand je buvais un café avec lui en parlant de mille choses sauf de lui et de moi, de nous. A peine retenait-il la main qui touchait la sienne au départ et à l'arrivée. Tant d'années perdues.

Il est resté dans l'ombre si longtemps que quand je l'ai vu vraiment, il était déjà enraciné en moi. J'ai trop aimé tout de suite. J'ai su qu'il était trop tard. Il mourrait là-bas, mais s'il revenait, ce serait ici, dans ma chambre fraîche. J'en avais la certitude. J'avais vu son image dans la porte vitrée. En mettant le pied dans la chambre pour la première fois, un sursaut, un serrement.

— Voyons Elise ! » (mon mari attentif, irrité, à la fin.)

Madame Florian me raconterait par la suite, comme à plaisir à travers ses larmes : « J'étais descendue pour téléphoner au docteur. Il avait tellement mal, Elise. Toutes les nuits, il se levait. Il se mourait. Je n'en étais pas sûre... Je n'ai pas compris tout de suite. Il ne se plaignait pas. Quand je suis remontée, c'était fini... Paisible... Serein... Il est heureux maintenant. » Oui, mais moi, qu'est-ce que je suis, moi ?

— Tu ne penses qu'à toi, » me dit toujours ma mère.

Une fausse chaumière sous les grands arbres d'un vieux quartier de banlieue à quelques pas du Saint-Laurent. Des relents d'algues, l'été. Le soleil dans l'eau. Florian à l'aube, blanchi de douleur, errant sous les combles. Se mourant petit à petit. Mais quand il me voyait, il se remettait à sourire, à croire qu'il survivrait, à espérer que nous partirions ensemble. Je l'ai laissé mourir.

Il s'est sans doute répété dans le sentier, entre les plates-bandes d'amaranthes et de bégonias : « Je vais mourir seul ici. » N'avait-il pas tenté de m'avertir, doucement, en me faisant le moins de mal posible, « Je me meurs, Elise, » au téléphone, de crainte qu'en personne, je ne puisse refaire saine et sauve le trajet de retour ?

Je ne l'avais pas cru. « Tu es déprimé. Tu as besoin de sortir ! Tu as besoin de soleil, de distractions. » Mais sa femme avait peur que je le fatigue : je l'ai écoutée. Lui, je l'ai laissé seul, face à la mort. Je lui ai fait croire brièvement à la vie, tant j'y croyais en ce temps-là. (Deux fois par semaine. Puis je m'en retournais chez moi.)

On n'imagine pas un nid solitaire. On l'abandonne. Aussi, je roule les vieux tapis veloutés, je détache du mur les gravures jaunies, comme Philippe, mon époux assagi, s'est détaché de moi.

Je disais à Philippe avec douceur il y a un moment : « Va-t-en, Philippe. Pars avec elle. Ça fait moins mal de faire mal aux autres que de s'être fait mal à soi-même. Va-t-en, va-t-en... »

Ses yeux se sont écarquillés. Son intérêt se raviva en une dernière petite flambée à l'ultime frontière que j'ai toujours su atteindre, et c'est peut-être pour cela qu'il m'a aimée si longtemps. Lui, il n'a jamais fait que me frôler.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu parles comme si tu savais !

— Mais oui, je sais. » Je le pousse, brutale, vers le bonheur que je n'ai pas eu le courage de prendre, il m'eût fallu trop de courage. Et il y avait les enfants. Il faut qu'une femme soit jeune pour mériter que le bonheur passe. Il faut qu'elle soit encore fraîche. Car même les vieux loups ont envie de chair tendre. « Surtout les vieux loups, » précisait mon père.

Ainsi Philippe, qui atteint aujourd'hui l'âge qu'hier je préférais, s'en va d'instinct vers ce que je ne suis plus. Alors moi... Les vieilles louves, les vieilles brebis, les vieilles pouliches, les vieilles colombes, les vieilles tigresses, qu'est-ce qu'on en fait ? « De la colle », disait mon grand-père.

— Pars, Philippe, Va-t-en sans remords. J'ai bien mérité ça. Je t'ai trompé quand je l'ai pu. Trompé de toute mon âme, de toute mon âme, entends-tu ? —c'est pire que la chair, ça, l'âme— pendant que toi, tu me disais que lorsque tu pensais à l'amour, tu pensais à moi...

— Je te mettais des cornes tous les vendredis après-midi quand sa femme à lui, à l'autre, faisait du service bénévole. » Ce n'est pas vrai. Elle travaillait à la bibliothèque. On la payait. Mais ça fait plus sordide, plus coupable de prétendre que Florian et moi la trompions, elle aussi, quand elle se dépensait pour les autres sans rien attendre en retour...

Philippe est livide. Il oublie son infidélité à lui pour s'indigner de la mienne, pourtant si lointaine. « Mais tu m'as caché ça ! Tu ne m'as jamais rien dit ! » Il s'écroule. Il pleure. « Tu n'as même pas eu l'honnêteté... »

Je le prends dans mes bras. « A quoi ça aurait servi ? Aurais-tu compris ? M'aurais-tu dit « Va-t-en et sois heureuse », toi ? »

Il fait signe que non. Honteux. Reconnaissant. Ebloui. Encore trop candide pour réaliser combien la comparaison est injuste. Car lui, il m'aimait...

Je le sens très près de moi. Il n'y a plus entre nous ce froid inavoué, mon secret. C'était donc ça qui nous séparait, toutes ces années ? Qui me laissait incapable de l'aimer, après Florian ?

Pauvre, pauvre– ah ! non, pas encore « pauvre Philippe », pauvre Philippe.

Nous pourrions recommencer à neuf. Passer l'éponge. J'ai peur qu'il y pense et le suggère. Ce serait passager. Une sentimentalité naïve. Je ne peux plus être ni donner ce que cette femme lui offre aujourd'hui, ce qu'il a cru puiser en moi, toutes ces années où il pensait que nous étions heureux.

Il se ravise. Il avale. Il se mouche. « Vois-tu, Philippe, tu ne pleurais pas, il y a vingt ans. Tu ne me donnais jamais la joie de te consoler. » Il me demande : « Qui est-ce que c'était ? »

– Quelqu'un que tu aimais bien.

– Un de mes amis ?

– Ça aurait été le comble. » Ses amis lui ressemblaient. Je n'aurais rien trouvé chez eux que Philippe ne possédât. « Si ça peut te faire plaisir, je n'ai pas été la proie d'un don Juan. Tu te rappelles comme tu étais jaloux ?

Nous nous sourions, idiotement nostalgiques.

– N'importe quel beau grand gars suave, tu pensais que j'allais lui tomber dans les bras. Mais mes amants–

– *Tes* amants ! » s'écrie Philippe. Alors tu en as eu plusieurs !

C'étaient des hommes de coeur. J'étais bien à l'abri des conteurs de fleurettes et des coureurs.

– Et tu les aimais !

Mais non, voyons. Je n'ai aimé que Florian. Les autres, c'étaient des prix de consolation. Des efforts futiles pour le remplacer. La vie, les autres. Le toc. Les mirages. Les déceptions à peine douloureuses.

– Avoue-le donc ! » tonne Philippe. « Avoue-le donc que tu les aimais !

Je hausse les épaules. Mes vieilles épaules encore rondes et douces. « Aimer, ça ne veut pas seulement dire coucher avec. Ça veut dire avoir pitié, aussi. Et renoncer. Et pardonner. C'est ça que ça veut dire, aimer. Laisse-moi tranquille et va-t-en donc, Philippe. Tu as une chance inouïe. »

Il m'écoute, estomaqué. Il est trop surpris pour se défendre. Les arguments qu'il avait préparés ne comptent plus, puisque je le pousse, au lieu de le retenir. Il partirait plus allègrement si je ne

lui ouvrais pas la porte. Si je ne piquais pas sa jalousie une dernière fois et sa curiosité, par-dessus le marché. Si je ne le comprenais pas si bien.

Finalement, il part. Il est parti. « Adieu, Philippe. » Il laisse sur un mur la trace d'un petit tableau lourd qu'on a décroché.

Oh ! Philippe, Philippe, je m'étais habituée à ton égoïsme et aux exigences des enfants. Je me plaignais, je vous en voulais. Mais la solitude m'étonne, le grand silence, le vide de la paix dont j'avais tant rêvé . . .

Le dernier soir. Mon dernier soir ici. Il ne reste qu'une glace pendue de travers au plâtre lézardé, devant laquelle je me tiens immobile. J'enlève mes lunettes et tout est comme avant. Les soubresauts de ma caste m'ont à peine marquée. Je n'étais pas assez riche pour dégringoler de haut, ni assez pauvre pour bénéficier d'un État de plus en plus nourricier. Je suis restée là où j'étais dans une maison de moins en moins fraîche. . . . Mes yeux vieillis n'en sont guère offensés. J'enlève mes lunettes . . . sauf qu'avant, ça vivait. Maintenant, tout s'estompe et se fige. Comme la silhouette de Philippe au bout de la rue. Adieu, Philippe . . .

Je me souris. Je croyais que je deviendrais laide. Que je chercherais en vain mes yeux de petite fille entre mes paupières plissées. Mais c'est la joie que je trouve au fond de mes prunelles, plus que les rides tout autour. Chaque seconde me rapproche de la seule chose dont on soit sûr en naissant : la mort, la paix. Tic, tac . . . l'engrenage ralentit. Les rides . . . quelles rides ?

Le plancher blond devenu grisâtre prend des reflets de tapis velouté. Le soleil et le vent projettent à travers les feuilles un beau damas de lumière mouvante sur un mur. Les vitres poussiéreuses semblent voilées de mousseline fine. Le lustre déraciné renvoie au plafond le miroitement de ses prismes, tout à coup. Et le jour sombre. Et la pénombre est si douce que la glace réflète la silhouette d'une jeune femme. Je recule. Je me tiens sur le seuil. Et là . . . là ! Je revois, dans la porte du balcon . . . Je ferme les yeux. Quelle fatigue douce. Douce comme la pénombre. Dans l'Ecclésiaste, n'est-il pas dit : « Il n'y a plus rien de neuf, tout a été dit » ? Alors je le redis : j'ai trop aimé.

Philippe couchait dans le lit de droite. Je trébuche en m'y traînant sur un dessin dans un cadre. Ils sont tous par terre, les petits tableaux lourds, laissant sur les murs des trous épars. Ils me

font encore mal. Demain, je déménage. Je ne vois pas demain. Mes seules perspectives sont du passé. Il m'a paru si long ; pourtant il me semble que c'était hier. Madame Florian m'avait fait venir. « Tu as été bonne pour lui, Elise. » (Pouvait-elle vraiment ne se douter de rien ?) « Tu lui as donné beaucoup de joie. Chaque soir, quand je rentrais de la bibliothèque, je savais à son humeur si tu étais venue ou non. Si oui, il souriait. » (Sinon . . . ?) « Je veux que tu aies ceci. » Un dessin de Florian. La pseudo-chaumière sous les arbres. Les fleurs le long du sentier.

Son oreiller à ma droite. Non, pas l'oreiller de Florian, mais celui de Philippe. « Aimes-tu toujours le son des dents sur les lèvres ? » me demandait une amie. « Florian ? Philippe ? Et après eux ? François et Philémon, je suppose ? »

Je ne sais plus si j'étais courageuse ou lâche. Il me semblait tenir une balance. Dans un plateau : Philippe et les enfants ; dans l'autre : Florian et moi. Ils étaient quatre. Nous n'étions que deux. Elles sont bien passives, ces choses auxquelles je me compare : un mur, un plateau de balance. Elles sont à la merci de l'usage qu'on en fait. Oh, les larmes dans l'oreiller, plus amères que le sang dans les rues !

— Tu n'es pas de ton temps, » s'étonnait Philippe. Mais je lui suffisais.

Je rêve à ma grand-mère. Elle est morte il y a très longtemps. Maman vit encore. Elle s'est crue moribonde tout le long de mon enfance ; et maintenant va me survivre. Philippe ira se réfugier chez elle. Ou du moins prendre un verre avant de rejoindre l' « autre ». « Pauvre Philippe. Elise ne vous a jamais compris. Je vous souhaite d'être heureux, enfin » (les lèvres pincées). « Vous l'avez bien mérité. »

— Grand-maman ! » Je la vois comme si elle était là. Il paraît que je lui ressemble. Sauf qu'elle, elle était une sainte femme. A moins que ce joli docteur qui allait soigner ses migraines . . .

— Grand-maman, raconte-moi ? »

Elle sourit, en agitant le doigt. Mes yeux sont-ils clos ? Grands ouverts ?

J'ai imaginé tant de choses : il était inévitable que certaines fussent prophétiques. Ah, si j'avais su lesquelles !

Je me souviens d'avoir chanté à tue-tête : « Monter, monter toujours » dans le troisième jubé de mon église paroissiale, à jeun, s'il vous plaît, les premiers vendredis du mois de mon enfance.

Ça, c'était prophétique.

Monter, mon âme. Excelsior, mes désirs. Celui qui a faim rêve de s'emplir le ventre. Mais quand on mange, on veut un toit. Une deuxième salle de bains. Enfin la fortune et la gloire. Et le dernier échelon, le faîte ultime, c'est le grand amour. Là, le bonheur perd ses guillemets, cesse d'être un bonheur inconscient et ingrat, ou un malheur qui a honte de s'avouer.

Si je racontais mon histoire, elle ne ferait pleurer personne. Pourtant les larmes coulent de mes yeux, sur mes tempes, dans mon cou... L'histoire d'une femme qui avait tout, et voulait davantage. Mais qu'on me donne Florian après m'avoir enlevé le reste, et alors le spectacle de cette femme dénudée dans les bras de l'homme qu'elle aime fait étouffer d'émotion tous les vieux hommes qui rêvent d'une jeune femme et toutes les jeunes femmes qui rêvent d'évasion.

Je ris à travers mes larmes.

J'entends rire ma grand-mère comme un écho.

J'aperçois derrière elle, par-dessus son épaule, un sourire que j'ai cherché tant d'années... Après sa mort, j'errais dans le noir, croyant le rencontrer comme ça, gratuitement. Je le sentais partout sans le voir. Je l'appelais tout haut, quand j'étais seule. Je rêvais à lui, en sanglotant.

— Florian ! Je savais bien que tu viendrais ! Je l'ai toujours su...

Je me soulève avec peine.

La porte du balcon bâille et grince. Les gamins crient sur la pelouse. La voix de mon fils appelant sa soeur. La voix de leur enfance lointaine. Le ciel est si profond qu'on n'en voit pas la fin. Des blancheurs le sillonnent. Florian me tend les bras.

Je me sens jeune, légère. Je me retourne et m'aperçois, étendue sur le lit.

Florian m'étreint. Grand-maman serre ma main. Nous sortons tous les trois par la porte du balcon.

SERGE MERCIER

LA GALAXIE OUVERTE
OU
LE PRIVILÈGE

LE BEAU VOYAGE

SI...

TOI LE FURET

NOUVELLES

SERGE MERCIER

Né en 1944. Licence ès lettres et certificat d'études supérieures en linguistique de l'Université de Montréal. Enseigne au Cegep de Saint-Jérôme. A écrit de nombreuses pièces de théâtre dont : *Angst*, 1969, jouée par l'Atelier de théâtre de Lionel-Groulx. – *Encore un peu* (1967-68), créée en 1976 au Théâtre de l'Est Parisien, à Paris, dans le cadre de l'événement Théâtre-Québec. Publiée aux Editions de l'Aurore. – *Elle* (1968-69), créée au Saidye Bronfman Center (1973). Publiée chez Leméac. – *Un jour, ce sera notre tour*, en collaboration avec Serge Sirois. Créée par le T.N.M. (avril 1974). – *Imaginez-vous un salon . . .*, (1974). *La Grande Aurore* (1976), commande du Studio-Théâtre de Sainte-Sophie. Création l'été prochain.

Projets : un roman intitulé *Méprise*, des pièces et un recueil de poèmes à paraître aux Editions La Presse : *Ma Mère*. Les nouvelles ci-contre sont extraites d'un recueil qui devait paraître à l'Aurore : *Moi, à midi quand le soleil d'or dure encore*.

LA GALAXIE OUVERTE
OU
LE PRIVILÈGE

Solitude ! Ma grande solitude verte ! Je suis pur dans cet isolement. O mon domaine. O mon isolement que limite la cîme haute et doucement sonore des grands arbres. La joie est grande loin de la civilisation bruyante. C'est un privilège. Je le sais. N'en parlons pas.

Au début, je croyais que mon ami James viendrait me voir. Le fidèle ami James. James des jours barbares. James des ruelles rouges et des nuits noires sous les escaliers de sauvetage. Mais il n'est pas venu. Il ne viendra pas. James... Il faut s'y habituer. James avait une belle collection de papillons battant de l'aile la nuit. Mais... oublions.

Certes, il y a quelques serviteurs, mais je les ignore. Parfois un sourire, c'est bien assez. Tout est minutieusement réglé : repas réguliers, horaire fixe. Je ne m'occupe de rien. Tout a été prévu. Sécurité. La grande paix. Il y a cependant cette Nanny qui s'obstine à paraître sous le porche au soleil couchant. Posture classique, tablier blanc et coiffe, elle m'appelle. Il faudra faire un rapport à son sujet.

Je suis très bien. Je me lève très tôt, avec le soleil. Immobile, je vis le jour. Je dis : immobile, car il n'y a plus rien dans mes mouvements qui ressemble à la précipitation des époques urbaines. Je nage en moi. Je nage dans l'air. J'évolue lentement, avec grâce. Nature et moi. Osmose enfin.

Ici, j'ai ma chaise, ma chaise à moi, d'où je regarde le jour.

Je m'occupe des plantes avec passion. Je sème les grains. J'arrose. Je surveille. Je vois poindre la première tige. Puis, j'assiste satisfait à la croissance toute douce de mes plantes. Elles montent, élaborent feuilles et bourgeons. Immenses plantes vertes, épaisses. Vert multiple sous toutes formes. Ou encore : caprices de fleurs, fleurs extraordinaires, petites et minuscules taches mauves et blanches, gigantesques jaunes et rouges écarlates. Cela demande beaucoup de travail. Il faut voir à ce qu'elles aient toute

l'eau et la lumière nécessaires. Il faut surtout l'indispensable alchimie du soleil pour assurer aux canaux toute la circulation de chlorophyle. Alors les feuilles comme des prismes absorbent la lumière.

J'écris beaucoup aussi. J'invente des histoires. Je note ainsi sur papier toute une galaxie innombrable d'événements qui se groupent, s'imbriquent et évoluent autour de moi comme des tournesols lactés. J'écris avec largesse et des serviteurs diligents amassent les feuilles éparses qui s'envolent de moi. Je prépare un grand ouvrage, quelque chose d'immense. Le titre en sera : *La Galaxie ouverte.* Il me vient parfois des phrases, des bribes de phrases, clefs obscures à mon grand oeuvre, notations absolues de l'inconscient. Je le dis en toute honnêteté, car je n'écris pas de petits faits, mais de grands silences troublants, de grands silences colorés, tourbillons de mes fluides.

Mais surtout, je marche. Je marche pendant des heures. Je marche avec joie, avec bonheur, avec extase. Et mes journées sont des alternances de chaises, de plantes, d'écrits et de marches.

Tôt le matin, je pars alerte. Je m'envole vers les paysages. Tout est si frais, si pur. Je mens.

Je marche en esprit. Je regarde surtout de ma chaise. Alors, je vais près du ruisseau à l'eau dure, le ruisseau au courant de verre. Je vais à la caverne d'où jaillit l'eau froide. Je sens l'eau m'envelopper et sinueuse me parcourir m'embaumant d'une fraîcheur qui devient mienne comme le parfum pour la fleur.

J'irradie, je le sens, de grands courants sympathiques vers l'herbe avide. Alors calme, je m'immobilise à l'eau, dans l'eau. Je sens l'air puiser à même mes pores la fraîcheur du jour. C'est l'aurore.

Soleil liquide, je règne sur des milles et des milles de sable. Avidité de ma présence. Granulation forte par tout le paysage.

A midi, je monte les collines derrière la maison, herbes jaunes et hautes. Je les monte jusqu'au ciel bleu et plein de nuages blancs. Bain d'or. Odeur forte, presque blanche. La lumière est alors si brute qu'après quelques instants percutants d'une solidité de roc, je descends vers la forêt. Le paysage s'ombrage, devient plus net et précis. Ombre et lumière. Les sapins et les troncs rugueux se

détachent avec netteté dans toute leur écorce grise et brune. Partout surgissent lourds les arbres dont je ne sais pas les noms. James m'a offert un volume où ils sont tous notés, décrits et photographiés dans toutes leurs particularités. Mais je ne veux pas le lire. Plus tard, lorsque viendra l'hiver, dans la grande bibliothèque lambrissée du palais. Peut-être...

Je m'asseois sur les roches grises où s'égréne au toucher une mousse sèche de la même teinte que les taches qui envahirent Eulalie, de grandes taches au gris de fer piqué de jaune. Eulalie!... Eulalie dont les poumons s'envolèrent en fumée. Pauvre Eulalie à la poitrine d'étoiles, Eulalie aux poumons de charbon, diamants noirs : une grande corrosion interne et le coeur tel un haut-fourneau. Eulalie malade, si malade que ma main laissait des marques sur ses bras et son regard s'embuait à mon souffle. Alors, j'ai des éblouissements et des vertiges. C'est la chaleur sans doute. La cigale crie de toute sa dureté mélodieuse. La cigale odieuse et sonore. Tout devient impartial et a l'éclat du fer. Il ne faut plus bouger. Je le sais. J'attends. J'écoute tous les bruits. Il y a toujours quelque oiseau qui s'élance soudain comme si quelqu'un se trouvait là tout près de vous, prêt à vous atteindre. Il y a des oiseaux qui crient comme des personnes et d'autres qui font le même bruit que des bicyclettes dévalant une pente raide en forêt. Monde sonore : inquiétant d'illusions, inquiétant d'allusions.

Parfois, dans les broussailles où je sais qu'il passe un train, je vois des enfants tout blonds et rieurs, jouant dans une lumière or si belle et qui fait mal. Je ferme les yeux. Je les vois en moi, inondés de feuilles et il me naît des sourires comme des fleurs. C'est alors que passe toujours dans un fracas d'enfer le train. Depuis le début de son voyage, il crie inlassable jusqu'au passage à niveau que je sais être à ma gauche. Et il continue de tout déchirer ainsi jusqu'à l'autre bout de l'horizon. Au même moment, un avion surgit toujours au-dessus de moi. Et c'est un bruit affreux d'oiseau méchant suspendu dans le bleu si blanc au bout des arbres. Alors, le vent apporte des grincements de pelle mécanique avec ce bruit métallique quand le bout de la pelle frappe contre le sol. Atterré, j'ai froid.

Puis, la chaleur revient insaisissable par tout le corps. Quelques branches s'agitent. Plus rien. Il ne reste devant moi que ces bouleaux si beaux. Ce bois blanc annelé de noir. Ces branches

pures se détachant de plus en plus du reste du paysage. Et je retrouve toutes les folies de vert autour de moi. Les petits bosquets au vert froid et tous ceux qui sensuellement vert dessinent tous ces dévalements érotiques près des roches plates et grises. Froissement de feuilles.

Je marche alors le long de la voie ferrée, heureux. Tout est calme, magnifique. Je vois les milliers de lignes verticales : troncs linéaires multiples par tout le paysage et tout le feuillage en taches sombres oscillantes. Grenouilles et ouaouarons croassent. Une légère vapeur bleue s'élève de la terre. Les montagnes se couvrent d'une poussière or. Le soleil est absent. Mais tout est splendide en cet instant très court où la lumière granuleuse persiste si douce et comme émanant des choses elles-mêmes. Cela sent la terre et j'ai le goût du rien, un profond sommeil souriant.

Je retourne à la maison marchant à pleins poumons. Les lumières y sont allumées et donnent aux feuilles qui touchent aux fenêtres, un vert transparent d'aquarium. La maison s'enfonce sous le lierre. Les feuilles sont comme des mains molles, mains pâmées dans la nuit.

Je m'assois sur l'immense galerie et mâchouillant un brin d'herbe, je souris inondé de la plus grande joie. Tout disparaît dans la nuit et le parc prend cette profondeur troublante, si noble et si fausse car en marchant un peu, c'est la maison qui s'y enfonce et je comprends que chaque endroit se croit privilégié dans sa nuit.

Tandis que le froissement des feuilles persiste et qu'une eau pure coule en ma tête, je rejoins la longue file des pensionnaires qui rentrent. Les pensionnaires aux grands yeux verts. Sous le porche, parmi la longue haie de sarraus blancs, je remarque que Nanny n'y est plus. Alors, du gravier crissant sous les pas, dans le vent et la fraîcheur translucide de la nuit, des voix me chantent de doux noms : James, James, James, Eulalie a fui, viens lire.

Automne 1967

LE BEAU VOYAGE

Il était dans son automobile, immobile : imperméable beige, chapeau beige. Derrière lui, le long du dossier avant, cet affreux petit bull-dog blanc était étendu, tel un sphinx imbécile. Je me penche, je regarde par la fenêtre. Je l'appelle. Je souris. Il ne me voit pas. Je contourne l'automobile. Je le regarde par le pare-brise. Il descend sa vitre.

— Bonjour, oncle. Ça va bien ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

Pour toute réponse, j'obtiens un grognement et un geste m'invitant à m'asseoir. Je monte, m'assois sur la banquette arrière. Il faisait très noir. Je revenais du cinéma, je crois.

— C'est vraiment un hasard.

Il ne répond pas. Je suis gentil pourtant. Mais c'est peut-être ça, justement. Alors je laisse passer quelques instants et puis soupirant, déçu, je dis : « Je crois qu'il va pleuvoir. »

Pas de réponse. Le chien me regarde. Je tente un autre sourire. Il démarre. Il y a plein de journaux sur la banquette arrière.

— J'espère que je n'ai pas trop dérangé l'ordre des journaux ?

Il me fait signe que non. Est-ce bien mon oncle ?

— Tante va bien ?

— Elle va très mal.

— Ah ! Qu'est-ce qu'elle a au juste ?

— Rien. C'est fini. C'est l'ensemble qui se détraque. Elle est seule au manoir.

Car oncle a hérité d'un immense domaine séculaire. Cette branche cadette d'un arbre généalogique compliqué prend racine dieu sait où et ses fruits ne semblent fleurir que d'un seul côté.

— Ta tante est idiote. Elle s'est mise à fleurir.

Je n'ose le faire répéter. Je ne comprends pas, sûrement. J'ai très peu l'esprit de famille. La ville est si laide. Il arrête. Il descend de l'automobile, je fais de même. Il s'appuie sur moi, je lui prête mon bras. Nous marchons. Mais que fait-il dans ce quartier misérable ? Nous nous retrouvons au lieu de notre rencontre.

Nous marchons, marchons. On n'entend que le seul toc toc de sa canne argent. Par terre, des dessins à la craie, des carrés numérotés avec un ciel au bout, et des « Suzanne aime Jean ». Un peu partout, il y a des crachats gluants. Nous passons devant la caserne. Oncle dit : « La caserne ! » Au coin de la rue, c'est le feu rouge, les pompiers partent en trombe. Crissement de pneus.

– Oncle, vous n'avez plus votre chauffeur ?

– Quel chauffeur ? Ça n'existe plus.

– Mais prenez votre jardinier.

– Le jardinier ?

– Oui. Vous l'avez toujours. Hier encore, les magnolias fleurissaient.

– Y a plus de jardinier. (J'étais perplexe) Le jardinier est pourri.

– Mais il me réveillait jadis, l'été, quand je passais mes vacances avec vous. Il entrait dans la chambre. La porte s'ouvrait toute grande, le soleil entrait et il sentait la terre.

– C'est faux, neveu. *Romantisme*. La terre ne sert à rien. Si ce n'est à la cendre et la mort.

– Bien, oncle. Vous avez raison.

Nous roulions très vite, dans les grands bois, loin de la ville, entre la mer et le manoir en flammes. Je tremblais. Le chien ricanait, toujours allongé sur le dossier entre moi et cet oncle beige à casquette à carreaux comme ceux des vitres de la cuisine de Bernadette. Bernadette curieuse, sans regard. Elle n'était que mains autour des fourneaux.

– Oncle, j'ai froid. Où me conduisez-vous ?

– Dans les jardins de fleurs.

– Ce n'est pas la saison.

– Dans les jardins de fleurs.

– Dans la serre ?

– Les fleurs. Les fleurs ! Tu ne comprends donc jamais.

Il dérapait dans les courbes sur la falaise. La ville était loin maintenant. Et les cinémas ! Oh ! les cinémas où j'allais !

– Les écrans sont pourris.

– Bien, mon oncle.

– Avez-vous déjà vu de pareilles routes ? Tout fout le camp. Ouvre le compartiment à gants.

Je me penche par-dessus la banquette avant. Il dérape. Je pousse le chien qui jappe. J'ouvre le compartiment. Il en jaillit du lierre et tout au fond, on trouve un aquarium dont l'eau est verte. L'oncle rit. Il rit à grands et larges rires. Je veux descendre.

— Tu n'as encore rien vu, imbécile. Attends que les tournoiements d'aiguilles atteignent 13 et que l'air stérile souffle sur les esprits. Alors, c'est la fournaise.

Il enleva sa casquette et sous ses cheveux blancs, le crâne était rouge. Je veux descendre.

J'ouvre la portière. Je saute. Je cours. C'est la forêt. Le chien jappe. Le chien rit.

Je suis sur la route. J'attends l'autobus. Le voici. Non, erreur. Il ne devrait pas tarder pourtant. Oh ! vite, car l'oncle vient. J'entends le ronronnement de son automobile. Je vois déjà le chien. Vite ! Vite ! Voici l'autobus. Je monte. Je paie. La porte se ferme. Nous démarrons.

Mais le chauffeur... ce chauffeur... c'est oncle, encore et toujours oncle. Les gens indifférents mangent avec bonheur. Je touche les visages qui sont de craie. Ils marquent les doigts et se perdent ainsi à chaque caresse. A l'arrière, sur le grand banc, tante gémit entourée des dames du bridge. La garde compte les gouttes de sang qui s'insinuent dans le bras maigre et secoué de spasmes de tante qui abat quatre as de pique. Je veux descendre. Peut-être qu'au prochain arrêt...

— Il y a bientôt un arrêt, madame ?

— (*Rire sec*) Pas d'arrêt. C'est l'express ! (*Sourire satisfait.*)

Je veux descendre. « Donnez un solide coup de pied au bas de la fenêtre. Celle-ci s'ouvrira. ? Voilà, c'est fait. Que d'air. Il pleut. Les visages de craie s'affolent. Je saute.

C'est la ville. Taxi ! Taxi ! A la gare. Mais tous les chauffeurs sont oncle. Oncle, oncle, oncle bête et l'arbre généalogique hurle dans la tempête. A la gare ! Au pas de course. Les pompiers rentrent à la caserve. J'entends le toc toc de la canne d'argent de mon oncle. A la gare !

Voici la gare. Et hop dans le train. Vers chez moi. Et vite ! Mais les voies s'élèvent et immense, le train s'engouffre dans l'horizon, par-dessus le coucher de soleil. C'est un train lourd de fleurs et d'odeurs folles. Ironie ! Ironie ! Les contrôleurs ne me ressem-

blent pas et dans les derniers wagons sautent sur de longues tables les cercueils noirs de la famille. A la gare, le tocsin sonne. Les sémaphores font les fous. Mais il est trop tard. Je suis parti. Des gens calmes jouent aux cartes. Et nous montons. Toujours. Une forte odeur de gaz s'épanouit entre les fauteuils de cuir. Le beau voyage !

Automne 1967

SI...

Le cortège noir des vieilles folles titube sur la place du marché parmi les oignons bruns et les flétans mous. Selon leur habitude, elles apparaissent dès qu'on est bien sûr que la matinée se rendra jusqu'à midi. Elles vont à l'école regarder par la fenêtre l'enfant qui pleure seul dans la classe parce qu'il a perdu les clefs du royaume. Satisfaites, elles sourient. Leur sourire édenté, criard, jacasse autant que le silence de l'aigle à midi.

– Ah ! Ah ! disent-elles, il viendra lui aussi, tôt ou tard, sur la place du marché, dans l'encombrement sale des vieux étalages et des tabliers distendus.

– Qui veut des oranges ? De belles oranges !

– C'est ici POUR LES ASPERGES !

– Des navets ! Des bons navets !

Navets ! Flétans ! Oranges ! HARENGS ! Navets ! ORANGES ! Flétans OIGNONS ! Asperges ! OIGNONS !

– Qui veut des homards ?

Et les pinces, atrocement rouge-brun, bougent, s'agitent en tout sens. Tout le flasque de la mer s'étale épars sur les tables gluantes. Sans compter les coquillages durs qui cachent l'informe. « C'est l'Esprit qui a soufflé sur les eaux. » Et tous s'esclaffent à en mourir. Les tabliers craquent, s'ouvrent. Et tous les ventres omniprésents rient en étoffe rude et grossière. Grivois ! témoignent les effilochures.

AH ! AH ! AH ! font les gueules ouvertes et les verres s'entrechoquent. Blond bruit que recouvre la mousse.

Les oies criardes vont entre les jambes et d'une aile vous écorche le mollet. Coua. Coua. Coua. Coua. Ya.

Oui.

La blouse se déchire, l'épaule grasse s'éclaire sous les regards. La sueur est salée à l'aisselle.

Les buveurs endormis, les enfants boivent la bière.

Il est midi. Le clocher l'a dit. Oremus. Hosannah !

Les vieilles folles rentrent à la maison. Dans leurs jupes, elles ont fait provision en passant. « C'est l'oignon brun qui craque en s'effeuillant. »

Les femmes s'attardent au soleil, les bras pleins de boustifaille.

— Oui, c'est beau. C'est beau ! conclut le sergent de ville qui lève par mégarde son tricorne dévoilant sur son crâne le gâteau de fête et douze chandelles allumées. Adieu la surprise. Le pauvre, il a si chaud qu'il s'éponge dans du véronique, vieux tissu des justiciers, l'ancienne mode.

Chacun dans son échoppe s'assomme de travail. Le vicaire rote en allant rencontrer les dames auxiliaires. *Au même moment* : Amen, dit-il, au passant qu'il croisait.

Une mère surgit sur la place s'essuyant les mains et recoiffant ses cheveux.

— Où est l'Enfant ?

— Mon dieu, pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé !

Et chacune de commenter en s'aspergeant d'eau à la fontaine dont le motif sculpté n'intéresse plus personne.

Alors, l'après-midi passe à s'appesantir sur la conversation, dans la conversation, sous la conservation, à s'endormir pendant que les maisons se dissolvent et que les mouches festoient sur les débandades de victuailles.

Seul un homard résiste et happe quelques mouches noires au hasard de ses pinces. (homard artiste)

Les enfants vont pisser aux latrines, puis roulent en choeur dans les champs secs jusqu'à la rivière si fraîche.

L'école a perdu un mur, la porte lentement s'effrite.

Le soleil n'a pas bougé et or incendie encore la fontaine qui souffle et geint, flamboie puis s'affole jusqu'à mouiller l'un des visages des assoupis. « Mon dieu, déjà la fin de l'après-midi. Que ça passe ! Tout reprend. Les maisons font semblant de n'avoir rien fait. Le soleil rapidement s'en va.

Les vieilles folles, contentes et les mains jointes, repassent en cortège pendant que leurs jupe ramassent ce qu'il reste de bon.

La mère appelle : « Enfant ! Enfant ! »

Et réapparaissent tous les autres enfants, l'air réjoui et le regard en coin.

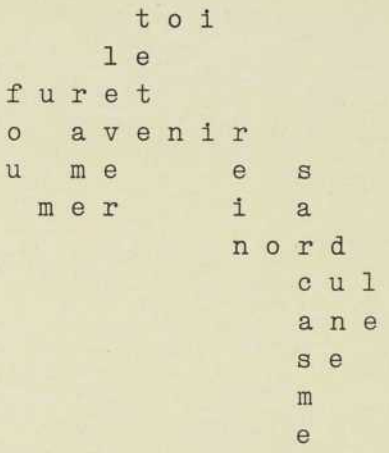
– Où qu'té allé encore ? Bertine a roussi sa robe ! Tiens, attrape, p'tit morveux.

La mère appelle : « Enfant ! Enfant ! »

Bientôt il fera nuit et il y aura demain sans doute.

Les vieilles folles se dépêchent. Elles s'en vont vers l'école où il manque un mur pour voir si . . .

Eté 1966



La dame en riant place un mot qui vaut 30 points. Deux lettres seulement. En riant, 30 points. Lui, sauvage, jette son verre sur la table de jeu. Il se leva. Interloquée. Elle était interloquée. Une surprise en route vers la colère. Le liquide vert coula, s'infiltra, entoura les lettres. Il faisait chaud. Inondation verte. Toutes les lettres noyées. Les cubes de glace, parmi les cubes des lettres, brillaient.

— Non. Tu n'acceptes pas. Tu n'acceptes jamais.

Il ouvrit une cage, y plongea sa main.

— Tu sais bien qu'il est parti. Tu l'as laissé s'échapper l'autre jour quand j'ai fait : adoration et bain.

Ses pieds écrasaient les fleurs du tapis qui s'épanouissaient peu après. Il ouvrit une des portes vitrées de la bibliothèque. Odeur de cuir. Reflet or. Il joua avec la porte. Reflet or puis son reflet à elle dans son fauteuil. Et ses dents, ses bijoux. Reflet, reflet, reflet. La porte se ferma très fort. La vitre se cassa. Odeur de cuir, enivrante, plus forte que la vue des fleurs rouges et oranges.

– Tu n'es pas raisonnable.

Parmi les mots, les cubes de glace brillaient, fondaient. Taches vertes immobiles.

– Un autre jeu gaspillé. Un autre. Regarde les lettres que j'avais : avec le X, 10 points et le Y, 10 points. J'avais un mot à cause des voyelles. 20 points au moins. Tu es lassant.

Il était assis, écrasé. Son pantalon serait froissé. Mais sa garde-robe était considérable.

Impatiente, elle alluma une cigarette. Bruit du couvercle de verre. Odeur trop faible du tabac. Reflet du briquet or. Le feu bleu. La flamme et l'odeur persistante du cuir. Le temps.

Il se leva soudain. Crainte.

Il ouvrit la fenêtre. Un vent mélangea les odeurs, chant de cigale, bruit de feuille. Lumière.

– Il vente trop. Pourquoi ?

Il se rassoit. Le vent pousse la mousseline du rideau, pousse, gonfle. Les fleurs tombent. Odeur de l'eau des fleurs mouillées.

– Non. Tu es insupportable.

Le liquide séchait sur le jeu autour des lettres :
a i v f n e c e f m s.

Elle fume rapidement. Fumée poussée hors des poumons en un jet bref dilué par le vent dans la pièce.

– Il faudra faire réparer la vitre de la bibliothèque. Et ramasser ces fleurs. Et le jeu. Oh ! le jeu. Un autre. Comment peut-on le supporter ? Un jour, j'en aurai assez. » Sa main caressait sa gorge, jouait avec le collier.

Il songeait, les mains réunies sur sa bouche.

– Nous devrions jouer à l'extérieur avec une pierre pour tenir la feuille pour le compte des points. Du marbre. Un jeu aimanté. A l'ombre. Et du thé glacé. » Elle enleva son collier qu'elle jeta sur la table où le liquide finissait de sécher. Une abeille tournait autour des fleurs sur le tapis.

Il tournait inlassablement sur son index une mèche de ses cheveux.

– Tu m'embêtes. » Il mit une bobine sur le magnétophone. « C'est gentil. »

Une voix récitait des mots, douce, un peu rauque et avec des inflexions subtiles. Une voix comme une main sur le dos d'un chat.

– Si tu étais toujours ainsi. Mais l'émotion te gagne. C'est nouveau. Je n'avais pas entendu.

Le tapis s'était foncé là où l'eau s'était laissé prendre. En y mettant la main, on sentirait le mouillé, le froid et un froissement de bulles d'air. La voix répétait la même chose. Toujours la même chose.

– C'est un mot d'au moins 55 points.

La voix répétait la même chose. Toujours la même chose. Un morceau de verre tomba de la porte brisée de la bibliothèque. Sans bruit. Un simple reflet qui glisse. L'abeille bourdonnante cherchait la fenêtre. Les rideaux s'agitaient pâles et pleins de lumière. Odeur de cuir qui s'évanouissait. Cigale. Cigale. La voix répétait toujours la même chose. Toujours la même chose.

– Arrête cette machine. Tu es insupportable. » Ses doigts entraient dans le velours du fauteuil. « Arrête cette machine. »

Il enleva ses souliers qui brillèrent plus loin. Syndrome de soleil. Syndrome de soleil. Syndrome de soleil. Syndrome de Syndrome Syndrome.

Elle regarda les lettres en soupirant. Elle approcha ses doigts. Enleva ses bagues, lentement. Reflet. Quelques-unes se balançaient avant de s'équilibrer en un instant sur un seul reflet. Elle déplaça les lettres qui sentaient la menthe. Elle joua avec les lettres qui collaient.

Il se leva. Son veston était froissé. Il faudrait changer. Ses pieds laissaient des marques fugitives sur les fleurs. Elle jouait avec les lettres. Odeur de menthe.

– Regarde. Elles prennent aux doigts. Elles prennent. Inouï. J'ai un f à l'annuaire, un e à l'index. Ça colle. Regarde. » Elle rit. « Regarde. » Elle rit.

Il regardait par la fenêtre.

– Regarde, ça colle aux mains. » Elle s'appliquait les lettres sur les mains. « Regarde. » Elle riait. Elle gloussait. Elle s'affolait de rire, de mots collants à odeur de menthe.

Il se pencha sur elle. Elle étouffait de rire et dit : « J'ai le babouin magique. »

30 mars 1970

NAÏM KATTAN

LE SUBSTITUT

LES BAGAGES

NOUVELLES

NAÏM KATTAN

Né à Bagdad (Irak) en 1928. Etudes : Ecole de l'Alliance Israélite Universelle, Faculté de Droit à Bagdad, Sorbonne (Paris). Journaliste. Boursier du gouvernement français, il étudie la littérature française à la Sorbone et y obtient plusieurs diplômes. Emigre au Canada en février 1954. Est aujourd'hui directeur du Service des Lettres du Conseil des Arts du Canada. Il a publié un important essai intitulé *Le réel et le théâtral* (Editions HMH) qui fut réédité à Paris chez Denoël et traduit en anglais chez Anansi, à Toronto. Deux recueils d'essais sur les *Ecrivains des Amériques* ont été publiés aux Editions Hurtubise HMH. Publie un recueil de Nouvelles chez Leméac en 1974. A l'automne 1975, aux Editions La Presse, paraît son premier roman : *Adieu Babylone*, qui sera réédité au printemps 1976 à Paris chez Julliard et traduit en anglais chez McClelland & Stewart, à Toronto. Enfin, paraîtra d'ici quelques mois un autre essai, *La promesse et le souvenir* dans la collection ÉCHANGES aux Editions La Presse.

LE SUBSTITUT

Tout était prévu, décidé d'avance dans nos rapports. Dès notre première rencontre, j'ai reconnu la force impérative qui me guidait et à laquelle je n'ai cessé d'obéir docilement. Je suis allée voir ma soeur Dorothée. Il était là.

« C'est Donald. Je t'en avais parlé. Notre ami de Québec. Il est à Montréal depuis une semaine et pour longtemps, j'espère. »

Que faisait-il seul avec ma soeur ? Henri, son mari, était justement à Québec ce soir-là. J'étais tellement secouée que rien ne pouvait me surprendre ou me sortir de ma torpeur.

« Ma soeur est très malheureuse, dit Dorothée. Elle vient de subir un coup dur. Elle s'est séparée de son mari. »

Donald me regardait, m'examinait. Oh, j'avais quitté la maison à la hâte, m'étais habillée sans y penser, n'importe comment. Je n'ai même pas pris le temps de me coiffer.

— Il est parti ?

Il devinait déjà tout.

— Oui, sans prévenir. Tout allait bien entre nous, pourtant. Cela fait cinq ans que nous sommes mariés. Je ne crois même pas qu'il y ait une autre femme dans sa vie.

— Des enfants ?

— Non. Nous n'en voulions pas. Nous nous suffisions.

Ses questions étaient toujours brèves. Il visait toujours juste et moi je ressentais le besoin de m'expliquer, de me justifier.

J'avais téléphoné à Dorothée pour lui demander le nom d'un psychiatre dont elle m'avait parlé.

— Ne reste pas seule. Viens me voir.

Elle insista. Je ne lui ai jamais demandé par la suite si elle savait que Donald serait là. Il devait être là. C'était tout naturel.

— J'espère que vous n'allez pas céder à l'envie d'aller vous confier à un psychiatre.

Il savait déjà tout. Je n'avais pas besoin de m'expliquer.

Il me reconduisit chez moi, monta dans mon appartement, me déshabilla.

– C'est un homme qu'il te faut, pas un confesseur, me dit-il.

Tout le poids des derniers jours est tombé. Dans ses bras, je me sentais légère, souple. Je n'avais qu'à suivre le mouvement.

L'ai-je vraiment regardé ce soir-là ? Il n'était ni beau, ni laid. Même sa voix était indifférente. Il ne fallait quand même pas qu'il pense que j'ai l'habitude de me laisser ainsi faire. Mais déjà il me calmait, dissipait mes doutes, mes craintes.

– Tu n'as pas besoin de me dire que tu ne couches pas avec n'importe qui. Je le sais.

Donald habitait dans une maison de chambres. Il venait d'arriver à Montréal et avait laissé sa famille à Québec. Il évitait de m'en parler et quand je l'interrogeais parfois, il me répondait que le passé n'importait pas, que lui et moi formions un couple, qu'il était entièrement à moi comme j'étais entièrement à lui, et qu'il ne fallait pas se faire du mal en ressusitant des sentiments morts. Il chassait de sa vie tout ce qui pouvait le rendre malheureux ou triste – souvenirs, sentiments, regrets. Il ne s'encombrait pas devantage de personnes qui pouvaient lui enlever sa quiétude et sa joie de vivre. Il ne m'empêchait pourtant pas de me confier à lui, de parler de mon mari, d'évoquer mon malheur, de revivre mon drame. « Vas-y, si cela te soulage. » Il ne fallait pas refouler le passé. Il m'apprenait à m'en libérer.

Je vivais dans l'attente de ses appels, de ses visites. Il n'avait pas le téléphone dans sa chambre et m'interdisait de le déranger à son bureau. En général, il venait chez moi à l'heure du dîner. Je mettais toujours la table pour deux. Parfois, quand il était retenu, il me prévenait. Puis un mois après notre rencontre, il me laissa deux jours sans nouvelles. J'étais affolée. M'aurait-il abandonnée ? Je me suis rendue compte qu'il ne m'avait jamais rien promis. J'ai accouru chez Dorothée. Elle m'a rassurée. Donald était à Québec, avec son mari. Il profiterait de ce passage pour régler sa séparation. Sa femme ne ferait pas d'obstacle. Quand Dorothée m'apprit en passant que Donald avait deux enfants, je n'arrivais pas à la croire. Sans doute, parfois il pouvait avoir le besoin de faire l'amour. Mais des enfants ? Cela me paraissait impossible. Ce n'était pas mon Donald, celui que je connaissais, l'homme qui me serrait dans ses bras. Je me souviens parfaitement de ma joie, de mon exaltation quand Donald ouvrit la porte – il

avait la clé. Je n'avais pas besoin de l'interroger. Il m'avait appris à ne pas m'inquiéter. Il était venu avec des valises. Je m'en suis à peine aperçue. C'était un vendredi. Il ne me quitta que lundi matin pour aller à son bureau. A mon retour, le soir, il était déjà là qui m'attendait. J'étais contente, soulagée. Le lendemain matin, il m'apprit que désormais il allait habiter chez moi. « Je ne vais plus te quitter. » Je l'ai remercié avec toute l'effusion que je pouvais manifester.

Donald parlait peu. Il m'apprit les plaisirs de la contemplation, la joie du silence. Il régnait sur nos longues soirées une atmosphère de paix. J'ai fini par vaincre mon drame. Le passé était conjuré. Nous dinions calmement. Donald appréciait ma cuisine. En tous cas, il n'en a jamais fait la moindre critique. D'ailleurs il était incapable de la moindre remarque désobligeante à mon endroit. Avait-il des amis ? Je ne le crois pas. Il lui arrivait de s'attarder au bureau, d'accompagner Henri chez lui. Je l'apprenais le lendemain par Dorothée, qui me téléphonait toute excitée.

Un soir, en rentrant du bureau, j'ai trouvé sur la commode une note : « Suis parti pour quelques jours. D. » J'ai eu un choc. C'était la première fois que je voyais l'écriture de Donald. Celle d'un enfant. J'ai téléphoné à Dorothée. Henri était là. Donc ils ne sont pas partis ensemble à Québec. D'ailleurs c'était par pure curiosité que je posais la question. Je n'étais point inquiète. Donald n'était revenu qu'une semaine plus tard. Il n'était pas seul. Céline était là, comme une apparition. Petite fille ou femme ? Elle avait douze ans. Timide, douce, elle se tenait dans les coins, longeait les murs.

Donald m'annonça que Céline, sa fille et l'aînée de ses deux enfants, allait partager notre logis, ainsi que nos joies et peines. « Elle est gentille. Elle a parfois son petit caractère mais il ne faut pas s'en faire. Sa mère faisait ses quatre volontés. » Et puis, s'adressant directement à Céline, il affirma : « C'est fini maintenant. » Il m'apprit ensuite que Céline pourrait m'aider dans la cuisine, qu'elle devait au moins laver la vaisselle et qu'elle me tiendrait compagnie quand il sera retenu au bureau.

Nous avons mis longtemps, Céline et moi, à nous connaître. Je croyais qu'elle ne m'acceptait pas, qu'elle me reprochait d'avoir enlevé son père. Or Céline n'aimait pas sa mère et était heureuse de la quitter. Elle n'aimait pas davantage son père auquel elle ne

reprochait rien de précis. En sa présence elle se réfugiait dans le mutisme. Polie, aimable mais absente et secrète. Je ne m'occupais pas d'elle et elle me laissait tranquille. Souvent, elle était sur le point de se confier, de s'épancher mais elle commençait toujours par mettre en question tout le comportement de Donald et alors j'y coupais court.

Un soir elle avait mal au ventre et était encore debout quand Donald était revenu tard du bureau. Il la regarda et se contenta de dire : « Il va falloir changer nos habitudes de manger. » Donald était souvent retenu au bureau le soir. Il rentrait après le dîner. Je lui préparais un café. Il regardait les nouvelles à la télévision et nous gagnions notre lit.

Le lendemain matin Donald avait lui-même mal au ventre. « Nous nous empoisonnons. Il ne faut plus manger de viande. Désormais, seul les aliments naturels franchiront notre porte. » Ainsi nous sommes devenus végétariens. J'ai accueilli ce changement avec plaisir sinon avec empressement. Je n'ai jamais beaucoup aimé la viande et souvent j'avais l'impression que je ne digérais pas très bien. Nous avions le loisir de manger ce que nous voulions au restaurant mais j'avais perdu le goût de la viande et je redoutais l'empoisonnement par les produits chimiques.

La paix régnait chez nous. Nous nous parlions peu. A quoi bon ? J'ai toujours eu horreur des disputes et dans les querelles verbales j'étais toujours la perdante. Nous faisions l'amour une ou deux fois par semaine, les vendredis et les dimanches, alors que Donald n'était pas retenu au bureau. Nous prenions notre bain chacun son tour et nous nous caressions calmement sans rien dire. Un jour, j'étais indisposée et j'avais des démangeaisons. J'ai alors écarté Donald. Je n'avais pas besoin de m'expliquer. Il m'embrassa et me laissa dormir. A partir de cette nuit, un changement s'est produit. Donald ne rentrait plus le vendredi et le dimanche, il s'attardait devant la télévision. Un soir, un dimanche, j'ai pris mon bain et me suis mise au lit. J'ai attendu Donald et quand il est venu me rejoindre j'ai pris sa main pour la poser sur mes seins. Donald la retira. Il m'expliqua : « Nous n'avons plus besoin de ces jeux. Notre union est forte, solide, totale. Le sexe est un moyen de rapprocher ceux qui n'ont pas d'autre lien. Nous avons dépassé ce stade. » J'étais déçue. Un peu soulagée aussi car j'avais souvent du mal à m'endormir après l'amour. Quelques semaines plus tard Donald me regarda intensément avant d'aller au lit, me serra dans

ses bras et dit : « Nous avons finalement atteint la quiétude totale. Tu n'as jamais eu une aussi bonne mine. » C'était vrai.

Nous dormions toujours la fenêtre ouverte, hiver comme été. Donald n'attrapait jamais de rhume. Mars dernier, il faisait particulièrement humide, j'avais le rhume, Céline également. Puis ce fût le tour de Donald. Il décida dès lors de prendre de longues marches la nuit. A partir de juin, il lui arrivait une ou deux fois par semaine de passer la nuit dehors. Il dormait dans un parc. Il avait besoin d'air. Le rhume était un avertissement. Il agissait en conséquence. J'avais bien voulu le rejoindre mais n'avais pas le courage. J'aimais trop le confort de mon lit. Les nuits pluvieuses, quand Donald ne rentrait pas, je m'inquiétais un peu. Sans que j'aie à lui en parler, il me rassurait : « Je me mets à l'abri, mais je respire. J'en ai besoin. »

Dimanche soir, nous étions à table. Céline regardait son père et restait muette. Donald la questionnait sur ses études, ses amis. Elle répondait par des onomatopées. Donald se tourna vers moi :

« Qu'est-ce qu'elle a ? Elle n'est pas déjà amoureuse, j'espère ?

Céline demeura imperturbable. Je ne répondis pas. Je ne savais pas. Je ne comprenais pas les silences et les impatiences de Céline. L'essentiel, c'était le calme qui régnait dans nos rapports. Donald avait les traits tirés et pour la première fois, depuis que nous nous sommes connus, des poches sous les yeux.

— Tu as raison, me dit-il. Je suis fatigué. Les nuits sont trop fraîches maintenant et l'air du parc ne produit pas que des bienfaits. Il faudra que je me restreigne désormais.

En quittant la table Céline regarda son père et s'adressa à moi.

— Tu y crois à son histoire de parc ?

J'étais éberluée.

— Bien sûr, dis-je.

Donald avait l'air surpris. Ils se ressaisit et dit en souriant :

— Que veux-tu dire, Céline ?

Celle-ci se contenta d'un mystérieux : « Rien. » et s'en fût.

Deux semaines plus tard, Donald revint d'un voyage de trois jours à Québec. C'était un dimanche après-mid. Il ouvrit la porte et dit :

— Entre Odile, n'aie pas peur. On ne va pas te manger.

Odile était sa cousine. Elle est venue chercher du travail à Montréal. On lui a proposé un emploi d'infirmière. Elle ne voulait pas se décider dans la précipitation. Elle se demandait si elle

s'habituerait à la vie de la métropole.

— Elle restera quelques jours avec nous, si cela ne te fait rien. Elle couchera dans la chambre de Céline.

J'ai tout de suite aimé Odile. Discrète, douce, elle me donnait toujours raison. Quand il m'arrivait d'exprimer un avis différent de celui de Donald ou quand je n'étais pas d'accord avec Céline, Odile se rangeait toujours de mon côté. Je me sentais moins seule. J'avais enfin une alliée. Nous parlions beaucoup cuisine, et Odile m'entraînait dans les magasins et me forçait presque d'acheter des robes, des crèmes, des souliers.

Donald nous surprit un soir en grande discussion amicale dans la cuisine. Odile n'avait pas son pareil pour les gâteaux. Je le lui disais.

— Vous êtes devenues inséparables, dit-il.

Le lendemain, alors que nous étions au lit, Donald me confia :

— Odile se plaît à Montréal. Tu y es pour beaucoup. Elle t'adore. Elle cherche un appartement.

— Pourquoi ? Elle n'est pas bien ici ?

— Oui, mais cela la gêne. Elle n'est venue que pour quelques jours.

— Cela ne me dérange pas, moi. Au contraire, je suis contente d'avoir une amie, je n'en ai jamais eue. Si elle veut rester.

— Essaie donc de la retenir. Peut-être elle t'écoutera. Je ne suis pas parvenu à la convaincre.

Nous étions très heureux. Donald rentrait tôt. Odile tenait à préparer elle-même les repas. Il ne me restait que la vaisselle.

Malheureusement, Céline était de plus en plus renfrognée. Elle s'enfermait dans sa chambre et n'adressait la parole à personne. Un soir, alors que nous étions en train de regarder la télévision, elle ouvrit la porte de sa chambre, la referma en la claquant, se précipita en trombe dans le salon et dit au bord des larmes :

— Je veux ma chambre.

Et s'adressant à Donald :

— Et toi, tu iras voir ta cousine ailleurs.

Que s'est-il passé ? J'étais dans le noir. Donald se leva, prit Céline dans ses bras, elle lui résistait. Il l'immobilisa en la serrant, lui caressant les joues, les cheveux.

— C'est moi qui couchera dans ta chambre. Odile dormira dans notre chambre.

Le calme est revenu. Il ne devait pas durer. Nous étions

seules, Céline et moi.

— Je n'en peux plus, dit-elle. Il ronfle, il respire fort et il sent mauvais.

— Viens dormir avec moi, dis-je. Odile prendra ta chambre et Donald couchera dans le salon.

Celui-ci fût ravi de cette solution. Le lendemain, tout le monde semblait heureux. La paix était rétablie. Un matin, je me suis levée plus tôt que d'habitude. Donald n'était pas dans son lit. Je l'ai appelé. Il sortit de la chambre d'Odile.

— Je dors mal sur le sofa. Le matin je suis tout courbaturé. Hier je suis allé me reposer dans le lit de Céline. Je crois qu'Odile ne s'est même pas rendue compte de ma présence. Elle dort les poings fermés.

Donald avait un rire bizarre, que je ne lui connaissais pas. Serait-il gêné ? Nous prenions notre petit déjeûner. Nous étions tous pressés. La veille, dimanche, nous avions regardé la télévision très tard. Il y avait un film étranger, italien ou suédois. J'avais mal dormi. Céline m'avait réveillée. Elle pleurait mais ne voulait rien dire.

Elle était habillée, et s'apprêtait à partir. Et soudain, elle se tourna vers Donald et lui dit :

— Hypocrite, hypocrite. Oui, hypocrite.

Donald la gifla. Je me suis levée, l'ai prise dans mes bras pour la calmer. Elle sanglotait.

— Elle aussi est une hypocrite, dit elle pointant du doigt Odile. Elle n'est pas plus sa cousine que je suis ta soeur. Dis-le que tu es sa maîtresse. Dis-le. Tout le monde le sait.

Nous sommes tous partis sans rien dire. Il le fallait. Ce soir-là Donald n'est pas rentré. Odile est revenue tard alors que nous étions couchés, Céline et moi.

Celle-ci était gênée. Elle m'évitait. D'ailleurs je n'avais pas envie de lui parler.

Le lendemain matin, j'ai pris congé et suis allée chercher un appartement dans le nord de Montréal.

Dorothée m'hébergea pendant quelques jours sans me poser de questions. Elle semblait être au courant, en savait plus long que moi sur Donald.

Sans prévenir personne, je suis allée chercher mes meubles. Je suis enfin seule.

Je crois que Donald n'était pas un homme pour moi.

LES BAGAGES

Au début, une fête continuelle balayait tout sur son chemin. Je repoussais des petits faits inquiétants ne m'arrêtant point sur des incidents qui devenaient de plus en plus fréquents. Dès que nous nous touchions tout le reste semblait lointain, inoffensif. Il suffisait qu'il me prit la main, la pressât et je repoussais les ombres toujours plus pesantes.

Et maintenant que tout est fini je cherche à reprendre le fil afin de comprendre. Je n'arrive plus à me rappeler le nom du garçon qui me l'a présenté. « Ted, avait-il dit, toi qui meurs d'envie de connaître les secrets et les dessous de Montréal tu ne peux tomber sur meilleur guide. » C'était une soirée où il y avait beaucoup de monde. Je me sentais un peu isolée parmi des garçons et des filles qui parlaient toutes les langues et surtout l'anglais. « Je parle mal l'anglais, » prévenais-je.

– Tant mieux, dit-il. D'où venait-il ? Il me l'avait longuement et laborieusement expliqué ce soir-là. Il parlait à peine le français mais refusait d'avoir recours à l'anglais qui était pourtant sa langue. Il était né en Afrique du Sud, ou en Australie et a vécu en Inde, à moins que ce ne soit l'inverse.

« Ne m'appelez pas Ted, me dit-il. Je déteste les diminutifs. Mon nom est Edward. En français, Edouard. Pour vous, je suis Edouard. Rien d'autre. Dites-le pour voir ?

Il me faisait répéter son nom et jubilait chaque fois que je le prononçais. Il y avait dans son regard un éclat juvénile qui me fascinait. J'étais attirée par son perpétuel étonnement, son effort de trouver les mots, de les découvrir, les dire pour la première fois. Il les inventait. J'aimais le français dans sa bouche. Je le retrouvais car il m'apparaissait soudain rare, précieux. Nous avons passé la soirée ensemble. Nous avons cherché un coin où le bruit de la musique n'était pas assourdissant. Nous nous sommes mis par terre car il n'y avait peu de sièges. Je répondais peu à ses

questions. Il ne se souciait pas de Montréal mais de moi. Où j'étais née, dans quelle rue, dans quel quartier, ce que faisait mon père, si ma mère travaillait, ce que faisait son père à elle... Ses questions ne me gênaient pas. Ce n'était pas un interrogatoire. Il était véritablement intéressé. Il entrecoupait le jeu des questions par une soudaine exclamation :

« Que vous êtes belle ». Et son émotion était alors visible, manifeste et elle me gagnait imperceptiblement, vite. Il ne me touchait pas, il ne prenait même pas prétexte de la danse pour le faire. Il ne me quittait pas des yeux et ne cessait de me solliciter. A quelle école je suis allée, quelles études j'ai faites, si j'aimais le sport, le ski, le hockey. Il avait l'air de bien connaître le Canada et il n'était là que depuis une semaine. Il avait décidé de changer de pays. Il vivait à Londres et hésitait entre le Ghana et le Canada. Il a choisi Montréal car on y parlait le français. Cela ne me semblait même pas singulier car au fond cela me flattait ou plutôt me rassurait. Nous sommes partis ensemble. Il appela un taxi. Il n'était que normal qu'il me reconduisît. Il régla le chauffeur. J'ouvris la porte de mon appartement. Il me suivit. Je ne me posai pas de question.

Nous nous sommes mis à nous embrasser, sans prévention, naturellement. Et puis nous nous sommes déshabillés et il ne m'a plus quittée. Edouard n'a jamais parlé d'amour. Il m'arrivait souvent, surtout au début, de lui poser des questions. Il me répondait bien sûr, me rassurait : « Tu sais bien. » Ou : « Tu es toute ma vie, tu es tout pour moi. » Que souhaiter d'autre ? D'ailleurs, qu'avais-je besoin de mots. Il était là entièrement, totalement à moi. Et cela me suffisait, me comblait. Son désir était constant, envahissant. Il faisait taire mes appréhensions et mes doutes. Il me soumettait au-delà de toute persuasion. Il se renouvelait à un rythme qui m'étourdissait. Haletante, je suivais. Puis, un jour, j'ai changé ma coiffure. Qu'allait-il dire ? Peut-être se mettrait-il en colère. Qui sait, me trouverait-il encore plus belle. J'étais toute gênée, docile, acceptant déjà ses remontrances. Pas un mot. Il ne s'est même pas aperçu du changement. Il n'a rien remarqué. Je ne comprenais pas ma tristesse. N'aurais-je pas dû être soulagée ? Une semaine plus tard, alors qu'il m'appelait fixant l'endroit, l'heure de notre rencontre, je lui demandai : « Quelle est la couleur de mes yeux ? » Il ria. Je lui dit que c'était sérieux. « Tes yeux,

dit-il ? Je ne sais pas comment on dit cela en français. Pers. » Je n'étais pas d'accord. « Regarde le dictionnaire. Je t'assure. Je vais consulter le mien. » C'était perdu. Je ne saurais jamais. M'a t-il jamais regardée ? Bien regardée ? Une fois, une seule fois. Il s'est mis à m'observer. Et il ne cessait de me le prouver. « Hier ton chemisier était rouge. Il allait bien avec ta jupe blanche. Cela me fatiguait. Il n'y connaissait rien et j'avais horreur de ce regard d'inquisiteur, de son examen froid, calculé. Son désir finissait toujours par me gagner. Je ne sais pas si j'ai jamais eu envie de lui. Il y avait dans son propre désir une logique qui me réduisait au silence.

J'ai longtemps résisté à sa volonté de connaître ma famille. Son interrogation était interminable, répétitive. Avait-il peur que je mentis ? Cherchait-il à me confondre ? Il connaissait tout de mon père, qu'il admirait déjà, de ma mère qu'il aimait, de mon frère qu'il respectait, de ma soeur qu'il affectionnait, de mon oncle qu'il estimait. Il les appelait par leur nom, s'inquiétait de leur santé, de leur travail, de leurs amours. « Ton papa », « Ta maman ». Il ne disait pas ton père ou ta mère. Parfois il se contentait de dire « Papa et Maman ». Cela me touchait. Je n'avais pas des sentiments bien définis envers ma famille. Il me la rendait précieuse, unique, il me permettait presque d'en découvrir l'intimité. A Noël, il m'annonça tout simplement son intention de se rendre chez moi. « Il faut absolument que je présente mes souhaits de bonne année à tes parents. « Autrement ils me prendraient pour un sauvage. » Le jour de l'an, nous nous sommes rendus ensemble dans ma famille. Il ne comprenait pas mon indifférence pour notre maison, qu'il trouvait pleine de caractère. Un peu plus et il allait me reprocher d'avoir quitté le foyer paternel. Au début, il était discret, et ma mère le trouvait même timide. Il savait être respectueux, attentif, plein de prévenances. Ma mère était frappée par sa distinction et mon père était ébloui par son intelligence. Il connaissait si bien le Canada. Mon frère qui ne pouvait souffrir aucun de mes amis concéda qu'il était sympathique et ma soeur était toute prête de lui tomber dans les bras s'il ne l'eut pas tenue à distance.

Désormais ma famille était devenue sacrée. Pour Edouard c'était l'idéal, l'exemple à contempler et à suivre. Il rejetait mes moindres réticences, et considérait mes plus petites critiques comme des marques d'ingratitude. Il décidait de nos visites hebdomadaires. D'ailleurs, pour mes parents, pour ma soeur, je n'étais

que l'heureuse compagne d'Edouard. Ma mère l'invitait sans me consulter et quand je lui en fis la remarque elle le prit fort mal. « N'est-ce pas ton ami ? Tu devrais être contente que nous l'accueillions à bras ouverts. » J'étais ravie, étonnée de mon bonheur de me trouver au coeur d'une harmonie universelle, surtout que j'en étais sinon la cause du moins le centre.

Un jour, mon frère amena un de ses copains qui parlait à peine le français. Tout le monde faisait un effort pour lui dire quelques mots en anglais. Nous savions qu'il allait accompagner mon frère dans sa chambre. Edouard était inébranlable. L'anglais a disparu de son existence, déserté son cerveau. Plus tard dans la soirée, mon frère exprima le premier doute. Oh, à peine une interrogation, une incertitude. « Je n'arrive pas à comprendre ton ami. L'anglais, c'est bien sa langue, n'est-ce pas ? » Moi-même je ne comprenais pas, mais je n'y attachais pas d'importance. Nous parlions le français. Les autres n'avaient qu'à en faire autant. Et si j'avais à parler l'anglais ! Quel cauchemar ! Une semaine plus tard, mon frère s'est mis à lui parler en anglais. Edouard répondait en français. Et c'est lui qui dit sans passion, ni acrimonie, avec un sourire candide. « J'ai décidé une fois pour toute de faire partie de ce pays. Et d'abord d'en parler la langue. » Mon père allait presque dire son fait à mon frère et ma soeur réprouvait visiblement son insolence. Ma mère tourna tout cela à la plaisanterie. Mon frère se retira de la bataille. Il adopta envers Edouard une politesse courtoise où je décelai l'indifférence et une hostilité rentrée.

Un soir alors que nous venions de faire l'amour, Edouard me dit : « Il va falloir fixer la date du mariage. Juin serait le meilleur moment. Ainsi nous pourrons partir en vacances en même temps qu'en voyage de noces. » Je fus saisie, surprise. Nous n'avions jamais parlé de mariage. C'était l'aboutissement naturel, pourtant. Et c'est le bonheur qui l'emporta. J'ai repris Edouard dans mes bras et nous nous sommes remis à faire l'amour. Le dimanche suivant, il invita mes parents au restaurant et demanda cérémonieusement ma main à mon père. J'avais envie de rire mais j'étais si heureuse.

A la cérémonie, Edouard était tellement à l'aise que nombre d'invités le prenaient pour un natif du pays. Je n'ai jamais su s'il était protestant ou catholique. Il me répondait : « C'est tellement compliqué. » ou bien : « Quelle importance » en ajoutant : « Main-

tenant je suis catholique. » Il était allé voir, tout seul, le prêtre, quelques jours avant la cérémonie et il n'y avait aucun obstacle à notre mariage en grandes pompes. J'avais bien hésité pourtant. Je ne croyais plus à ce rituel. Quand je lui fis part de mes réticences Edouard était scandalisé. Pour lui, il n'était question que de formes et elles font partie du pays. Il fallait donc les accepter. Je n'insistais pas et la cérémonie, qui était belle, m'a fait sentir un départ, une reprise. Elle a tracé une frontière, marqué un passage d'un état à un autre. M'en serais-je aperçu autrement ?

Edouard a tout prévu. D'abord le voyage de noces. Il n'était pas question de Londres, ou de l'Europe. J'en avais exprimé le désir. « Quand on a la chance de vivre dans un beau pays, on ne va pas à l'étranger. » Nous avons parcouru, en voiture, la Côte Nord, la Gaspésie. Nous nous sommes rendus ensuite dans le Saguenay. Edouard avait décidé de camper. Je m'y étais opposée. Il y avait des limites. Je préférerais rester chez moi. Il insistait pourtant d'aller rendre visite à des paysans, leur demandant le gîte et la nourriture. On nous accueillait bien, naturellement. L'enthousiasme d'Edouard était contagieux. On nous retenait, on voulait nous garder. Edouard aimait manifestement ce peuple. Il ne cessait de le répéter. Il y avait cependant dans ses déclarations d'amour une retenue, une discrétion qui ne les rendaient que plus convaincantes. Il était sincère. Il ne cherchait pas à flatter les gens simples qui nous ouvraient, souvent malgré eux, leurs portes.

A notre retour, nous avons logé temporairement, dans mon appartement, Côte des Neiges. Il ne supportait pas ce quartier de snobs, d'autant plus qu'il y avait trop d'étrangers à son goût. Il cherchait un appartement dans l'est de Montréal. Il regardait les noms des occupants à l'entrée et rebroussait chemin sur le champ s'il y trouvait des noms à consonnance étrangère. J'ai dirigé la recherche du côté du Carré Saint-Louis et de la rue du Parc Lafontaine. Non. Cela n'allait pas. Trop de faux intellectuels, trop d'artistes. Edouard entendait vivre au sein du peuple, du vrai peuple. Je le laissais faire. A vrai dire, j'étais indifférente aux voisins, du moment qu'ils me laissassent tranquille. Il me fallait un appartement clair, ensoleillé, spacieux. Edouard était tout à fait d'accord d'ailleurs. Nous nous sommes installés à Rosemont. Edouard était ravi. On n'entendait que du français. Un soir, il est revenu de son travail, sombre, renfrogné. Je l'interrogeai. Cela

allait parfaitement bien au bureau. Je me suis dit que cela ne devait pas être grave. Autrement il m'en aurait parlé. Au dîner, alors qu'il était en train de couper sa viande, il posa subitement son couteau, me fixant du regard, un regard scrutateur, froid comme s'il m'avait surpris en train de commettre un méfait.

— Qu'y a-t-il ? Pourquoi tu m'examines ainsi ? dis-je.

— Depuis quand as-tu perdu ton accent ?

— Mon accent ? Je ne l'ai jamais perdu. Nous avons toujours parlé ainsi à la maison. Pourquoi ?

— Nos voisins, ceux de droite, tu sais le couple très sympathique, ils travaillent tous les deux à l'Hôtel de Ville, je crois . . .

— Oui, je sais. Se sont-ils plaints ?

— Plaints ? De quoi ? Non. Nous attendions l'ascenseur. Je les ai salués. Je les voyais s'arrêter devant leur porte. Mais nous sommes voisins, dis-je. Oui, oui, répondirent-ils en choeur et la femme avait déjà la clé dans sa main. « Dommage, dis-je, que dans ces appartements, les voisins n'ont pas l'occasion de se connaître davantage. Sais-tu ce que m'a répondu la dame ? Qu'elle aurait voulu nous rendre une visite de courtoisie lors de notre déménagement, mais tu l'intimidais. Elle croyait que tu étais française ou belge et elle n'osait pas t'adresser la parole.

Cet incident me semblait insignifiant. Qu'importe ce que pense la voisine. Elle est chez elle comme je suis chez moi et je ne lui veux aucun mal. La semaine suivante, le voisin a téléphoné, il a parlé à Edouard, mon mari était rayonnant.

— Il nous invite samedi à regarder la partie de hockey. Je leur avais dit que je ne comprenais pas ce jeu et que j'aimerais bien le connaître. Alors tu vois, ils sont gentils, n'est-ce pas ?

Je ne voulais pas y aller. Le hockey m'a toujours assommée. Edouard était rouge de colère. Je ne l'avais jamais vu ainsi. J'allais confirmer mon snobisme aux yeux de la voisine. J'ai donc cédé. Edouard qui m'avait pourtant dit qu'il détestait la bière, en a bu quatre bouteilles. Il manifestait pour le hockey l'enthousiasme d'un nouveau converti. La semaine suivante, il fallait rendre la politesse. D'autres voisins sont venus se joindre au groupe. Le samedi ne suffisait plus. Les occasions de se visiter et de trinquer se multipliaient et au bout de quelques semaines, les prétextes sont devenus superflus. Nous avions toujours des visiteurs. Ou bien je laissais mon mari aller tout seul. D'ailleurs ses nouveaux amis n'étaient pas empressés de me voir. Les rares soirées que nous

passions seuls sont devenues insupportables. Edouard s'ennuyait, s'impatientait, et me posait des questions qui n'étaient que des reproches camouflés. Puis le voile est tombé et Edouard s'est mis à me reprocher mille choses, en gros, ce que je suis, ce que je suis devenue. Il m'adjura d'abord de corriger mon accent, de renouer avec l'authencité de mes origines. Pour lui, j'étais une victime, qui a subi une déplorable aliénation. Quand nous n'étions pas d'accord sur une idée ou sur un projet, il déplorait mon ignorance ou mon oubli des vertus de Québécoise.

– Si tu était une authentique Québécoise, tu ne mépriserais pas tes voisins. J'avais beau dire que je ne les méprisais pas mais qu'ils m'ennuyaient et que je préférais rester seule, Edouard ressentait en leur présence, la même gêne que les voisins. J'en étais la cause.

Qui était-il, lui qui connaissait si bien mes origines. Soudain, il m'est apparu, tel que je l'imaginais, un homme qui me voulait et que je désirais, dont je ne sais rien. Quel poids. J'étouffais. Il fallait que je parte avant de le connaître, avant qu'il ne soit trop tard. Il fallait bouger, me secouer, marcher. J'ai marché, parcouru les rues, traversé la ville. Et subitement, comme dans un rêve, je me trouvais devant la porte de ma maison, le refuge, la protection, mon enfance et l'inconnu.

– Tu es seule ? fût l'exclamation de ma mère.

– Edouard n'est pas avec toi ? m'accueillit mon père.

Ma soeur me questionnait :

– Où est Edouard ?

Même mon frère s'inquiétait.

– Edouard viendra-t-il plus tard ?

J'étais muette. Je suis là. Je suis votre fille, votre soeur. Je partage votre vie. Je me sentais légère comme une ombre, transparente, invisible, libre. J'étais dans le ciel, m'envolais, marchais sur les nuages. Je n'étais plus là. Edouard s'est évanoui, dissipé dans le vent. Je suis repartie sans ouvrir la bouche. Il fallait, à nouveau traverser la ville, toute seule, pour aller chercher mes bagages.

ODETTE LÉGER-BLAIN

POÈMES

POUR L'ARBRE

Voici venir
le temps qui fige
entre les branches
dressées
à la jointure du gel

Arbre de novembre
très haut drapé
dans ta grande ombre
de détresse
la lente voix
qui sourd
de toi
sous le défilé
des nuages
apaise les présages

Je te dessine
en ma mémoire
avant la chute des saisons
depuis la griffe
de tes racines
ancrées
au plus noir
de la terre
et depuis la fusée
du tronc sec
propulsant le regard
jusqu'au dernier refuge
de la sève

Lorsque la pluie
durcit
sur la branche
et qu'un cliquetis
de glaçons
s'émiette
sous le pâle soleil
ton ombre silencieuse
bascule avec l'espoir

Une autre image de l'arbre
surgit
avec la nuit
Le sommeil amoncelle
les signes du temps
Le vent
a perdu toute mesure
Ma fenêtre vibre
et se tait
tour à tour
Toute trace de l'arbre
s'épaissit
sous la neige
lorsque le jour
retrouve ses contours
Toute flèche est perdue
Toute borne est enfouie
Le jardin n'offre plus
de résistance
à l'envahissement des saisons

Mais lorsque le soleil
réinvestit la place
et que l'arbre d'hiver
émerge en la saison
le blanc se fait plus blanc

L'ombre épaisse qu'il pose
entre midi et nuit
dessine avec lenteur
l'écoulement du temps

Quand le mauve du solstice
décline avec son ombre
l'arbre d'hiver recèle
en son écorce sombre
sa charge de silence
et sa lourde patience

Que luise dans le dégel
le noir brillant
de l'arbre
sous sa couronne
de corbeaux
en délire

Débâcle de la sève
qui fait fléchir
ses branches
le tronc entier
chavire
emporté par les glaces
lorsque le lac
accueille son image
au lit de ses eaux lisses
comme parfait vitrail
où frémit le soleil

Majesté calme de son ombre
l'été
Fraîcheur voluptueuse
de son feuillage opaque
sur les murs des cités
Vaste gerbe
de sa verte végétation
où viennent mourir
les cris
les bruits
la fébrile cadence
des fins de jour

Dôme luisant de l'arbre
sous l'épée solennelle
de la lune
Feuilles
fleurs
chevelure
algues ondulantes
aspirées par la voûte du ciel

Ultime image
de l'arbre
perdu
dans les vapeurs d'octobre
Rituel lent du feu
scandé du rire des enfants
Ton souvenir
s'est fait odeur

ODYSSÉE DE L'AN 2000

Quand nous serons happés
par la fusion de l'astre
toi
moi
notre amour

Quand les ondes affolées
lanceront au hasard de l'espace
la sirène de détresse
et que lèveront l'ancre
l'arbre
le bétail
l'habitation
et l'homme

Quand toute vie se couchera
sur la frange rouge de l'horizon
pour le départ oblique
vers le long corridor planétaire

Mon amour
toi
que je cherchais déjà
depuis
l'explosion de naissance
Allonge-toi sur moi
chair contre chair
autre moi-même

Nous voguerons sur les mauves
solitaires
sur les aspérités des montagnes
lunaires
Les rouges
les verts
les orangés
nous boiront
emmêlés

Nous franchirons ensemble
l'éclair blanc
du noyau originel.

NOUS

Avant que ne s'éloigne
le temps
le temps d'hier
où nous étions soudés

Avant que l'heure
n'éclate sur nos têtes
et que s'enfuie
au bout des doigts
l'extase suspendue

Avant que la vague des jours
ne menace
les frontières amoureuses
de nous

Je veux te dire le rouge
crevant les tempes
Les cymbales qui vibrent
aux parois du coeur
L'avenue faste et bleue
du ventre en attente
Le déferlement des verts aïgus
quand frissonne le plaisir

Et la brusque plongée
de l'oiseau
dans le sillage de son cri.

Je veux te dire aussi
l'aube
Et le sexe qui palpite encore
par la forme de toi
Le tremblement ému
au bord du matin mauve
avant que ne chavire
dans l'or du jour
ce qui fut
nous.

Je te dis
à voix basse
le dénuement
d'un autre jour
sans toi.

Je n'ai pas su
nommer ce jour
parmi ses herbes
et ses odeurs
ses taches d'ombre
et de lumière
qui palpitaient
sur la maison
Et mon regard
incohérent
se divisait
d'un arbre
à l'autre.

Où conserver
l'or et le miel
le jardin clos
au creux du corps
le vert velours
de mousse amère
et le lait chaud
de la tendresse.

Fin de ce jour
à coeur rompu
Fardeau trop lourd
déposé sous la lune

L'amour scintille au bout des larmes.

LA MORT DU PÈRE

Lorsque la main de la mort
ondule devant les yeux
en d'innombrables voiles
larguées de blanc silence

Quand l'âge éloigne l'homme
peu à peu
de la rive
où flamboient
les braises rouges du désir

Dis-moi si le souvenir
de la chair
émue
illumine encore
par brefs éclairs
le paysage désolé
où l'âme s'affole.

BANLIEUES

Vacuité
Tintement de cloches
au loin
Sec
sans mélodie
Arêtes de toits gris
Netteté des haies d'arbustes
se divisant également
l'horizon
à perte de vue
Ciel clair
à vous crever les yeux

Et pas un arbre
où reposer un peu
sa tristesse
offerte
nue.

OFFRANDE

Femme
Pleinement donnée
lorsque l'enfant
jaillit
porté par le fleuve du sang
et ce vaste consentement
du corps
jusqu'à la mort.

Homme
mon compagnon
mon frère
Nous reste-t-il encore
assez d'amour
pour que brillent
nos plaisirs
sur la crête blanche
de l'aube.

Je suis dans les bras
de l'amour
comme
dans les cotons ouatés
d'outre-naissance

Et quand j'en sors
la peur n'est plus.

Je suis debout
lointaine enfant
dans le paysage
mauve
de l'aube

Mon frère est né
qui me rend
étrangère
la chaleur
de ma mère.

A chaque fois que je lève les yeux
oubliant l'espace limité
le cube d'air réduit
qui me contient
et m'emprisonne
je vogue sur la ville
quittant la cime des arbres
les toits des maisons
la scintillance permanente du fleuve

Je pars à ta rencontre
à travers l'eau tiède des nuages
Je ne sais plus quel élément nouveau
me soulève et m'aspire
Je suis portée vers toi
dans un éclat de joie constant
qui me blesse.

Quand enfin je te touche
c'est à travers un rideau de larmes
que mon bonheur éclate.

Autour de notre amour
un berceau d'eau se forme.

NORMAND ROUSSEAU

L'EXAMEN MÉDICAL

MA FEMME, UN LAIDERON?

LE MIROIR

NOUVELLES

NORMAND ROUSSEAU

Est né le 7 juillet 1939, à Plessisville, Québec. Détenteur d'une Maîtrise ès Arts et d'une Licence ès Lettres, il a enseigné le français au Maroc à titre d'expert canadien en coopération internationale. En 1973, il a publié un premier roman à Paris, *Les Pantins*, roman qui a été remarqué par le jury du Prix France-Québec. Il vient de publier (éd. *La Presse*) un deuxième roman, *La Tourbière*. Normand Rousseau a trois autres romans et deux recueils de prosopoèmes en préparation.

L'EXAMEN MÉDICAL

Le médecin posa ses grosses lunettes sur le bureau. Des lunettes masquantes. Elles lui envahissaient tout le visage.

Lorsqu'il les enlevait, on était surpris de voir un autre homme. Le premier, celui avec les lunettes, était anonyme, vaguement présent, vaporeusement absent. Genre robot.

Mais lorsqu'il les enlevait, on découvrait un homme aux yeux vides, aux yeux crevés par de trop longues supputations, crevés par le spectacle inlassable de la souffrance humaine. Il était devenu avec les années une sorte d'Oedipe volontairement aveugle à la douleur universelle, immunisé contre elle. Le poison de l'habitude lui avait mangé les veines et le coeur pour venir agoniser dans ses yeux blanchâtres, vides, morts.

Le médecin passa ses longs doigts effilés aux ongles trop longs, bien curés, bien roses, sur son crâne soigneusement chauve, luisant d'intelligence distraite. Un crâne prolongé par un front tailladé de rides. Un crâne aveuglant de lumière. Un crâne hypnotiseur.

Sur la joue du médecin, Hercule avait cru remarquer une grosse verrue qui se dorait légèrement au soleil des néons. Une verrue comme une étoile noire qui lui éclaboussait tout le visage. Une verrue comme une fleur de mort qui lui mangeait voracement toute la joue. Une verrue comme un oeil morne qui l'observait sournoisement du fond des siècles. Comme un petit signe du destin. Dans ce visage mort aux yeux de noyé, seule vivante, cette verrue.

Hercule avait l'impression que le médecin était un vivant monument à la mort. Elle vivait étrangement autour de lui. Son odeur prenait corps. Le médecin se frottait vigoureusement le front comme pour en faire jaillir une pensée. Son rire rare faisait grincer ses mâchoires. Rire sinistre. Balafre sinistre. Rire viscéral. Gras de satisfaction.

La secrétaire demanda à Hercule :

– Votre nom ?

– Mon nom ? Virgule, non, non, pas virgule, mais Virgule avec un grand V.
– Prénom ?
– Mon prénom ? Hercule . . .
– Famille ?
– Ma famille ? Aucune, non aucune. Ou plutôt, l'humanité. Mettez l'humanité, vous serez gentille.
– Profession ?
– Ma profession ? Je ne sais pas. Changer le monde, disons.
– Age ?
– Mon âge ? Entre deux.

Le médecin attendait patiemment la fin des formalités. Il n'avait pas l'oeil sensuel, ni l'oreille olympienne, ni la lèvre hautaine. Son sourire ou ce qu'il fallait prendre pour un sourire courait sur son visage, pinçait ses lèvres, agitait sa mâchoire, faisait ciller ses yeux, élargissait ses narines.

Hercule, tout suant, tout ruisselant, tout jaillissant de sueurs et de peur, demandait, implorait des yeux, des mains : « Ce n'est pas grave, du moins. Ce n'est rien, j'espère. Dites, docteur, dites, ce n'est pas grave. Je n'ai rien. Je ne suis pas . . . »

Le médecin le fixait par-dessus le cercle invisible, imaginaire, de ses lunettes absentes. Il passa ses doigts de donzelle sur son crâne de faux savant. Il savourait sa révélation, s'en pourléchait. S'enflait, se gonflait de sa terrible science. Puis, il dit avec froideur : « Ce n'est rien. Vous n'êtes pas le seul. Ce n'est pas grave. Vous pouvez vous en sortir si la science découvre à temps un remède, si les recherches de monsieur ski ski ski se poursuivent dans la bonne voie, si les conjonctures de monsieur jkov jkov jkov se révèlent plausibles, si mon éminent confrère continue son travail acharné, si mon illustre disciple s'engage sur la pente que je lui ai tracée. »

Hercule se retrouva sans trop savoir comment dans la salle d'examen. Le médecin dirigeait prestement cette curieuse liturgie de la science.

Le déshabillage d'abord : chemise, cravate, gilet, souliers, chaussettes, pantalon, puis plus rien. Hercule en costume d'Adam, en costume d'avant, d'avant le commencement du monde, en costume de chair et de peau, en costume de nudité, de lumière.

Une infirmière, les yeux modestement attentifs, entra pour déposer les instruments, les classer et les donner au médecin au

fur et à mesure. Pourtant ce n'était pas une intervention chirurgicale. C'était une intervention tout court. Hercule sentit les doigts froids du médecin sur sa peau, sur ses muscles, sur ses os.

- Ouvrez la bouche. Fermez les yeux. Regardez mon doigt.

Ce qu'il était long, ce doigt, avec son ongle bien propre, bien taillé, tout blanc.

- Baissez la tête. Levez la jambe. Ecartez le bras. Relevez la tête, la jambe, le bras, le moral. Excusez. Souriez. Pleurez. Parlez. Taisez-vous. Réfléchissez. Fléchissez. Passez par ici. Appuyez le menton. Mains sur les hanches. Poitrine bombée. Ne bougez plus.

Le contact froid des instruments et des machines agaçait Hercule. Des machines qui scrutaient son corps avec impudeur. Le fouillaient. Le violaient. Des machines sans principes, sans morale, sans honneur, sans savoir-vivre. Elles vous rayon-X-isaient les poumons, les pensées, les secrets, les remords, les péchés. Des machines qui vous programmaient la carcasse, vous électrocutaient le système.

Hercule se sentit déshabillé à nouveau par les machines. On lui enleva son vêtement de peau, on fit glisser son derme sur ses muscles, doucement, comme un sur-vêtement qu'on retire à l'athlète épuisé. On déposa sa peau sur une table. Une infirmière entra, s'empara de cette sorte de combinaison spatiale, sortit. Alors, la porte battante s'affola, laissa passer des infirmières par légions. Elles entourèrent Hercule . . . nu.

On lui décrocha les muscles les uns après les autres. Notre hypocrite hyppocrate se cacha derrière le masque de ses grosses lunettes. Il se mit à examiner attentivement chacun des muscles, les tourna et retourna dans ses mains blanches. Les tripota. Les soupesa. Puis les tendit à une infirmière qui les passa à une autre. On les déposait à mesure sur une table. Les stérilisait. Les aseptisait. Les vinaigrait. Les huilait. Les massait. Les numérotait.

Hercule se sentit légèrement affaibli par ce dernier déshabillage. Mais le regard vide des grosses lunettes lui ordonnait de tenir bon. Pour être malade, il faut avoir une excellente santé. Ne serait-ce que pour résister aux examens . . . et aux médecins.

Hyppocrate ne semblait pas avoir encore trouvé la vilaine petite bête de maladie dans aucun des replis des muscles. La vilaine petite bête de microbe. La vilaine petite fête de virus.

Il fallait donc poursuivre. On décrocha le coeur. On dégonfla les poumons. On vida l'estomac. On siphonna les intestins. Chaque organe était déposé dans un récipient. Déshabillage viscéral. Déshabillage épidermique. Hercule n'avait plus que les os. Comme le squelette qui le fixait sournoisement dans un coin de la salle. Que les os. Comme un poulet à la fin d'un repas.

Les infirmières s'attardaient autour de ses parties nobles et viriles. Leurs yeux de petites chiennes en chaleur se promenaient sur ses organes comme de grosses mouches affamées. Et le médecin passait ses doigts de fille sur ses os, sur la nudité de ses os.

On ne trouvait toujours rien. Ni dans la peau. Ni dans les muscles. Ni dans les organes. Ni dans les os. Hercule se sentait de plus en plus mal à l'aise dans sa transparence de squelette. Dans le jour qui se faisait à travers lui. Dans toute cette lumière qui lui traversait les os. De plus en plus mal à l'aise sous la morsure de tous ces regards féminins. Ces louves. Ces biches. Ces tigresses. Ces panthères.

Elles lui examinaient en plus de ce que l'on sait, en plus de ce que l'on tait, elles lui examinaient les os avec une crudité, une impudeur, un souci scientifique très très très... avec une avidité médicale, une volupté-ma-chère, un délice-m'as-tu-vu, un pourlèchement-goutte-moi-ça, une mollesse du regard, une extase...

Alors on se mit à lui décrocher, dévisser, démonter, déboîter les os, métacarpes et autres carpes, fémurs et autres murs... un frontal, un occipital, et l'on s'étale et l'on s'étale, os par os, sur la table. Et on lave. Et on sèche. Et on roule. Et on entrechoque. Et regarde-moi celui-ci. Et tâte-moi celui-là. Quel beau fémur ! Quel mignon temporal !

Hercule avait la désagréable impression de participer à un concours de Miss Monsieur Muscles, Miss Monsieur Viscères, Miss Monsieur Organes. On pesait et soupesait ses moindres charmes, ses moindres attraits. On les débusquait à l'articulation d'un bras, dans le replis d'un muscle, dans le mystère d'un organe. On jetait des notes sur un bout de papier en se consultant du regard. Les juges le dévisageaient, l'écorchaient, le dépeçaient, le désossaient. Vraiment, c'était une situation peu confortable.

Déshabillage métaphysique. Il ne restait à Hercule que sa conscience, un peu d'âme, des bouts de principes et voilà tout. Si on allait lui demander de se déshabiller encore, et encore, jusqu'au

néant total, jusqu'au rien, jusqu'à la substance, jusqu'à l'essence, jusqu'à la non-existence. La révélation qu'il attendait depuis si longtemps était peut-être au bout de cet itinéraire existentielle.

Le médecin dirigeait ce curieux ballet d'os, de viscères, de muscles, de parties noblement démocratiques. Il dirigeait le tout avec une indifférence, une froideur comme l'acteur au jour de répétition répète jusqu'à vider le sens des mots et des gestes. Le jeu tournait à la mécanique. Le médecin allait peut-être se dresser en oracle, en prophète. « Cet homme mourra. Ne mourra pas. » Mais il lança avec une sorte de sinaïque colère, une sorte de biblique indignation : « Rhabillez-vous . . . rhabillez-vous . . . »

Et le médecin coula un sourire qui lui bavait des yeux. Un sourire flasque qui lui dégoulinait des lèvres. Sympathie molle et visqueuse ! Et le petit prophète de médecin se mit à harranguer : « Il faut vous reposer. Il faut oublier. Vivre comme avant. Mourir comme avant. Ce n'est rien. Plusieurs ont cette maladie. Tous meurent sans douleur. Sans remords. Sans odeur. Sans regret. Au fond, ce n'est pas moi qu'il faut consulter. Il faut voir votre meilleur ami, votre curé, votre femme, votre coiffeur, votre épicier, votre directeur, votre gérant de banque. Et même, il ne faut pas consulter du tout. Personne. A quoi bon ! L'homme est mortel. Vous aussi. Alors ? »

Le médecin avait un sourire bien tapé au coin de l'oeil, un sourire complice, un sourire de connivence. Un sourire de connerie. Un sourire de con . . . venance.

Enfin ! Hercule allait revenir à ses os, à sa peau, à ses organes, à ses muscles, à tout lui-même sous ses vêtements rapidement enfilés. Il oublierait sans doute quelque chose, mais il lui resterait l'essentiel.

De retour dans le bureau du médecin, Hercule s'effondra, se dilata, se désintégra. L'oracle aux lunettes épaisses allait faire tonner le tonnerre muet de ses yeux. Il allait peut-être tuer Hercule en lui assénant un diagnostic brutal.

Le médecin déposa ses lunettes sur le bureau, passa ses doigts de fée sur son crâne chauve, posa sur Hercule un regard vide. Les mêmes yeux crevés transperçaient le patient. C'était lui le prophète de la nouvelle révélation. Une hésitation bien mesurée, un grognement bien taillé, un dérouillement de la gorge . . . sympathique, fraternel, compréhensif. Puis la même litanie recommença : « Ce

n'est pas grave, j'espère, docteur. » Et le prophète-montagne faisait écho : « Ce n'est pas grave, j'espère. J'espère... j'espère... » Et la montagne et son prophète répétaient des si, si, si, des monsieur ski ski ski, des monsieur jkov jkov jkov...

Hercule avait chaud. Il fondait en mille gouttelettes. Il se désintégrait en mille atomes. Il perlait de toute sa peau. Il jaillissait de tous ses pores.

« On n'en meurt pas, répétait le médecin. On n'en meurt bien sûr au bout d'un certain temps. Comme tout le monde quoi. Comme vous et moi. Il faut bien mourir un jour... n'est-ce pas... »

Au fond, tout au fond, il avait raison le médecin-prophète-montagne-oracle. On a beau avoir la science, la conscience et la préscience d'un ski ski ski, d'un jkov jkov jkov, il n'en reste pas moins, il n'en reste pas plus qu'il faut se résigner, qu'il faut se taire et se cacher, et s'enfuir et s'effacer et le reste et le reste... à la fin... à la toute fin.

Hercule avait compris. Très bien compris. Il était content. Satisfait. La paix. Le repos. La quiétude. Il était même très calme. Chaque gouttelette avait stoppé sa petite éjaculation de peur, chaque gouttelette de peur rentrait dans la peau. Il reprenait possession de sa peur. De sa sueur. De son sang-froid.

Hercule réintégrait ses muscles, sa peau, ses organes, ses viscères, sa conscience, ses principes et tout le reste. Il était content de lui-même. Content du médecin. Content des infirmières. Content de tout le monde. Content de ses os, de son sang, de ses globules, enfin de tout. Comme c'était bon ! Comme c'était beau ! La vie ! La mort ! Le soleil ! La pluie ! Qu'il se sentait bien après un examen aussi complet ! Un aussi bon huilage ! Un aussi bon graissage ! Un grand retour sur soi, sur sa peau, sur ses organes et sur ses muscles ! On jette un regard neuf sur toutes choses. On respire un sang frais dans des veines reposées. Les muscles se détendent dans plus d'espace. Et les os, les pauvres os, s'articulent comme une pensée neuve et jeune. Ils ont de l'aisance, du naturel, du savoir-faire, des bonnes manières.

On lui avait greffé un coeur nouveau. On lui avait griffé une peau neuve. On lui avait agrafé un nouveau cerveau. On lui avait griffonné une âme neuve. On lui avait transplanté un autre soi, un autre surmoi, un autre en-soi.

Hercule avait l'impression, comme dans un film à effets, que tout se fixait irrévocablement autour de lui. Le médecin se figeait dans un geste emphatique de prophétie. Ses yeux de poisson mort agglutinés dans l'aquarium de ses lunettes. Ses mains de pucelle. Ses doigts de vierge prolongée. Ses ongles de chasseresse. Les infirmières étaient clouées à leur curiosité comme à une croix dérisoire, dans les délices de la crucifixion. Les machines s'enrouaient dans leurs rouages.

Puis, toujours comme dans un film à effets, le médecin lui tendit une main étroite, molle d'ennui, comme une statue de la liberté épuisée d'indiquer ainsi depuis des décades un mirage de liberté dans un ciel vide.

La porte s'ouvrit. Hercule sortit. La porte se referma derrière lui. Dans le ciel, le soleil en écharpe claudicait entre les nuages.

MA FEMME, UN LAIDERON?

« Un laideron . . . » Hercule se retourna avec curiosité. L'autre, derrière eux, avait des yeux de crapaud. « Un véritable laideron . . . » Hercule se retourna avec indignation. L'autre avait des yeux de serpent. « As-tu déjà vu un laideron ? Regarde ! C'est ça un laideron . . . » Hercule jeta un regard autour de lui. Point de laideron.

C'est alors qu'il regarda sa compagne, sa femme, comme pour la première fois. Depuis le temps qu'il la connaissait, il ne l'avait jamais vraiment regardée. Depuis des siècles qu'il la voyait, il ne l'avait jamais réellement regardée. Pour lui, elle était belle, très belle, d'une beauté unique, fascinante, envoûtante. Elle était la Beauté.

Mais l'autre avait parlé de laideron. Parlait-il vraiment d'Irma, le costaud aux yeux de crapaud ? Elle n'était pas la seule femme dans la salle. Mais quelque chose avertissait Hercule qu'il s'agissait peut-être de sa femme. Oui . . . peut-être . . .

Oui, c'était peut-être elle, sa femme, la sienne, oui, la sienne, qui était un laideron. Hercule sentit qu'il devait maintenant lutter contre une évidence qui montait en lui. Il se mit à détailler le visage d'Irma. Alors, il vit, à ses yeux défendant, ce nez si mignon s'allonger, ces lèvres si délicates se gonfler, ces yeux si doux se désorbiter, ces oreilles si menues s'agrandir . . .

Hercule aurait voulu se crever les yeux. Ne plus voir cette laideur qui poussait sur le visage tant aimé. Il voyait, il voyait. Ah ! ressentir la volupté de ne plus voir . . .

Alors, il comprit qu'Irma était réellement un laideron. Un beau et merveilleux laideron. Tout en chair. Tout en désir. Tout en âme. Tout en corps. Le plus beau laideron du monde. La Miss Univers des laiderons. Une envie de rire lui gonfla les joues. Un fou rire forcené.

L'obscurité se fit dans la salle, dans les yeux et dans les esprits. Enfin, Hercule ne voyait plus ! On attendait la lumière, celle de la scène, des acteurs et des dialogues.

Et comme par enchantement, Hercule recréa l'autre Irma, celle qu'il ne pourrait jamais plus voir. Elle surgit du fond de sa mémoire, dans la demi-obscurité de leur première nuit... Leur première nuit... Il lui avait demandé d'éteindre avant de se déshabiller. Il la verrait dans le noir avec ses mains. Et dans la lune étroite, discrète, de la fenêtre, elle avait commencé à se dévêtir avec gravité, solennellement, mystiquement, comme en une fastueuse liturgie sensuelle. Elle avait rejeté ses bras de douce lumière derrière sa nuque pour défaire une attache. Tous les muscles de sa robe s'étaient détendus mollement, lentement, voluptueusement, paresseusement. La robe s'était mise à glisser dans la lumière maigre de la fenêtre. Son corps ruisselait de douceur, éclatait de promesses. Ses mains longues aux doigts effilés pressaient la robe de descendre avec retenue. Puis tous ses autres vêtements entrèrent dans la danse.

Lorsqu'elle fut nue, la lune avait disparu. Hercule sentait le corps d'Irma, là, près de lui, dans le noir, enveloppé de ténèbres, caressée par toute cette obscurité.

Sans la toucher, sans même l'approcher, il s'en emplissait l'âme et le corps. Sans la voir, il la savait très belle. Merveilleusement belle. Belle de toute cette obscurité qui la caressait. Elle baignait dans l'amour de sa propre beauté, de sa propre nudité, dans le double soleil de sa poitrine. Hercule se pénétrait d'elle. Il l'effleurait, la cernait de caresses. Il lui poussait des yeux aux bouts des doigts.

A la pensée de cette femme nue, là, à deux pas de lui, rendue invulnérable par l'obscurité, protégée par l'impuissance de son trop grand désir, il sentit une férocité sourdre en lui, une volupté dévorante lui démanger les sens. Sauvagerie déchaînée de tout son corps. Haine brûlante du désir vacillant au bord de l'assouvissement. Il souffrait, il souffrait délicieusement. Torturé par son propre désir. Un oiseau de feu s'envolait par tout son corps, de tout son corps. Il jouissait éperdument de ce désir qu'il retenait en lui, qu'il maîtrisait, qu'il apprivoisait.

Parvenu au paroxysme du délire de ses sens, une sueur brûlante, corrosive, lui perfora la peau comme une mince vengeance de l'instinct sur l'esprit. Il éprouvait un désir intense à sentir cette

sueur répandre sa vengeance le long de sa peau, le mordre de sa brûlure, le submerger.

Puis, tout s'apaisa. L'oiseau de feu disparut à l'horizon enflammé de ses sens.

Après plusieurs nuits et plusieurs jours de cette nudité dans l'ombre de la chambre, Hercule lui avait dit merci. Elle s'était rhabillée. Et ils étaient sortis dans le jour, dans la pureté du jour, dans la purification de la lumière, dans le baptême d'un ciel trop bleu. Et il lui semblait voir le jour pour la première fois. Il naissait à lui-même.

La pièce de théâtre était commencée depuis longtemps lorsque Hercule revint à lui. Il regarda Irma longuement. Elle semblait attentive de tout son corps. Ce corps qu'il connaissait maintenant si bien. Qu'il connaissait d'une science certaine. Leurs deux corps qui se connaissaient si bien. Mieux que leurs âmes.

Il la voyait très bien maintenant. Elle était d'une franche laideur, d'une bonne et honnête laideur qui ne se cachait pas, ne se déguisait pas, mais s'affirmait plutôt avec une déconcertante naïveté, avec une si grande ingénuité qu'elle en arrivait à se faire oublier. Mais elle avait quelques lambeaux de rêves dans les yeux. C'était ça, sa beauté. Il n'y pouvait rien.

Il l'avait rencontrée comme ça, tout bêtement, tout prosaïquement dans un parc. Les fleurs offraient une débauche de parfums capiteux. Il se surprenait très souvent en flagrant délit de distraction. Il se sentait tout barbouillé par ces odeurs agressives. Il en avait plein les yeux, la bouche. Plein la tête.

Elle s'était assise tout à côté de lui, silencieusement, comme absorbée dans une longue rêverie. Il lui avait jeté un coup d'oeil rapide. Son regard lui avait ramené une moisson d'images floues, vaguement troublantes. Des images qui lui apprenaient la blondeur suffocante de ses cheveux, la ligne ultra-grecque de son nez, le rose ensorcelant de ses lèvres, la pureté de ses mains, le blanc nacré de ses ongles bien taillés, le galbe capiteux de ses jambes féériques.

Alors, il avait levé les yeux au ciel et sur cet écran géant, il s'était projeté ce court métrage en technicolor. Et sur cet écran, Hercule n'avait pas vu que la ligne du nez était moins grecque que romaine, que le galbe de la jambe se perdait dans une courbe plus que prononcée, que la blondeur de ses cheveux déraillait vers le blondasse, que le rouge de ses lèvres s'enfiévrait rageusement

sous le supplice des morsures à répétition. Enfin, il n'avait pas vu tout ce qu'on ne voit pas dans ce qu'on croit voir.

Avant de rencontrer Irma, Hercule n'avait fait que rêver à l'amour sous l'éclairage bleuté des romans roses. Il avait vite remarqué que les premières expériences amoureuses des adolescents se passaient souvent dans les champs, dans les forêts, au bord des rivières, dans les granges ou autres cabanes abandonnées à cette intention. Il avait remarqué également que des beaux sentiments tendres, on passait rapidement à des jeux moins innocents.

Un jour, il avait décidé de se rendre dans un champ non loin de chez lui où, espérait-il, il allait rencontrer l'inévitable fée qui lui enseignerait tous les secrets et tous les mystères de la vie. Comme dans les romans, songeait-il, assis dans l'herbe tendre, appuyé à une vieille souche romantique, il s'endormirait sous la chaude caresse du soleil. Et là, dans le décor enivrant d'une nature idyllique, il serait réveillé par un pas furtif, discret et effarouché à la fois. Ou encore, il serait tiré de son sommeil par des cris perçants qui sonneraient à ses oreilles comme des cloches annonciatrices de plaisirs bouleversants. Ces cris et ces rires bondiraient vers lui dans toute leur innocence, toute leur naïveté. Le mystère de la vie se révélerait à lui enrobé de l'innocence originelle. Comme cela allait être merveilleux ! Chacun doit refaire pour lui-même son petit paradis terrestre et le perdre à son tour.

Ou bien, la fée de ses rêves serait une grande brune mince à la longue chevelure gonflée de soleil, toute emmiellée de soleil, avec des yeux trop grands, trop profonds, tout brillants de convoitises. Elle lui tendrait ses belles mains, des mains offertes par des bras dorés, tout ruisselant de soleil, tout frémissant de voluptés promises. Elle le coucherait maternellement sur l'herbe, le couvrirait de son corps et lui enseignerait dans les délicieux tourments de la première fois, le grand vertige de l'amour, le vertigineux néant des sens en folie.

Mais ce jour-là, dans le champ, la fée se faisait attendre. Le soleil devenait intolérable. Il se glissait dans l'ombre toujours fuyante. L'oreille d'Hercule guettait le moindre bruissement de feuille, le moindre frisson de fleur. Son coeur bondissait au moindre espoir de présence, puis retombait dans le désespérant silence. Sa mémoire affolée tâtonnait dans les souvenirs de ses lectures. On attendait beaucoup dans les romans. Il lui fallait patienter. La récompense serait encore plus grande.

Soudain, il entendit des cris, des voix qui venaient vers lui. Enfin, le rêve devenait réalité ! Les romans n'avaient pas menti. La littérature disait vrai. Vive la littérature ! Cette grande initiatrice des coeurs adolescents ! Cette chaleureuse maîtresse de la vie ! Cette unique école des grands coeurs ! Hercule n'avait donc pas lu en vain tous ces romans qui allaient le jeter à coeur éperdu, à coeur perdu, dans les mystères de l'amour.

Les voix se rapprochaient toujours. Des voix cristallines. Enchanteresses. Pures comme les sources de la forêt. Voix de filles . . . ou de fillettes. Hercule n'avait qu'un regret : ces voix étaient au pluriel. Une meute de fées à ses trousses. On allait débusquer le gibier-chasseur. Toutes des petites dianes chasseresses. Adieu la fée solitaire aux pas veloutés !

Comment allait-il aborder ce groupe de filles ? Cette idée le terrorisa un instant. Paniqué, il chercha un moyen de conquérir . . . ou de fuir. Plus il cherchait, moins il trouvait. Comment solutionner cet épineux problème en quelques secondes, quelques secondes qui le séparaient peut-être de la rencontre de sa vie ? Les romans n'avaient pas prévu cela.

Oui, peut-être quelques-uns dont il ne se rappelait ni le titre, ni l'auteur, ni les personnages. Il en avait vraiment trop lus ! Trop de littérature tue. Les titres, les auteurs, les personnages, les intrigues tourbillonnaient dangereusement dans sa cervelle toute amollie d'une si vaste science. Hercule se mit à maudire la littérature. A maudire ces romans trop bêtes qui n'avaient pas su prévoir une telle situation. Ou plutôt, il se mit à se maudire, à se traiter de triple idiot, de quadruple couillon, de . . . de . . . les mots lui manquaient.

Cette fois, les voix lui arrivaient dessus. Il allait tout manquer. Tout rater. Un désespoir fou s'empara de lui. Il bondit et prit la fuite. Mais il buta contre une inévitable pierre comme dans les mauvais romans. Là, écrasé par sa bêtise, il vit passer dans le sentier, un groupe de jeunes gamins qui gambadaient joyeusement à la recherche de fruits sauvages ou d'oiseaux à capturer.

Alors, Hercule se mit à rire doucement. Un grand rire rentré qui lui secouait le ventre et les illusions. Un rire qui lui démollissait le romantisme. Un rire qui se déployait largement dans ses poumons et ses yeux. Un rire qui jaillissait subitement en un long râlement hystérique.

Terrassé par son propre cynisme, il se releva, reprit son poste contre la souche peu romantique et attendit à nouveau avec un peu moins d'espoir. Un peu moins d'illusion. Et un peu plus d'aigreur contre la vie qui commençait déjà à le malmener.

Hercule apprenait à ses dépens qu'on ne balaie pas si facilement des années de lecture, des bataillons de personnages bien rangés dans la mémoire, des tonnes de papier imprimé. La littérature a le bras long et la poigne solide. On n'y échappe pas facilement. Les romans l'avaient donc repris bien en main. Il attendit encore une heure.

Dans son esprit, la fée perdait peu à peu son aura romantique. Elle devenait de plus en plus une fille réelle, une fille bien en chair. Il se surprit à songer à une petite voisine, fleur encore en bouton mais pleine de promesses. Il la trouvait peut-être un peu trop jeune, mais ... Il s'étonna de désirer tout à coup sa venue. Peu à peu, elle perdait de sa réalité, acquérait un rien de féérique. Il en devenait amoureux, éperdument et follement amoureux.

Une autre heure passa à rêver à elle. Une autre passa à l'attendre. Puis soudain, il entendit un pas délicieux, exquis, un pas de belle au bois marchant. Il en était certain, magnifiquement certain, c'était elle.

Un vent de folie le souleva de terre comme une feuille morte et le jeta sur le sentier à la rencontre de sa vie, de son Destin. Effroi ! Stupeur ! Ironie du Destin ! Humour de la Fatalité ! Il échoua dans les bras de sa mère qui lui rabattit le romantisme, la vie, le destin, l'amour et la fatalité.

Un laideron ... un laideron ... un laideron ... Ce soir, dans cette salle de théâtre, Hercule avait eu la révélation. La grande, la vraie. Celle qui écrase. Celle qui assomme. Celle qui balaie toute une vie. Ce soir, tout prenait un sens nouveau. C'était bien là, Irma, sa femme ... un laideron. Il ne l'avait donc jamais regardée. Il avait donc épousé « cela ». Cela qui se tenait à côté de lui. Cela qui vivait et dormait avec lui.

Il devait mal voir. Ce n'était pas Irma. C'était une autre. Ou bien c'était lui qui avait changé. D'autres goûts. D'autres folies. D'autres lubies. D'autres amours. Il se perdait en conjectures sans se retrouver.

Il rêvait. Il avait rêvé. Il n'avait donc épousé qu'un rêve. Un rêve de poitrine. Ce rêve de deux seins ronds qui avaient coulé

entre ses doigts comme lait de la terre promise. Il en avait toute la peau rageuse de désirs. Mais l'homme ne vit pas que de rêves.

Hercule n'avait jamais regardé sa femme. C'était sûr. Mais il avait appris à la connaître au travers de la lentille grossissante de la vie quotidienne. Sa femme, ce monstre de propreté ! Avec elle, la poussière s'affolait dans une lumière brutale tel un pollen dans un soleil éclatant. Avec elle, la poussière, prise de panique, bondissait d'un meuble à l'autre, étourdissait son adversaire en tourbillon – se coulait sur le plancher, puis se tapissait ici et là, à la bonne vue de tout le monde. L'adversaire aveuglé par ce tourbillon ne voyait plus ce qui crevait les yeux. C'était la trêve jusqu'au lendemain. Hercule avait épousé un aspirateur.

Il en était arrivé à penser qu'il y a dans toute femme, même la plus portée sur la chose, une ménagère qui pouvait s'éveiller traitreusement et pousser à l'improviste. C'était alors un grand ravage de balais, une razzia de plumeaux, un orgasme de propreté. Dans la femme la plus portée à la . . . chose.

A chaque soir, en arrivant à la maison, il avait l'impression de franchir les douanes de quelque pays derrière le rideau de fer.

– Tu as passé une bonne journée ? (Passeport. Papiers. Rien à déclarer.)
– Oui, toute ensoleillée. (Je déclare la guerre, l'amour, la liberté.)
– Donne-moi ton manteau. (Ouvrez vos valises.) Tu arrives deux minutes en retard. (Rien à signaler.).
– Tu sais, les feux rouges ne sont pas toujours de la même humeur.
– Bon, le souper est prêt.

Hercule triturait encore quelques excuses, les laissait errer un instant au fond du gosier avant de les ravaler dans un silence encore vivant de futurs reproches.

Irma, en plus d'être un féroce tyran de la poussière, se doublait d'une cuisinière peu douée mais au riche vocabulaire potager. A chaque fois qu'elle lui disait « mon chou », l'odeur de ce légume exécré lui défonçait les narines et lui tapait une nausée colossale. Il devenait alors blanc comme un drap fraîchement lavé, mais un drap qui aurait eu deux yeux horriblement noirs et une barbe roussie de colère. Allons donc nous surprendre que Hercule, depuis son mariage, ait eu la parole, le geste et le cheveu rares.

Chaque soir, elle apprêtait un plat nouveau : des oeufs. Le midi, c'était aussi des oeufs mais apprêtés d'une façon différente.

Et les oeufs d'hier n'étaient sûrement pas de la même poule que ceux d'aujourd'hui. La variété culinaire faisait rage. Il mangeait des oeufs depuis les 6,666 jours de leur mariage : des omelettes à la coque, des mollets et des durets, des oeufs au miroir et des opaques, des pochés et des brouillés. Hercule couvait les oeufs du regard.

Comble de malchance, Hercule était allergique aux oeufs. Mais il était encore plus allergique aux oeufs trois fois par jour. A tous les soirs que les oeufs amenaient, il se répandait en louanges sur l'originalité et la nouveauté du plat du jour. Simple histoire d'éviter le divorce à court terme. Mieux valait pester intérieurement contre la basse-cour que de se traîner d'appel en appel jusqu'à la Haute. Il se contentait de rouler les épaules, les yeux, quelques idées et attaquait le plat de résistance. Pendant tout le repas, Irma couvait son mari d'un oeil ému. Lorsqu'il avait terminé, elle avait une façon bien à elle de réciter les Grâces : « C'était bon, mon coco ? »

Le mariage depuis le début n'avait été pour Hercule qu'un interminable régime de terreur et d'amaigrissement. Il se nourrissait très peu, je vous remercie, sauf d'espoir.

Fallait-il se rendre à une soirée ? Elle lui déclarait qu'elle n'avait rien à se mettre sur le dos. La femme des cavernes à l'état pur ! Même pas une petite peau de castor ou de vison à se mettre sur le pagne. Hercule tentait de se souvenir du nombre de robes elle s'était achetées par semaine durant les derniers six mois. Mais un regard plus ou moins tendre de sa tendre moitié lui rappelait qu'il est parfois très sage, pour le salut conjugal, d'avoir la mémoire courte.

La tendre moitié toute nue lui signalait qu'elle avait bien quelques robes d'hiver (28 ou 39 peut-être), quelques robes d'été (36 ou 44 à peine), quelques robes de printemps (47 ou 64 tout au plus), quelques robes d'automne (22 ou 26 seulement). Vraiment, c'était une honte ! Mais le temps, capricieux comme une femme, nageait entre deux saisons. Et l'amour, capricieux comme un coeur, nageait entre deux raisons.

Il fallait donc, de toute urgence conjugale, une robe neuve entre deux saisons, ni printemps ni hiver, ni chair ni poisson. Au fait, il restait à Irma quelques robes printemps-hiver mais elles avaient été toutes portées dans des soirées où les dix-huit personnes invitées ce soir-là les avaient vues sur son dos si nu, si nu, si nu.

Hercule savait très bien que porter une robe deux fois devant la même personne était un manquement grave aux dix commendements de Dieu, au sept ou huit de l'Eglise et aux mille et un de la mode. Enfin, les quatre dernières robes étaient hors d'usage : la rouge avait une tache, la verte était trop froissée, la noire était trop petite. Il y avait bien la grise mais elle donnait à Irma des idées noires.

Il fallait donc une robe et comme une robe ne va jamais sans quelques accessoires, toute la panoplie y passait : le sac à main, les boucles d'oreilles, le collier et l'indispensable bracelet. Sans compter l'inévitable manteau qui devait se marier pour le meilleur et pour le pire avec la nouvelle robe. C'était tout, tout, tout. Il fallait être raisonnable après et avant tout.

Hercule salivait un peu de miel, en enrobait sa phrase et laissait couler mollement entre ses dents un « bien sûr, ma chérie ». La panique avait bien flambé un instant dans ses yeux, mais le métier de mari a son état de grâce et vous habitue rapidement à la panique perpétuelle. Sa panique se noyait dans un large et profond sourire. Un sourire gothique flamboyant. Il était habitué à faire fonctionner son sourire comme un briquet : allume, éteint, allume, étreint.

Et puis, et puis, et puis, la chère moitié lui apprenait qu'elle lui avait fait gagner beaucoup d'argent grâce à ses achats judicieux. Solde de 149% avec remise de 99%. Mais les robes au rabais ont toujours quelque chose de louche. Il y a toujours anguille sous robe. Payer le gros prix est encore la meilleure façon d'économiser. Ça dure plus longtemps... au fond des garde-robes. C'est ainsi qu'il apprenait que d'épargne en épargne, le compte en banque était bel et bien à rabais.

Une affaire en or, avec elle, c'était toujours une affaire où il y avait beaucoup d'or à donner. Lorsque la chose convoitée était deux fois moins chère, elle achetait trois fois plus. En ces moments de haut mercantilisme, elle avait une main de fer dans un gant de velours. Mais il fallait prendre garde, le velours était fort mince.

Au retour de ses achats, la tendre moitié était comme la circulation urbaine. Son système nerveux atteignait son heure de pointe. Il n'était pas de santé de montrer une oreille ou un nez. Car un nez ou une oreille suffisaient à lui mettre les nerfs en boule, les nerfs en foule. Et les boules de nerfs roulaient à une allure qui vous

coupait le souffle. Par un phénomène inexplicable, ces boules devenaient tranchantes. Cela faisait partie des risques mortels de la vie conjugale.

Dans ces moments de haute tension conjugale, l'admiration était de rigueur. Hercule devait, sous peine de mort, s'exclamer sur la chute vertigineuse des prix pour la saison et sur l'adresse consommée de sa femme à charmer ces petits serpents de vendeurs qui laissaient fondre les prix sous le double soleil des yeux irrésistibles d'Irma.

Hercule devait toujours être étonné (dans le sens primitif du mot, frappé par le tonnerre) de l'heureux choix des couleurs, de la qualité du tissu et de l'élégance de la coupe. Tendre à la détente des superlatifs, il multipliait les « cette robe me plaît énormément », « j'aime ça très très », « ça te va à ravir ». Il lui fallait poser sur ses lèvres un sourire adhésif qui ne décollait pas durant toute la soirée.

Cette admiration qu'elle lisait à coeur ouvert dans les yeux d'Hercule, donnait à Irma un avant-goût des feux qu'elle allait jeter à cette soirée et des coeurs qu'elle enflammerait bien malgré elle. C'était un avant-goût qui laissait dans le porte-monnaie d'Hercule un arrière-goût amer. Mais qu'importe, il n'était que le mari après tout.

Au cours de la soirée, si par distraction, Hercule venait à éteindre son sourire, il la voyait s'allumer aussitôt : « Ah ! je savais bien que ça ne te plairait pas. Tu n'as jamais eu de goût. » Pourtant, il n'avait voulu prendre le temps d'une seconde, la pose attentive du mari-expert en toilettes et modes de tous genres. Elle ne lui laissait pas le temps d'une ride de réflexion légère. Elle ajoutait dare-dare : « Toujours les mêmes, on sait bien. Allez donc faire plaisir aux hommes . . . » (Ne vous méprenez pas sur le pluriel d'Irma qui a l'air d'enfourner tous les mâles dans la même condamnation. Ce pluriel vous a un air singulier à ne pas vous méprendre. Il s'adresse bien à Hercule.)

Dans ces moments de haute conjugalité où l'on conjugue les insultes à tous les genres, à tous les modes et à tous les nombres, les petits doigts d'Irma piaffaient sur le coin d'une table, la couverture d'un livre ou le dossier d'une chaise. Hercule voyait tout de suite de quel bois elle s'échauffait et le réchauffait.

Hercule souhaitait alors être tarzan. Un de ces tarzans de salon au sourire bien musclé et qui « jungle » avec les femmes comme

d'autres avec des mots ou des quilles. En un tour de liane, ils vous réduisent une mégère à ses plus strictes dimensions : celles de ses charmes.

Mais non, Hercule avait beau être Hercule, il n'était pas un tarzan de salon. S'il avait voulu jouer à l'homme-singe-très-civilisé avec Irma, elle l'aurait vu venir à deux forêts vierges à la ronde.

C'est alors que Hercule se souvenait que le mariage est un sport dangereux. La formule « il faut entrer dans la vie bien armé » n'était pas superflue. Non vraiment, il valait mieux garder les lèvres bien fermées comme des mains qui implorent et ne les ouvrir que pour déborder de salamalecs à la chaîne, cuisiner Irma d'admiration à grande sauce, la mariner d'approbations à répétition. Il devait être prêt à combler son appétit féroce. Il devait aboyer dans son sens. Car, s'il s'aventurait à faire face à sa moitié, il risquait de se la mettre entièrement à dos. Hercule devait *tout* comprendre à demi-mots et tout approuver à pleins mots.

Chaque soir, dans le noir, le noir de l'innocence et de la volupté, la beauté d'Irma flambait dans la pénombre de la chambre. Sa robe étendue sur le divan faisait l'amour avec un veston couché sur elle. Un pantalon s'accrochait désespérément à un dossier de chaise dans une posture qui donnait à réfléchir.

L'oeil d'Hercule grimpait le long des jambes d'Irma, escaladait les hanches jusqu'à la poitrine. Puis, il se reposait un peu sur la courbure des seins, se hissait le long du cou, se hâtait triomphalement vers le visage qui dans l'ombre devenait fascinant. Là, son oeil prenait ses ébats, courait avec ravissement sur ses lèvres, ses joues, son front, ses yeux, se perdaient dans les cheveux. Puis, l'oeil glissait des seins jusqu'à la pénombre soyeuse du sexe. L'horloge, toute alanguie, sonnait la minuit d'un battement de coeur complice. Son sexe comme un soleil de minuit. Un papillon rouge voltigeait dans la chambre...

Le désir lancinait dans les veines d'Hercule. Un élancement sauvage et brutal. Leur désir à tous les deux comme un arbre de feu. Deux arbres qui tendaient leurs branches avec toute la bonne volonté d'une étreinte impossible.

Les minutes et les secondes se mettaient à se gonfler comme pour déborder le temps. Le temps courait à sa propre négation.

Le désir détruisait le temps. Entre elle et lui, le froissement sec des caresses. Hercule entrait en elle, se perdait, se fondait en elle... Ils dérivaient... deux vagues courant l'une vers l'autre. Se fracassant. Se confondant. Ils retombaient, ondulaient et mouraient...

Le rideau tomba sur le spectacle et sur les souvenirs-rêves d'Hercule. Il sortit au bras d'Irma, la vraie, plus amoureux que jamais de son amour de laideron et laissant dans la salle l'autre Irma, Irma la Belle.

LE MIROIR

Il entrait parfois dans son bureau pour se livrer à une de ses passions favorites. Il commençait par replacer quelques livres répandus ici et là dans la pièce. Durant ce manège, furtivement, il jetait un coup d'oeil inquisiteur dans le grand miroir fixé sur le grand mur nu.

Puis, il continuait à ranger des papiers, des dossiers, tout en jetant sans cesse des regards rapides mais bien appuyés dans le miroir. Il se déplaçait de plus en plus rapidement à travers la pièce en gardant toujours les yeux fixés sur le miroir.

Cette sorte de déplacement prenait peu à peu l'allure d'une valse saccadée. Bientôt, cette danse l'hypnotisait. Ses yeux se clouaient toujours plus profondément dans le miroir.

Subitement, il s'arrêtait et regardait avec une sorte de stupeur émerveillée son image poursuivre la danse, seule, dans le miroir. Parfois, il était affolé par cette vision. Un tremblement imperceptible mais violent agitait tout son corps. Petit à petit, la flamme dans ses yeux s'éteignait. Son regard devenait froid et d'une terrible fixité comme dans la mort. Plus rien en lui bougeait. Pas un cheveu. Pas une fibre de son âme. Fixité marmoréenne. Alors commençait l'interrogatoire.

— Vos nom, prénom et profession ?

Et l'image déclinait les nom, prénom et profession d'Hercule.

— Jurez-vous de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ?

Et l'image jurait de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

— Que pensez-vous de monsieur Hercule Virgule ici présent ?

A cette question, l'image se taisait.

— Très bien. Vous savez quelle sanction attend celui qui entrave la course effrénée de la Justice. Persistez-vous toujours à garder le silence ?

Et l'image persistait toujours à garder le silence.

– Très bien. Poursuivons l'interrogatoire. Monsieur Hercule Virgule est-il capable d'avoir raté sa vie ?

L'image souriait, donnait quelques petits coups de menton, changeait de pied, portait la main à son front et lissait ses cheveux, baissait les yeux, les relevait, faisait mine de vouloir dire quelque chose, se ravisait, enfin, retirait son sourire.

– Très bien. C'est votre droit le plus strict de ne pas répondre. Mais nous savons la vérité. Votre silence est éloquent. Celui qui se tait, s'accuse.

L'image se troublait, nageait un instant dans la glace, hésitait longuement à refaire surface puis, se fixait à nouveau. Hercule se fâchait, se frappait la poitrine à deux poings.

– Votre conduite est inadmissible et intolérable. Pensez-vous braver la Justice encore longtemps ?

L'image disparaissait. Hercule semblait revenir d'un autre monde. Il demeurait planté devant le miroir vide, tout hébété, tout écrasé. Puis, il se mettait à supplier l'image absente, à l'injurier, à la cajoler. Il attendait d'interminables secondes, d'interminables siècles. Le miroir s'entêtait à demeurer vide. Le miroir se faisait néant. Il se faisait abîme. Hercule appelait son image. Mais en vain.

Durant de longs moments, il attendait. Planté devant le miroir vide. Il attendait... Claquement de doigts. L'image réapparaissait. C'était lui. Enfin, presque lui. Là, dans le miroir. Hercule se reconnaissait à peine.

C'était lui, adolescent. La haine de son adolescence surgissait, bondissait en lui en un torrent furieux. Il s'approchait du miroir, très près, à en effleurer la surface, nez à nez, joue à joue, bouche à bouche. Hercule aurait voulu cogner dans son adolescence à bras raccourcis, cogner comme un sourd, comme un muet, comme un boiteux, comme un cul-de-jatte. Il aurait voulu cogner inlassablement jusqu'à la fin. Se souvenir, se souvenir, quelle torture ! Se souvenir, c'était une sorte d'embaumement, c'était s'enterrer un peu soi-même.

Alors, il voyait avec stupeur poindre sur son visage des millions de comédons. Il se fixait avec une attention hystérique et se haïssait éperdument. Il aurait voulu briser le miroir et faire voler en éclats toute son adolescence.

L'acnée lui transformait la figure en une pelote d'épingles saignante. Elle perçait, elle pointait ses mille têtes de vipères purulentes, ses mille fleurs de petite mort. La mort lui fleurissait le visage.

Hercule détestait ce petit Narcisse qu'il avait été, tout boutonneux, tout bourgeonnant, tout fleurissant de cette lèpre de jeunesse. Il contemplait ce petit éphèbe en quête d'une impossible beauté, ce petit Hercule aux muscles minces et mous, ce misérable Apollon, ce demi-dieu gringalet, tout rouge encore de sa honteuse divinité. Il avait piaffé d'impatience sur le seuil du monde adulte.

Dans son adolescence, il rougissait tellement qu'il avait l'impression que sa peau se mettait à bouillir. Et cette voix qui muait comme on trahit. Cette voix étrangère qui s'affolait d'un octave à l'autre. Lorsqu'il lisait en classe, sa voix se mettait à se moquer de lui en faisant des percées ridicules ou des plongées tragiques. Alors les rires fusaient autour de lui. Ces rires qui lui faisaient monter le sang à la surface de la peau. Toute sa peau saignait de honte. Il détestait cette voix étrangère qui était la sienne. Il haïssait cette lente moisissure de sa voix enfantine, pure et cristalline.

Mais il fallait bien accepter cet étranger qui poussait en lui, qui l'envahissait avec sa propre complicité. C'était un autre qui parlait à sa place. Et parfois, il le pressentait avec un certain effroi, c'était un peu ou presque, la voix de son père.

Cette divine adolescence que tous les poètes ont chantée, n'était pour Hercule qu'un long tunnel obscur, d'un noir profond, qui semblait inlassablement s'allonger à chaque pas qu'il tentait de faire pour en sortir.

Et cette barbe qui lui perçait la peau. Cette barbe que tout adolescent normal, gratifié d'une authentique naïveté, guette avec ferveur, poussait dans son visage avec une impudeur révoltante. A quinze ans, il avait déjà la barbe d'un vieux loup de mer. Cette barbe que tout adolescent normal rase avec ostentation, cette barbe maudite était déjà pour lui à quinze ans, le symbole d'une adolescence agressive, excessive, un peu trop précoce, presque déséquilibrée. Un vieillissement accéléré. Alors que ses camarades se promenaient rasoir en main, lui, Hercule, se cachait du mieux qu'il pouvait afin d'éviter aux autres le triste spectacle de cet arrachement douloureux d'un poil hideux, sombre, luxuriant.

Après le massacre, sa peau devenait rouge écarlate. Les lotions de toutes sortes n'apaisaient pas ce feu qui lui cuisait le cou, le menton et les joues. Il se serait bien passé de ces caractères secondaires de la virilité.

Et ces cheveux qui battaient pavillon comme un drapeau affolé de patriotisme aigu. Ces cheveux qui se dressaient continuellement sur sa tête comme pour signaler aux hommes l'horreur perpétuelle qui le ravageait de vivre parmi ses semblables.

Devant ce miroir cruel, Hercule reconnaissait cette adolescence, ce paradis d'horreur qu'il avait vécu avec l'étonnement des condamnés à mort. Cette adolescence qui était pour la majorité des jeunes un rêve éveillé, une marche enivrante vers le grand oasis de la maturité, de la liberté, de la créativité, n'avait été pour lui qu'un cauchemar profond. Il l'avait vécu les yeux agrandis par la vision d'un désert interminable où les oasis se contentaient d'être de fuyants mirages.

Et le souvenir de ses études surtout lui entrait dans la chair avec une acuité lancinante. La routine des études. Les cours longs et ennuyeux qui recommençaient invariablement tous les jours, chaque matin, avec les mêmes compagnons, les mêmes professeurs, aux mêmes heures, aux mêmes pupitres. Ces travaux qu'il fallait faire à coups de dictionnaires et de lexiques. Tous les jours, pendant des semaines, des mois, des années, des éternités. Il avait eu l'impression de marcher lourdement dans un désert morne, sans poste, sans orientation. L'année scolaire se terminait sur un indigeste empiffrement de manuels à la douzaine. Puis, il diluait ses vacances dans un morne ennui. Et on vous propulsait dans une autre année qui recommençait semblable à la précédente, semblable à toutes les autres, semblable à la suivante.

Au lieu d'épanouir son esprit, toutes ces études semblaient le lui rétrécir. Son cerveau fermentait un instant. Puis, il se mettait à pourrir lentement sous l'action étouffante de toutes ces sciences entassées en lui. Ses merveilleuses certitudes d'enfance, on les lui tailladait à grands coups d'hypothèses, de théories, de mises en question. Que son monde de l'enfance était solide à côté de ce monde adulte qui venait à lui boitillant sur mille échasses rafistolées, croulant de trop de science qu'il ne pouvait plus supporter !

Tout pourrissait. Sa voix. Sa peau. Sa cervelle. On faisait de lui un vieillard précoce. On saccageait en lui son enfance, ce qu'il avait de plus sérieux, de plus précieux, de plus robuste, de plus vivant.

Contrairement à beaucoup d'autres adolescents de son entourage, il ne reniait pas son enfance. Il tentait plutôt de s'y accrocher, de s'y réfugier. Eux, ils se moquaient des vérités religieuses qu'on leur avait enseignées dans les petites classes. Mais lui, il refusait le faux durcissement de l'adolescence. Eux, ils étaient en mal du monde adulte. Lui, il était en proie à son enfance.

Tout ce drame intérieur, il devait le cacher aux autres. Révéler son tourment, c'était accepter la défaite. Le secret protégeait en lui cet îlot de pureté et d'innocence autant physique que morale. Il avait en horreur cette sensualité qui le rongeait. Ce sang fou qui lui crevait les veines à la seule vue ou à la seule pensée d'une fille de son âge ou d'une femme dans la trentaine.

Il se rappelait entre autres cette cousine, mariée, au début de la trentaine. Elle était venue de loin pour les visiter. Hercule avait alors seize ans. Il l'avait contemplée longuement, fasciné par sa féminité épanouie de femme expérimentée. Il avait cherché en elle un guide sur le sentier de l'amour et de la sensualité. Une adolescente créait chez lui une sorte d'anxiété vague. Il lui fallait alors prendre l'initiative, jouer au charmeur, jouer à l'homme. Avec cette cousine, au contraire, il pourrait se livrer totalement, se laisser initier, se laisser prendre comme un enfant. Avec une adolescente, il portait tout le poids odieux de la sensualité. Il devait avouer son désir. Mais cette cousine était inaccessible. Son charme en était augmenté. Il la dévorait à l'intérieur de lui-même tandis qu'il affichait une sotte indifférence à l'extérieur.

Certes, Hercule avait eu quelques aventures amoureuses comme tous les adolescents de son âge. Mais il s'agissait d'aventures bizarres, un peu anormales. Une femme l'attirait surtout par la partie de son corps la plus parfaite. Il aimait des yeux, des lèvres, des mains, des jambes, mais jamais une femme au complet. Il ne pouvait jamais se souvenir des visages et même des corps de ses compagnes d'amour. Il y avait dans ses fringales d'amour, une étrange quête de la beauté pure. Cela donnait lieu à de décevantes aventures où ses compagnes demeuraient sur leur faim et parfois avec une haine de l'homme dont Hercule ne se doutait pas le moins du monde.

La première fois, il fut séduit par des mains. Des mains blanches, légèrement roses, longues, frémissantes, démentielles dans le désir inavoué qui courait éperdument au hasard des fines nervures.

Les doigts étaient longs aussi, effilés, fragiles comme une adolescence, nerveux comme un coeur affolé. Des doigts qui faisaient rêver à des caresses voluptueuses, des caresses angéliques. Les ongles étaient encore plus fascinants. Ni trop longs. Ni trop bombés. Ni trop peinturlurés. Ni trop carrés. Ni trop pointus. Ses ongles étaient de vraies petites merveilles, presqu'un miracle de perfection. Hercule était tombé amoureux de ces deux mains de rêve aux ongles parfaits.

Il avait suivi longtemps ces mains. Les avait savourer du regard. Elles avaient traversé une rue. Elles s'étaient arrêtées devant une vitrine. Elles avaient serré d'autres mains. Elles avaient dit quelques mots à une amie ou à une vague connaissance. Elles s'étaient balancées dans la lumière vive, petits soleils dans le soleil. Il les fixait avec un désir fou, ces mains d'ange, ces mains qui conduisaient son destin à travers la foule.

Soudain, elles montèrent un long escalier, ouvrirent une porte qui grinça lourdement. Il entra derrière les mains. Elles ne manifestèrent aucune surprise, aucune nervosité, aucune impatience. Elles s'étendirent langoureusement sur un grand lit et elles se livrèrent à son désir. Il les caressa. Les embrassa pendant des heures et des heures. Il se caressa le corps avec ses mains qui se livraient avec docilité. A un certain moment, il eut une envie folle de les mordre, de mordre à belles dents dans ces mains délicieuses. Mais il se ravisa. Il quitta les mains. Il quitta la chambre. Il dévala l'escalier et bondit dans la rue. Il n'emportait avec lui ni un visage, ni une voix, ni un corps, ni un nom, ni même une promesse. Il n'emportait que deux mains de rêve aux ongles parfaits. Ce fut sa première aventure.

La deuxième fois, il avait suivi des jambes. Des jambes qui riaient de tous leurs feux, qui ironisaient dans le vacillement des talons hauts. Il avait suivi des chevilles qui se tordaient de rire à marcher sur l'ombre d'Hercule. Les jambes étaient entrées dans un salon de coiffure. Elles en étaient ressorties. Elles avaient marché un certain temps, l'ombre d'Hercule toujours sur leurs talons. Elles étaient entrées dans une maison, s'étaient étendues sur un canapé. Alors, l'ombre d'Hercule devint réalité.

Là, au milieu des éclats de rire, des soupirs, des gémissements, il les avait caressées longuement, tendrement, voluptueusement. Il avait embrassé ces jambes de rêve, d'un galbe à vous donner le vertige. Il avait caressé du bout des doigts les genoux, avait mordu

dans les mollets. Puis comme un coup de vent, il était sorti de la maison en laissant derrière lui une femme gémissante, implorante. Une femme dont il n'avait pas vu ni le visage, ni les mains, ni le ventre. Il emportait dans son rêve et dans sa chair une paire de jambes dont il était amoureux fou. Ce fut sa deuxième aventure.

Il y en eu d'autres... plusieurs autres...

Toutes les parties du corps féminin y passèrent. Tantôt des jambes ou des seins, tantôt une voix ou des lèvres, tantôt une chevelure ou des yeux. Lorsqu'il imaginait la femme, il rassemblait dans sa mémoire toutes ces perfections pour composer un chef-d'oeuvre de beauté. En rêve, il faisait l'amour avec cette femme unique. Une femme qui n'existait pas, qui ne pourrait jamais exister. Une femme qu'il créait comme Dieu avait créé Eve aux premiers jours.

Incapable d'aimer une femme autrement qu'en pièces détachées, Hercule se sentait impuissant à devenir un vrai homme. Il se demandait pourquoi on ne pouvait choisir d'être ou un homme ou un enfant. Il aurait voulu tuer l'homme qui grandissait en lui, bien malgré lui. Il haïssait cet homme qu'il devenait à son corps défendant, à son âme défendante. Il aurait voulu flétrir en lui l'homme qui se déployait comme une mauvaise herbe. Rester un enfant, c'était demeuré intact. L'adolescence, c'était le pourrissement de la jeune graine en voie de devenir un fruit resplendissant. Mais ce pourrissement de l'enfance, il ne pouvait s'y résigner. Il le refusait de toute son âme révoltée, de tout son corps en révolution. Il n'avait pas été un adolescent malheureux, incompris comme tous les autres adolescents prétendaient l'être. Non, il n'avait été qu'un adolescent dégoûté. Il voulait se désintoxiquer de son adolescence. Il voulait s'en purifier. Il voulait s'en débarrasser comme d'une peau morte.

Mais cela était impossible. Imposible de se défaire d'une peau morte si on n'accepte par la mutation complète. Impossible aussi de devenir un homme sans porter, le temps d'une adolescence, cette peau morte. Impossible de basculer d'un seul bond de l'enfance dans l'âge adulte.

Devant ce miroir, Hercule éprouvait toujours le même malaise, celui qui l'avait envahi lorsque adolescent, il avait participé au concours des rhétoriciens organisé dans le but de désigner le meilleur apprenti-orateur de l'année. Le premier moment de panique passé, il s'était rassuré en pensant qu'il lui restait encore quelques

semaines pour se soustraire à cette épreuve : il avait le temps de mourir ou de contracter une maladie grave ou de subir un accident. Il se crut à l'abri du concours-cataclysme.

Les semaines passèrent, et les jours, et les heures, et les minutes, et les secondes, et la mort ne venait toujours pas, et la maladie se portait bien et les accidents l'évitaient comme par une ironique fatalité. Il avait beau s'exposer à tous les dangers, se ruer dans les courants d'air, sortir nue-tête, nus-pieds et nu tout ce que vous voudrez, la santé en lui s'affirmait avec insolence.

S'il lavait les vitres au quatrième étage en appelant à lui le vertige libérateur, sa main s'agrippait d'elle-même au rebord de la fenêtre et il restait accroché sain et sauf au-dessus du vide. Dans les matchs sportifs, il se lançait à corps perdus, à jambes perdues dans les mêlées les plus féroces, dans les bousculades les plus infernales, en quête d'une jambe cassée ou d'une bonne foulure. Peine perdue, il s'en sortait toujours indemne, comme un jeune dieu invulnérable aux muscles gonflés d'orgueil.

Un jour, en désespoir de cause, il donna un magistral coup de pied dans une clôture avec l'espoir de se casser tous les orteils. Hélas ! la clôture vola en éclats et son pied retomba... intact. Alors, il visita les malades, s'efforça d'avaler goulûment quelques microbes salutaires. Il respira à pleins poumons l'haleine des tuberculeux-toussoteux-cancéreux. Peine perdue. Les microbes le fuyaient comme la peste.

Les jours passèrent. La mort retirait toujours à temps sa faulx. Une égratignure par-ci, une ecchymose par-là, c'était là toute sa parcimonieuse générosité. Elle qui fauchait si voracement à droite et à gauche épargnait Hercule comme pour se moquer de lui.

Aux grandes causes, les grands moyens. Hercule se jeta devant une voiture. Mais les freins étaient superbes cette journée-là et les réflexes du conducteur en grande forme. Les roues firent à Hercule une gentille risette à cinq centimètres du nez. Il en fut quitte pour se relever (penaud) en essuyant les reproches du conducteur et les insultes des témoins. On parla de véritable tentative de suicide. Hercule essaya de s'excuser à coups de petites phrases stupides, maladroites : « Je n'ai pas bien regardé... Je croyais avoir le temps... »

Enfin, le terrible jour du concours-cataclysme arriva et Hercule fut obligé de monter sur l'estrade avec tous ses camarades.

Les jours précédant le supplice qu'il qualifiait de moyennageux, il n'avait pas dormi, n'avait pas mangé. Il s'était fait accroire des maux de tête sans exemple dans l'histoire du genre humain de sorte qu'il se présenta, au jour fatal, dans une grande mauvaise forme.

Il était certain d'être éliminé à la première phrase. Il attendait avec un grand espoir de délivrance et de soulagement la phrase du jury lui signifiant sur un ton formidablement paternel : « Mon ami, je crois qu'il vaut mieux vous retirer. » Il en était certain d'une certitude qui le remplissait d'aise à l'avance. Il était certain que sa mémoire faillirait à la première phrase, qu'il ne se rappellerait pas une traître syllabe de ce sale texte qu'il avait composé et mémorisé en se vouant à tous les diables. Il était certain que ses jambes le lâcheraient, que sa gorge se ferait toute petite, toute mignonnement petite, tellement que le plus petit mot ne trouverait pas son chemin jusqu'aux dents, jusqu'aux lèvres. Il n'aurait même pas le temps de rougir qu'il serait déjà bien assis au chaud de sa défaite, bien effondré dans le moelleux de sa honte. Mais qui parlait de défaite et qui parlait de honte . . . ?

Tout se passa autrement.

D'abord, ses chers confrères de la confrérie rhétoricienne furent lamentables. Le premier perdit ses jambes à la deuxième phrase, le second perdit la voix, le troisième ses moyens, le quatrième la tête, le cinquième les nerfs, le sixième sa contenance. Et le septième, ce fut le jury qui perdit patience. Chacun alla se rassoir avec un morceau en moins.

Lorsque le tour d'Hercule arriva, la voie était libre. Il espérait perdre tout à la fois. Mais la défaite des autres donna un peu de force à ses jambes, un peu d'assurance à sa voix, un peu de fil à sa mémoire en sorte que la première phrase sortit assez bien, même très bien. Ces premiers mots suffirent à lui éclaicir la voix, les idées, la mémoire, à rapprocher le va-et-vient de ses jambes et tendre un peu mieux ses cordes vocales. Sa mémoire se mit à lui lancer farouchement son texte à la tête.

Tout se passa comme dans un rêve. Les phrases coulaient malgré lui. La machine était en marche. Tout s'accélérait. Il se surprenait lui-même à prononcer des périodes avec des airs de conviction. Il s'enflammait à mesure qu'il avançait dans son discours. Il prenait feu comme tous les grands orateurs de l'histoire, ces grands timides qui hypnotisaient les foules.

Il aurait pu parler durant des heures, des jours, des semaines. Cette mauvaise bête de trac avait coulé hors de sa peau. Il avait sué pendant des semaines tout son trac jusqu'à la dernière goutte. Il ne lui restait plus un tremblement dans les jambes, plus un seul serrement dans la gorge, plus une seule goutte de sueur dans la peau.

Maintenant, le monde lui appartenait. Il était Démosthène, César, Napoléon. Il était Chrysostome, Bossuet, Lacordaire. Il était lui-même, le plus grand orateur de tous les temps, le plus grand dégobilleur de sornettes que la terre ait porté. Autour de lui, les murs éclataient, volaient en mille morceaux, se volatilisaient sous la pression atomique de sa parole. Le monde était à l'écoute. De toutes les rues, de toutes les ruelles, de toutes les impasses, les peuples de la terre coulaient en torrent vers cette salle pour l'entendre, lui, le Jésus de la belle parole. Et les peuples, sans manger ni boire, l'écoutaient religieusement. Les peuples l'écouteraient pendant des siècles.

C'était incroyable, merveilleux, fantastique, mirobolant. Le triomphe ! Le triomphe ! Il lui fallait parler, il n'avait pas le choix. Il se grisait de sa propre parole. Il s'écoutait parler. Il se pendait à ses propres lèvres. Lorsqu'il arriva au bout de son texte, il s'arrêta bêtement, resta planté une longue seconde, tout raide dans le silence étonné de la salle. Alors il fut renversé par une longue et tumultueuse vague d'applaudissements et de cris qui lui déferlait dans la face, qui lui emplissait le coeur, les poumons et l'âme d'une ivresse insoutenable. Ce n'était plus une vague, c'était une mer, un océan, une tempête. Et Hercule sous le flot, tout raide, tout blanc, tout bleu devenait un beau et grand noyé. Il fixait la salle comme du fond de l'éternité.

Il n'entendit pas le verdict du jury qui le proclamait vainqueur. Il ne vit pas les mains tendues vers lui pour lui secouer solidement la victoire. Il n'entendit que son coeur qui lui déchirait le thorax. Il ne vit que la gloire s'avancer vers lui... les bras largement ouverts.

C'est alors qu'il se mit à rire de son suicide manqué.

L'image se brouilla à nouveau. Peu à peu, elle reprit forme. Hercule se vit apparaître dans le miroir sous les traits du Grand Meaulnes.

Il redevenait le Grand Meaulnes boutonné, boutonneux qu'il avait été. Il se souvenait d'avoir rêvé d'être le Grand Meaulnes.

Pour s'en donner la parfaite illusion, il jouait au Domaine Perdu avec une petite voisine nommée Fridoline, aussi boutonnante et boutonneuse que lui. Il jouait au Grand Meaulnes. Elle jouait à Yvonne de Galais. Ils jouaient tous les deux à s'aimer dans le rêve, à s'aimer à cache-cache, à s'aimer à l'aventure.

Ou plutôt, ils ne jouaient pas. Il était Meaulnes. Elle était Yvonne. Pour l'espace d'un voyage dans le rêve. Et comme ils étaient nés dans un drôle de pays, le Québec, il n'y avait pas de château. A la conquête, les Français les avaient pliés en quatre et les avaient emportés dans leur douce France, après avoir brûlé les châteaux des Indiens et les Indiens au milieu. (C'est pourquoi on les appelle aujourd'hui les Amers Indiens.) Les Français, civilisateurs du monde avaient laissé aux Anglais, un fleuve, quelques montagnes et beaucoup beaucoup de petits Québécois. Et les Anglais s'en arrangent très bien. Les Amers Indiens depuis ce temps demeurent sur leurs grande réserve dans des tentes de papier cellophane ou en plastique synthétique, fournies gratuitement par le gouvernement Papa Towa. Et comme il n'y avait pas de château, pas de Domaine, Hercule-Meaulnes et Flidoline-Yvonne transformaient du regard une vieille grange en un château provisoire, en Domaine où bourgeonnait, où boutonnait leur amour d'une heure.

Hercule et Fridoline choisissaient toujours une journée de grande pluie, de pluie chaude et tendre, pour construire leur petit château en Québec. Ils se donnaient la main et prenaient une grande course à travers le rêve, les arbres, les âges et les champs pour finalement aboutir à la vieille grange délabrée que leurs coeurs avait élue.

La grange était là, abandonnée, seule, au milieu du champ, toute accroupie sur ses vieux souvenirs. On l'avait vidée de tous ses biens et abandonnée au petit malheur de tous les jours. Elle voyait arriver les deux adolescents avec un ravissement qui faisait frémir, tressaillir ses vieilles planches. Elle craquait de joie, la grange, avec un grand gémissement de vengeance envers le passé qu'elle narguait de cet unique mais enivrant triomphe.

Hercule-Meaulnes et Fridoline-Yvonne ouvraient toutes grandes les portes de la grange-château-domaine. Ils n'entendaient pas les longs gémissements des gonds ensanglantés de rouille. Ils ne voyaient deux somptueuses portes de château. Ils voyaient apparaître devant eux un palais enchanteur. Ils se regardaient dans les

yeux comme dans les films à trois sous et à deux amours. Ils se regardaient et ils ne voyaient pas les milliers de boutons qui leur crevaient la peau, qui crevaient leur jeunesse. Non, ils ne voyaient que des millions de grains de beauté. Ils étaient amoureux à n'en plus dormir. Ils jouaient à l'amour, au grand amour, au seul amour : l'amour en rêve.

Ils s'élançaient follement à travers la grange-château-domaine en tendant les bras au triste ciel des carreaux sales. Ils cueillaient des brindilles de foin comme autant de fleurs rares et précieuses. Ils se promenaient dans ce jardin de leur amour, en ne voyant pas les vieilles fourches croulantes ou boiteuses, en ne voyant pas les vieilles herses déhanchées, en ne voyant pas les râteaux perclus. Ils voyaient, ils voyaient des arbres fantastiques, des plantes exotiques, des fleurs uniques comme dans le jardin des origines, le jardin de l'innocence. Ils n'étaient plus Meaulnes et Yvonne. Pour un instant, ils étaient Adam et Eve, l'Adam et l'Eve des premiers jours. Ils s'étourdissaient de bonheur. Dansant. Sautant. Bondissant. Criant. Soupirant. Jusqu'à en perdre l'haleine, l'équilibre et les jambes. Là, enfin, projetés dans une mare de paille, ils rêvaient en se lançant des phrases au fil de leurs rêves.

Pendant des heures, ils se disaient qu'ils s'aimaient à la folie, à la mort, à la vie, pour toujours, à jamais. Qu'ils se marieraient. Qu'ils n'auraient pas d'enfants afin de n'être jamais distraits de leur amour. Tout ce que l'on disait sur les enfants qui rapprochent les parents, qui soudent l'amour des parents, était faux, erronné, trompeur, aberrant, ce n'était qu'une fausse publicité d'illustres papas en mal de surpopulation. Sans enfants, seuls pour toujours, tous les deux à jamais, pour toute la vie, jusqu'à la mort, ils s'aimeraient, ils ne feraient que s'aimer. Ils seraient tous les Roméo et toutes les Juliettes à la fois. A la fois, tous les princes et les princesses du Moyen Age à la dérive des Temps Modernes. Hercule-Meaulnes jouerait toute la vie de la mandoline et Fridoline-Yvonne filerait une interminable toile d'amour où viendraient se perdre tous les Ulysse et toutes les Pénélope.

Dans la grange-château-domaine, les deux amoureux restaient pendant des heures et des heures, parfois dans un silence total, à écouter la pluie, à se tenir la main, à se regarder dans les yeux, à s'aimer comme dans tous les contes.

Mais venait le moment fatal où il se penchait sur elle pour l'embrasser. Il ne voyait pas les multiples boutons qui crevaient le visage de Fridoline. Il ne voyait pas ses lèvres fendillées et sèches comme des peaux de couleuvres en mue. Il ne voyait pas ses cheveux raides et blondasses. Non, il ne voyait qu'une fille, la plus belle du monde. Il se penchait, se penchait, suspendu voluptueusement au mince fil de son désir tendu à se rompre.

Alors, selon le rite sacré, elle prononçait la phrase fatale, celle qu'il attendait avec une certaine angoisse et une certaine volupté : « Nous avons fait une folie, récitait-elle, nous ne sommes que des enfants. »

A ce moment précis, il s'arrêtait, la regardait longuement. Tous les deux retenaient un énorme fou rire qui leur enflait la poitrine, leur gonflait les joues et faisait trembler leurs lèvres. Brusquement, ils se relevaient. Le charme était rompu. Le jeu fini.

La vie était finie. Ils se voyaient maintenant tels qu'ils étaient. Leurs visages étaient en proie à une laideur intolérable. Ils en avaient honte. Ils retenaient un fou rire en voyant la grange, la paille, toute cette brutale et insolente réalité qui leur sautait à la figure, qui leur sautait au coeur.

Mais ils ne pouvaient pleurer. Ils avaient plutôt le goût de faire les clowns, les vrais, ceux qui se maquillent un monstrueux sourire sur la face pour cacher le chagrin qui leur fait battre les lèvres. Autour d'eux, les mares de paille se répandaient en larges rires jaunes. Deux nids d'amour leur pinçaient les joues. Des nids vides . . .

Ils étaient les enfants hideux d'un vieux château croulant. Ils étaient les enfants perdus d'un Domaine Perdu, d'un Paradis Perdu. Pour eux, il n'y avait pas de chemin, pas de fête, pas de château, pas de fiançailles et c'était suffisant pour qu'il n'y ait pas d'amour. Adam et Eve aux portes d'un paradis fermé où ils ne pénétreraient jamais.

Les yeux encore tout embués de rêve, de leur rêve, tout attiédis d'une fausse volupté, ils sortaient de la grange et revenait à la réalité.

L'image se brouilla. Hercule entra dans le miroir et disparut.

Analyse d'un entretien sur la conservation des établissemens du Bas-Canada, des loix, des usages, etc. de ses habitans

Texte ancien
Rédigé par DENIS-BENJAMIN VIGER

Présenté par
YVON-ANDRÉ LACROIX

A. *Présentation du texte ci-joint*

1. *L'auteur : Denis-Benjamin Viger*

Cette brochure anonyme est généralement attribuée à Denis-Benjamin Viger [1], avocat, politicien et écrivain, né à Montréal le 19 août 1774, fils de Denis Viger et de Charlotte-Perrine Cherrier. Après ses études en droit, il est admis au barreau de Montréal en 1799. Sa carrière politique commence vraiment alors qu'il représente le comté de l'ouest de Montréal à la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada, de 1808 à 1810. Il représente par la suite le comté de Leinster, de 1810 à 1816, et de Kent, de 1816 à 1830. En 1828, il est l'un de ceux que choisissent les députés de l'Assemblée pour porter au Parlement de Londres les griefs du peuple contre l'administration du gouverneur Dalhousie [2]. Il y retournera fréquemment. Il est néanmoins nommé membre du Conseil législatif en 1830. Patriote, il défend la cause de son cousin, Louis-Joseph Papineau, mais il ne prend cependant aucune part au soulèvement de 1837. Il n'en est pas moins arrêté en novembre 1838 et emprisonné, pendant 18 mois, sans procès. Il joue un rôle politique très actif jusqu'à sa mort survenue le 13 février 1861.

Auteur de pamphlets politiques [3] et de quelques poésies, publiées dans *Le Spectateur* (1813-1829) qu'il a fondé, il travaille activement dans les milieux journalistiques. Ainsi, il appuie financièrement *La Minerve*, aide à la fondation de *L'ordre*, encourage l'*Echo du Cabinet de Lecture*, détient la propriété de *L'aurore des Canadas*. Il contribue également à épauler financièrement plusieurs jeunes littérateurs.

---

1. En fait, toutes les biographies consultées attribuent unanimement la paternité de cet ouvrage à D.-B. Viger. Voir la bibliographie sommaire sur D.-B. Viger ci-après.
2. Pour plus de détail sur la période 1790-1830, voir l'introduction que nous avons faite à la brochure de Dominique Mondelet intitulée *Traité sur la politique coloniale du Bas-Canada* dans *Les Ecrits du Canada français*. numéro 33. Voir spécialement les pages 191 à 197.
3. Voir la bibliographie sommaire de l'auteur ci-après.

2. *Résumé du texte*

Même si rien ne l'indique sur la page couverture, cette brochure est en réalité une seconde édition revue et corrigée d'une petite brochure anonyme également attribuée à D.-B. Viger [4] et publiée en 1809 sous le titre *Considérations sur les effets qu'ont produit en Canada, la conservation des établissemens du pays, les moeurs, l'éducation, etc. de ses habitans; et les conséquences qu'entraîneraient leur décadence par rapport aux intérêts de la Grande-Bretagne* (Montréal, James Brown, 1809. 11-51p). Dans l'« avertissement » de l'édition que nous vous présentons, l'auteur résume d'ailleurs brièvement les grandes idées de l'édition de 1809. [5] Les mêmes idées de base se retrouveront dans l'une et l'autre édition mais elles sont beaucoup mieux énoncées dans la seconde.

Entre les deux dates de publication, quinze années se sont écoulées après lesquelles l'auteur ressent quand même la nécessité de réaffirmer ses idées. Il estime que celles-ci demeurent aussi actuelles puisque les positions idéologiques et les préjugés humiliants de certains Britanniques n'ont pas changé.

Denis-Benjamin Viger résume donc sous forme d'une lettre à un ami [6] l'entretien qu'il a eu « avec une couple d'Anglois » qui doutent du besoin et du droit légitimes des Canadiens [7] à vouloir rester eux-mêmes et à conserver les institutions fondamentales auxquelles ils s'identifient.

L'auteur est un « admirateur éclairé de la constitution anglaise, [et] il ne fit jamais la guerre à l'homme mais aux abus; fort des droits qu'elle nous accordait, il lui demandait les armes dont il se servit pour battre en brèche le machiavélisme de certaines coteries puissantes. C'est au nom de la constitution qu'il a toujours et partout réclamé justice pour le peuple canadien ». [8]

4. Le catalogue de la Bibliothèque nationale du Québec décrit l'édition de 1826 comme étant la « suite de » l'édition de 1809.
5. Page V dans le texte.
6. La brochure est publiée en 1826 mais la lettre est cependant datée du 1er septembre 1819. Voir page 1 dans le texte.
7. Le nom « Canadien » utilisé à l'époque recouvre une réalité bien précise : les Canadiens français. Ce nom était utilisé pour identifier les habitants nés sur le sol canadien par opposition aux nouveaux immigrants français sous le régime français et aux immigrants anglais depuis 1763.
8. Joseph Royal et Côme-Séraphin Cherrier, *Biographie de l'Hon. D.-B. Viger* (Montréal, J.A. Plinguet, s.d.), p. 10.

L'auteur entend démontrer que les Canadiens sont attachés à l'Angleterre et que ce ne sont pas les quelques Anglais fanatiques et aventuriers « qui ne voyent en nous que des papistes à persécuter » [9] qui violeront les droits que la Constitution de 1791 garantit aux Canadiens. Les « considérations » de l'auteur sont empreintes de sobriété, de modération et de retenue : le verbe ne se veut ni passionné ni incisif, mais pondéré, juste et clair.

Pour donner plus de poids à ces « considérations », Denis-Benjamin Viger se situe dans un contexte historique comparatif. Sa très grande érudition l'amène à comparer la situation des Canadiens dans l'empire britannique à des situations analogues de vainqueur-vaincu à des époques aussi lointaines que la Grèce et la Rome de l'Antiquité. Il s'élève en fait contre toute forme d'impérialisme et de colonialisme qui cherche à priver une collectivité de ses droits inaliénables en plaçant les membres à cette collectivité dans un état moral et politique d'infériorité : les Canadiens aujourd'hui, les Anglais sous les Normands hier, les Carthaginois bien avant.

L'auteur estime cependant que la force d'un empire ne réside pas dans l'esclavage des peuples vaincus mais dans le respect de leurs droits fondamentaux. La volonté de soumettre le conquis entraîne le mécontentement, la révolte, les persécutions, la violence, la barbarie et le despotisme. Par ailleurs, le respect des droits d'un peuple fortifie chez ce dernier l'autorité de la métropole même si elle est étrangère à tous les égards : « Les peuples restent toujours attachés à l'ordre des choses qui assure la jouissance de leurs droits ». [10] Ainsi, les peuples soumis à Rome qui ont été forcés d'adopter les lois, les usages, les moeurs et la langue de leurs vainqueurs ont été les premiers à succomber lâchement aux invasions barbares du Nord de l'Europe [11] tandis que les peuples dont les droits avaient été les moins violés ont résisté plus énergiquement [12]. Quand le vainqueur veut assimiler le peuple vaincu, celui-ci « perd ses forces, il languit, il meurt. (...) N'est-il pas devenu étranger au sol qui l'a vu naître ? Il n'a rien à conserver, il n'a rien à défendre, il attend même presque toujours d'un changement de gouvernement ou de domination, sinon la guérison de ses maux, au moins quelque adoucissement à ses souffrances. » [13]

9. Page 33 dans le texte.
10. Page 20 dans le texte.
11. Page 12 dans le texte.
12. Page 11 dans le texte.
13. Page 32 dans le texte.

Conserver les établissements du Bas-Canada, c'est affaiblir la colonie puisque celle-ci ne sera jamais anglaise et ses habitants « ne seront jamais de bons sujets Britanniques ». D.-B. Viger dénonce de telles assertions venant de Britanniques dont le fanatisme et les préjugés coloniaux s'attaquent, à son avis, à la base même de la nation canadienne : la religion catholique, la langue française, l'éducation... Conserver nos institutions et favoriser un plus grand épanouissement de notre collectivité tel que le veut la constitution de 1791, c'est conserver notre fidélité à la Grande-Bretagne. Les Canadiens n'ont-ils d'ailleurs pas fait preuve, depuis la Conquête, d'une fidélité irréprochable à l'égard de la Grande-Bretagne, en particulier en 1775 et en 1812 » Abolir notre langue, de continuer l'auteur, ce serait favoriser notre rapprochement avec les Américains, en particulier de leur culture et de leurs idées, et de faire inévitablement, à long terme, l'avantage d'une puissance rivale de la Grande-Bretagne qui rêve depuis longtemps d'annexion.

Enfin, D.-B. Viger expose le ridicule de ces mêmes fanatiques qui ne voient chez les Canadiens qu'un peuple prêt à se révolter pour se rapprocher un jour de la France. Six raisons principales [14] rendent maintenant impossibles un tel rapprochement : les Canadiens n'ont plus aucune communication avec la France depuis plus d'un demi-siècle ; géographiquement, ils sont doublement isolés puisqu'ils vivent sur un continent anglophone et que l'Atlantique les sépare de la France ; la révolution française a altéré les moeurs des Français et son code, qui est le nôtre, a été altéré ; les Canadiens avaient déjà une identité nationale particulière bien avant la Conquête ; enfin, les nouvelles institutions britanniques ont transformé la mentalité canadienne. De toute manière, au niveau commercial, seule la Grande-Bretagne possède maintenant le dynamisme économique, financier et maritime pour assurer sa suprématie au Bas-Canada et y permettre un plus grand enrichissement économique. [15]

Les Canadiens, de conclure l'auteur, sont isolés géographiquement, ils constituent un rempart possible vis-à-vis les Etats-Unis, ils sont satisfaits du commerce, de la constitution britannique

14. Pages 34-35 dans le texte.
15. Page 39 dans le texte.

et ils ne cherchent pas à se rapprocher de la France. Dès lors, l'intérêt britannique n'est-il pas de maintenir les Canadiens dans cette tranquille et « paisible jouissance » [16] de leur religion, de leur langue, de leurs coutumes, de leurs moeurs et de leurs lois ?

YVON-ANDRÉ LACROIX

Montréal, le 1er février 1973.

16. Page 23 dans le texte.

N.B. L'exemplaire original qui a servi à la réimpression intégrale de cette ancienne brochure québécoise se trouve à la Bibliothèque nationale du Québec, à Montréal.

B. *Bibliographie sommaire*

1. *Bibliographie sommaire des oeuvres de D.-B. Viger* (ordre chronologique)

Viger, Denis-Benjamin. *Considérations sur les effets qu'ont produit en Canada, la conservation des établissemens du pays, les moeurs, l'éducation, etc de ses habitans ; et les conséquences qu'entraîneraient leur décadence par rapport aux intérêts de la Grande-Bretagne.* Par un Canadien, M.P.P., Montréal, James Brown, 1809. 11-51p. (Réimpression à Montréal, Réédition-Québec, 1970.)

Viger, Denis-Benjamin. *Analyse d'un entretien sur la conservation des établissemens du Bas-Canada, des loix, des usages, etc. de ses habitans.* Par un Canadien, dans une lettre à un de ses amis. Montréal, imprimé chez James Lane, 1826. VI-46p.

Viger, Denis-Benjamin. *Considérations relatives à la dernière révolution de la Belgique.* Par un Canadien. Montréal, 1831. 67p. (Réimpression à Montréal, Cinq-Mars, 1842.)

Viger, Denis-Benjamin. *Mémoires relatifs à l'emprisonnement de l'honorable D.-B. Viger.* Montréal, Imprimé par F. Cinq-Mars, 1840. IX-57p.

Viger, Denis-Benjamin. *La crise ministérielle et Mr. Denis Benjamin Viger, etc. en deux parties.* Kingston, 1844. VII-46p. (Réimpression à Montréal, Réédition-Québec, 1970.)

Aussi quelques discours, observations ... de l'auteur ont été publiés en français et en anglais.

2. *Bibliographie sommaire sur Denis-Benjamin Viger*

Encyclopedia Canadiana. Ottawa, The Canadiana Company Limited, 1963. Vol. 10. 239-240.

Forget, Guy, *Bio-biographie de Denis-Benjamin Viger.* Travail (bibliothéconomie). Montréal, Université de Montréal, 1946. 19p.

LeJeune, L. *Dictionnaire général ... du Canada.* Ottawa, Université d'Ottawa, 1931. Tome 2 : 783-784.

Lee, Sidney, éd. *Dictionary of National Biography.* New York, Macmillan Company, 1899. Vol. LVIII : 306-307.

Royal, Joseph et Cherrier, Côme-Séraphin. *Biographie de l'Hon. D.-B. Viger.* Montréal, J.A. Plinguet, s.d. 34p.

Wade, Mason. *Les Canadiens français de 1760 à nos jours. Tome 1 (1760-1914)* Deuxième édition revue et augmentée. Montréal, Cercle du Livre de France, 1966. 685p.

Wallace, W. Stewart. *The Encyclopedia of Canada.* Toronto, University Associates of Canada, 1937. Vol. VI : 242.

ANALYSE

d'un

ENTRETIEN

sur la

CONSERVATION
des établissemens

du

Bas-Canada

DES LOIX, DES USAGES, &c.
de ses
HABITANS.

PAR UN CANADIEN,
dans une lettre à un de ses amis.

MONTREAL
IMPRIMÉ CHEZ JAMES LANE.
1826.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC

AVERTISSEMENT.

En présentant cet ouvrage au public, on croit devoir avertir que ce n'est point un tableau d'imagination ; que le titre qu'il porte n'est point une invention de l'auteur pour piquer la curiosité. C'est une réalité. Il rend compte d'un entretien qu'il a eu en effet, il y a un peu plus de six ans. On verra comment il fut provoqué.

Ce petit ouvrage fait partie d'un journal tenu et écrit en forme de lettres pendant le cours d'un voyage fait dans un des états voisins, et d'une résidence de plusieurs semaines dans les environs de sa capitale. A l'exception d'une couple de ces lettres qui ont vu le jour dans deux de nos feuilles périodiques, Il est resté inédit.

De toutes les lettres dont ce journal se compose, celle-ci est de beaucoup la plus longue. Il suffit de considérer la nature du sujet qui s'y trouve discuté pour en sentir la raison. On imagine bien aussi que ceux dont-il est question dans les autres sont assez généralement étrangers à celui-ci. On pouvoit dès lors convenablement la détacher du reste, et on a pris en conséquence le parti de la publier séparément.

Il est à propos de faire remarquer qu'il y a déjà près de dix huit ans qu'il parut à Montréal, une petite brochure sur le même sujet. Ce n'étoit comme celui-ci qu'un essai très imparfait. Il dut pourtant faire quelque sensation alors ; l'auteur y défendoit les vrais intérêts du gouvernement, en défendant la cause de ses compatriotes que l'on calomnioit alors comme on les avoit calomniés à diverses époques depuis la conquête, ce que l'on fit, surtout deux ans après, comme on les a si souvent calomniés depuis, comme on l'a fait encore récemment. On imagine bien qu'il n'a pas été épargné lui-même. Cependant les préjugés et les passions n'ont pas pu réussir à effacer entièrement l'impression qui en étoit résulté, encore moins à ébranler les faits qu'il invoquoit. Les événemens qui ont suivi, prévus et annoncés alors, ont mis le sceau à l'évidence de ces importantes vérités. Les faits eux-mêmes se sont multipliés

et ont jetté sur elles un éclat encore plus frappant. Les intrigues ni la violence ne pouvoient les obscurcir sans retour. D'un autre côté, si l'auteur a bien vu alors, ce n'est pas à une sagacité particulière qu'il doit cet avantage. Mais il aimoit son pays ; il étoit attaché à son gouvernement dont il respecte, dont il chérit les principes. Il étoit guidé dans ses recherches par le sentiment des obligations qui le lioient à l'un et à l'autre. Cette politique en vaut bien une autre. Avec ce fil, il est aisé de ne pas s'égarer.

Maintenant, laissant de côté tous les faits antérieurs à mil huit cent dix, et détournant les yeux du tableau que nous présente cette lugubre et trop mémorable époque, je demanderois à tout homme pénétré d'un attachement sincère et éclairé pour le gouvernement Anglois, s'il peut croire que les événemens de la dernière guerre eussent suivi la direction qu'on leur a vu prendre, en supposant que les voeux des ennemis des Canadiens et de leurs établissemens eussent été comblés, et que les idées que le gouverneur Craig lui-même parut un instant adopter se fussent réalisées.

On voudra bien se rappeller qu'il n'étoit question de rien moins que de renverser tout l'édifice des droits des Canadiens : c'étoit des séditieux, des rebelles, des traîtres. Il falloit suivre pour ce pays la marche tracée par le gouvernement de l'Irlande dans des temps de fanatisme, de barbarie ou d'ignorance, et on n'a pas rougi de l'écrire même depuis. Il falloit proscrire, les établissemens des anciens habitans de la Province, leurs loix, leurs usages. C'étoit les proscrire eux-mêmes. On le sentoit. On les trouvoit de trop sur cette terre qui leur avoit donné naissance, arrosée de leur sang, honorée par leur valeur, comme si leur présence l'avoit souillée. Enfin on alloit jusqu'à méditer le renversement de la forme du gouvernement lui-même, demander à grands cris qu'on leur arrachât cette constitution devenue l'objet de notre juste attachement, parce-qu'elle pouvoit nous fournir quelques moyens de résister à ces projets de spoliation.

Revenant à l'auteur des considérations, observons encore qu'il rappelloit à l'administration ce qu'elle devoit aux Canadiens à titre de devoir et de justice, comme pour l'intérêt du gouvernement de la mère-patrie elle-même. Il lui faisoit remarquer qu'arracher à un peuple les établissemens dont on ne pouvoit le priver sans injustice, ce n'étoit pas seulement l'immoller à la cupidité, fournir des prétextes pour le tyranniser, mais encore le rendre étranger à son

gouvernement, déraciner dans le coeur des citoyens tout sentiment d'intérêt dans la chose publique, qui seul peut nourrir et fortifier celui de l'attachement envers la métropole. Il faisoit voir que cette vérité de tous les temps et de tous les lieux étoit surtout applicable à cette Province à raison de sa situation particulière, des rapports dans lesquels elle se trouvoit et avec sa métropole et avec les pays dont le nôtre étoit environné, et de plusieurs autres circonstances également frappantes. Il observoit surtout qu'en suivant cette conduite, on privoit l'Angleterre de l'ascendant de son influence morale sur cette colonie, pour donner ce levier à une autre puissance qui ne pouvoit en user qu'au préjudice de celle à qui on l'enlevoit, aussi bien que de ses propres enfans. Enfin il faisoit voir clairement que le gouvernement François lui-même n'avoit successivement perdu ses colonies de l'Amérique du nord que parcequ'il y avoit foulé aux pieds les droits de ses sujets et paralysé les efforts du plus noble patriotisme, en mettant le despotisme à la place des loix.

Ce sont ces importantes considérations qui se trouveront de nouveau développées dans la lettre que l'on va lire. Le public sentira de lui-même les motifs qui ont porté à mettre ce tableau sous ses yeux, sans qu'on ait besoin d'entrer dans aucune explication à ce sujet.

°— °—, 1er, SEPTEMBRE, 1819.

PENDANT le peu de jours que nous nous sommes arrrêtés à °— °—, avant de venir prendre notre hébergement dans ce village, j'ai eu avec une couple d'Anglois un entretien dont le sujet ne peut manquer de t'intéresser aussi vivement que moi-même. Acteur dans la scène, elle étoit telle que je ne pouvois y jouer un rôle secondaire. Il étoit question du Bas-Canada, de la conduite que le Gouvernement Anglois avoit tenue, et de celle qu'il devoit tenir à notre égard. Il m'a fallu soutenir la cause de mon pays. Je crois l'avoir plaidée avec quelqu'honneur, et j'ai pu me convaincre que ce n'étoit pas absolument sans succès que j'ai combattu des erreurs audessus desquelles le talent peut s'élever, mais dont l'ignorance est presque toujours dupe ou victime. Nous avons dû discuter en même temps plusieurs questions de haute politique et de morale publique, qui se lioient naturellement au sujet de notre conversation. Je dois ajouter que j'ai éprouvé de la satisfaction dans cette occasion, parce que je me rencontrois avec des hommes éclairés et instruits, et que chez des personnes de cette espèce, les préjugés nationaux ou autres n'étouffent pas, comme cela arrive toujours chez les ignorans et les fanatiques, tous les sentimens de la justice, et ne couvrent pas la vérité d'un voile impénétrable. D'ailleurs on peut parvenir à dissiper l'erreur quand elle n'est, pas la fille des passions. Son règne est inébranlable, quand une cupidité sordide et une ambition ignoble unie à l'ignorance lui servent de trône.

Pour te mettre à même de bien entendre le sujet de notre discussion, je dois préluder par te dire que pendant notre séjour à °——, outre les livres que nous avions apportés avec nous, j'ai lu, suivant ma coutûme, tous ceux qui ont pu nous tomber sous la main, quand ils m'ont paru pouvoir être de quelqu'utilité. Un jeune Anglois, entr'autres, a passé quelque temps avec nous. Il en avoit plusieurs. Dans l'un des ouvrages qu'il m'a prêtés, se trouvoient quelques passages qui avaient rapport au Canada en général, et au Bas-Canada en particulier. Ils étoient de nature à fixer mon

attention, comme tu en pourras juger dans un instant, et ils me fournirent l'occasion de lui dire ainsi qu'à quelques autres, que l'auteur parloit évidemment du Bas-Canada sans le connoître, et qu'il ignoroit absolument l'état du pays et les circonstances dans lesquelles il se trouvoit relativement à l'Angleterre ; que par cette raison, il ne pouvoit raisonner juste sur les principes qui devoient servir de règle à la conduite particulière du Gouvernement Anglois à notre égard. Un de ceux à qui je tenois ce langage en parut d'autant plus étonné qu'il étoit l'admirateur et l'ami de l'écrivain. Il faut convenir aussi que l'ouvrage a bien du mérite, et a dû couter beaucoup de recherches et de travail. Si cette partie pêche, c'est que l'auteur n'a jamais voyagé dans le Bas-Canada, et n'en parle qu'incidemment, et en passant, enfin emprunte de quelques autres les réflexions qu'il a mises au jour. Au reste un de ceux avec lesquels j'ai eu occasion de m'en entretenir, avoit quelque raison de mettre de l'importance à ce que je lui disois à ce sujet. Le résultat a été qu'à mon retour à °— °—, lieu de sa demeure, et où il est venu me rendre visite, j'ai été invité à passer une veillée chez lui. J'ai pu me convaincre que son intention avoit été de me ménager une entrevue avec un de ses amis, pénétré des sentimens et des opinions contre lesquels il m'avoit entendu me prononcer aussi décidément. Il n'a pas manqué de faire tomber la conversation sur l'ouvrage en question. Et nous en sommes venus bien vite à la partie sur laquelle a roulé l'entretien dont je t'ai parlé d'abord.

Suivant l'écrivain en question, le Parlement Britannique s'est rendu coupable d'une grande erreur en laissant et confirmant aux Canadiens du Bas-Canada, par les actes qu'il a passés pour cette Province, le droit de plaider dans leurs Cours, et de faire leurs loix en François. Ces actes sont dénués de toute sagesse et mettent des obstacles insurmontables à ce que le Bas-Canada soit jamais Anglois, et c'est, suivant lui, affoiblir la Colonie, au lieu d'ajouter à sa force comme un des postes avancés qui doit servir en quelque sorte de boulevart à cette partie de l'empire. Tant que le Bas-Canada continuera d'être François par sa langue, sa religion, ses usages et ses moeurs, il est évident que ses habitans ne seront jamais bons sujets Britanniques.

Il parle ensuite de la nécessité de fortifier le Canada pour le rendre invulnérable de la part des Etats-Unis. La raison qu'il don-

ne comme devant engager l'Angleterre à donner plus d'attention à cet objet, et à mettre plus d'activité dans ses efforts pour parvenir à ce but, c'est que les Etats-Unis forment déjà un peuple dont l'ambition et la rivalité doivent lui donner tout à craindre, en songeant à la rapidité avec laquelle s'accroît leur puissance. C'est en vain que l'Angleterre se flatte d'avoir ce peuple pour ami. Si elle tarde trop à prévenir le danger, il ne sera bientôt plus temps de le détourner, et il sera inévitable. Elle perdra ses Colonies de l'Amérique du Nord, et avec elles ses possessions des Isles, &c. Telles sont les idées de l'auteur qui ont donné lieu à notre entretien. Ce sont aussi la doctrine et les principes développés alors pour les soutenir qui ont provoqué de ma part les observations dont je vais te rendre compte, et qui suffiront pour te faire connoître celles auxquelles elles servoient de réponse. Il seroit impossible sans doute de faire entrer dans ce cadre tous les détails d'une discussion qui a duré plusieurs heures. Je me contenterai d'en esquisser les principaux traits ; tu peux compter sur la fidélité avec laquelle ils seront rendus.

Je lui ai fait remarquer que les exemples qu'il citoit n'étoient pas propres à appuyer les sentimens qu'il mettoit au jour, et que les faits militoient contre les principes qu'il s'efforçoit d'établir. Il en avoit surtout appellé à la conduite des Romains. Suivant lui, c'étoit à la constance avec laquelle ils avoient travaillé à introduire partout leurs loix, leurs usages, leur langue et leurs moeurs qu'ils avoient dû la force et la stabilité de leur puissance. Je lui ai fait observer d'abord que, dans la partie occidentale de l'empire, si on en exceptait Cartage, les Romains n'avoient guères soumis à leur domination que des peuples qui se trouvoient dans l'état sauvage ; que par la nature des choses elles-mêmes, les moeurs des peuples barbares devoient naturellement se former sur celles des nations civilisées qui les soumettoient, ou sous l'influence ou la domination desquelles ils se trouvoient placés par les circonstances. La raison en étoit évidente. Ils n'avoient pas en eux-mêmes les élémens de la civilisation. Les liens de la société n'étoient pas assez forts. Il falloit bien dès lors qu'ils prissent les moeurs, qu'ils adoptassent les usages et les lois capables de les resserrer. C'étoit pour eux un avantage. Ces changemens devenoient un obstacle à leur anéantissement. Au surplus, c'étoit un effet de la nécessité. C'étoit un cas extrême qui ne pouvoit servir de règle entre les nations policées.

Quant à Cartage, les Romains avoient exercé envers elle un acte de cruauté et de barbarie nationale. La guerre de ces deux Républiques était une guerre d'extermination. Mais sa destruction n'avoit pourtant pas été seulement l'ouvrage de l'ambition et de la haine. Les Romains, en faisant de cette ville rivale un monceau de ruines, avoient cru travailler pour leur propre conservation. Leur opinion vraie ou fausse étoit qu'il ne pouvoient se promettre le repos, pas même assurer leur existence, tant que cette implacable rivale existeroit.

On avoit tort de prétendre que les Romains eussent travaillé sans relâche, et dans tous les pays qu'ils avoient successivement soumis, à opérer cette métamorphose que l'on prétendoit signaler comme une preuve de leur profonde habileté dans l'art d'étendre et d'assurer leurs conquêtes, puisque c'étoit au contraire en montrant le plus souvent envers les peuples vaincus une extrême condescendance, qu'ils s'étoient d'abord fait une réputation de justice et de douceur qui leur avoit concilié leur respect et leur affection. Une conduite diamétralement opposée avoit perdu Cartage. C'étoit la dureté de son gouvernement qui avoit fait des peuples de tous les pays qui se trouvoient renfermés dans son empire autant d'ennemis acharnés à sa perte, et dont les efforts réunis à ceux des Romains avoient contribué à l'écraser.

Les Romains s'étoient sans doute souvent écartés de la route qu'une saine politique leur avoit d'abord tracée. Mais c'étoit quand la corruption avoit commencé à gangrener leur gouvernement. Devenus ivres d'une puissance à laquelle rien ne pouvoit plus résister, ils avoient fait ce que font tous les tyrans. Ils avoient abusé de leur force pour fouler aux pieds les loix de la justice comme celles de l'humanité. Mais leur décadence avoit marché de pair avec les actes de violence dont ils s'étoient rendus coupables. C'étoit aussi l'abyme dans lequel leur empire s'étoit englouti. En suivant la marche des faits et leur enchaînement dans l'histoire de cette nation, il étoit même impossible de ne pas voir que les parties de l'empire qui avoient résisté le plus longtemps aux effets destructeurs de ces causes d'affoiblissement et de dissolution, étoient exactement celles où les droits des peuples avoient été les moins violés, et où ces maîtres du monde s'étoient plus ou moins bornés à l'exercice de la *suprématie politique*. Tout ce qui composoit l'empire d'orient, habité par les Grecs, qui avoient conservé

leurs loix, leurs usages, leur langue, enfin quelque chose de national dans leurs établissemens, dans leurs moeurs et dans leur gouvernement, avoient aussi soutenu l'empire et le nom Romain pendant des siècles après la chûte de Rome elle-même, et avec elle de tout l'empire d'occident. C'étoit au contraire les peuples qui avoient perdu leurs loix et leur langue, leurs usages et leurs moeurs, qui avoient été forcés d'adopter ceux de leurs vainqueurs, qui avoient les premiers lâchement succombé sous les efforts de ces hordes de barbares du nord de l'Europe. Quels motifs auroient pu porter à repousser l'invasion des hommes qui depuis longtemps n'avoient plus de patrie ? °

Je laisse ici de côté une foule d'autres traits analogues et de documens historiques que j'ai invoqués à l'appui de ces vérités pour venir de suite à une remarque qui trouvera ici naturellement sa place. J'ai observé qu'en supposant même que ces termes de comparaison ne fussent pas d'une exactitude aussi parfaite qu'ils l'étoient en effet, cette espèce de politique qui avoit pour but et pour moyens de métamorphoser ainsi les peuples, auroit eu chez les anciens des caractères de tyrannie et de violence beaucoup moins marqués et moins odieux que chez les modernes. Il n'y avoit qu'un très petit nombre d'hommes libres et propriétaires chez les premiers. La population étoit à-peu-près ce qu'elle est de nos jours dans les Antilles, et dans quelques autres parties de l'Amérique. † Les campagnes étoient cultivées par des esclaves, qui exerçoient aussi presque seuls dans les villes les arts méchaniques. Les maîtres, qui par là même jouissoient seuls du droit de cité, avoient sur ces esclaves celui de vie et de mort. Ils les regardoient à-peu-

° Chose digne de remarque, la partie de l'Italie qui fut la dernière à se soumettre aux vainqueurs de l'empire d'occident fut ce qu'on appeloit la Grande Grèce, celle où la langue des Romains n'avoit pu, en dépit de leurs tentatives réitérées, l'emporter sur celle des habitans du pays !

† Cela est si vrai que la population de l'Attique étoit à-peu-près sous ce rapport dans le même état que celle de la partie Françoise de St- Domingue à l'époque de la révolution. Elle étoit composée d'environ cinq cent mille esclaves, trente mille citoyens et dix mille étrangers. La condition de ces derniers se rapprochoit beaucoup de celle des gens de couleur dans cette isle. Ils n'exerçoient aucun droit de citoyens actifs. Ils n'étoient point admis aux assemblées du peuple. C'étoit une classe mitoyenne entre les hommes libres et les esclaves. Il en étoit ainsi du reste de la Grèce. Quant aux Romains, ils s'en trouvoit parmi eux qui avoient jusqu'à vingt mille esclaves.

près comme les animaux de leurs champs. Ils les comptoient pour rien dans l'ordre de la société. Ils ne les considéroient que comme une propriété, et ne les estimoient qu'à raison de la valeur des services qu'ils en tiroient, comme le sol ou ses productions. Dans un semblable état de choses, il eut été sans doute moins injuste d'exiger que les citoyens se prêtassent à des changemens qui étoient nécessairement moins durs à subir comme plus faciles à opérer, ne fût-ce qu'à raison du petit nombre d'hommes qu'ils pouvoient affecter, de la supériorité de leurs lumières, des richesses, du loisir de ces êtres privilégiés. Il en étoit tout autrement chez les nations modernes où la majorité des habitans avoit plus ou moins de propriétés, où tous sans exception étoient libres et par celà même possédoient en commun leurs loix, leurs usages, leurs coutûmes, le palladium de tous les autres droits et leur unique sauvegarde au même titre que tout le reste de ce qui leur appartient.

Enfin chez les anciens, les principes de la morale étoient assez peu développés.

Passant de ces temps anciens à des époques moins éloignées du nôtre, je lui ai fait observer que les évènements dont l'histoire nous a conservé le souvenir pendant les convulsions qui avoient accompagné la chûte de l'empire Romain, et le cahos qui avoit succèdé à ces grands déchiremens ne méritoient guère d'arrêter notre attention dans une discussion comme celle dans laquelle nous nous trouvions engagés. On devoit en dire à-peu-près autant de tout le moyen âge. La barbarie avoit enfin triomphé. C'étoit pendant cette période funeste qu'on avoit vu les nations exercer les unes envers les autres ce genre d'oppression contre lequel j'élevois la voix, les nations dominantes détruire tous les établissemens du peuple vaincu, le réduire par là même à la condition des esclaves. Delà aussi étoient nés tous les fléaux qui peuvent tourmenter l'espèce humaine. Jamais peuple ne s'étoit sous ce rapport trouvé dans une situation plus affreuse que les Anglois après la conquête qui soumit leur pays aux Rois Normands et qui eut des suites si funestes. ° Ces vainqueurs également avides et

° Il seroit difficile, dit un historien Anglois, de trouver dans l'histoire une révolution plus destructive et suivie d'un asservissement aussi complet des anciens habitans.

féroces mirent ce système en pratique. Les lois nouvelles se rédigèrent en François, et on changea, on abolit les anciennes. Il n'étoit pas permis de plaider dans une autre langue dans les Cours de Justice. On l'apprenoit par ordre du gouvernement dans toutes les écoles. On n'en parloit pas d'autres dans le Palais des Rois. Bientôt la langue comme le nom Anglois devint un opprobre. Du mépris à l'injustice, il n'y a qu'un pas ; ou plutôt quand on veut écraser un peuple, on commence par l'avilir. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver. L'Angleterre devint et continua d'être pendant plus de deux siècles un théâtre de rapines et de brigandages, de dévastations et de meurtres. Les suites furent pour la nation comme pour les individus, la perte de leurs droits et de leurs propriétés, de tous leurs établissemens qui furent renversés à la fois.

Cet horible état ne commença à changer que quand la langue et les coutûmes des Anglois eurent commencé à reprendre graduellement le dessus. L'équilibre se rétablit alors. Ce n'est qu'à dater de cette époque que la nation et ses tyrans eux-mêmes, las de sang et de carnage finirent par se rapprocher mutuellement, goutèrent enfin quelques instans de repos, et virent luire l'aurore du bonheur dont ils jouissent aujourd'hui.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que nous sommes entrés à ce sujet dans des explications détaillées. J'ai cité des faits. Il ne m'a pas été difficile d'en indiquer un grand nombre à l'appui de mes opinions. J'ai fait un tableau animé et frappant, au moins par sa vérité, des souffrances d'un peuple quand une nation travaille à le dénaturer, à le transformer, à en faire en quelque sorte un être nouveau et différent de lui-même.

Après avoir passé en revue différentes parties de l'histoire moderne, j'ai fait remarquer entr'autres que dans ces derniers temps, l'Empereur Joseph Second avoit fait des tentatives de cette espèce dans plusieurs des états qui composoient le patrimoine de sa famille. Les événemens avoient prouvé que ces injustes efforts avoient également nui à ses intérêts comme à ceux des peuples dont son devoir lui faisoit une loi de respecter les droits. Les flatteurs avoient pourtant applaudi aux actes d'autorité arbitraire qui avoient découlé de cette fausse politique. Ils s'étoient extasiés sur les moyens mis, suivant eux, en oeuvre avec tant d'habileté pour resserrer les liens qui unissoient les différentes parties de son

empire, en introduisant l'uniformité dans les établissemens, la ressemblance dans le langage, l'analogie dans les loix. Quel en avoit été le résultat ? La confusion et le mécontentement ; des sujets de collision sans fin, et toujours croissant ; l'affoiblissement de l'affection des citoyens pour l'ordre de chose établi, la véritable force d'un empire. Il avoit surtout perdu l'attachement des habitans de ces belles Provinces des Pays-Bas, si longtemps l'appanage de sa famille. C'étoit lui qui avoit abattu les barrières qui avoient arrêté les François, et servi contr'eux de boulevard à la Hollande et à l'Allemagne, qu'il avoit pourtant cru par là rendre inexpugnables. °

S'il étoit vrai qu'une grande nation ne pût conserver l'union entre les différentes parties qui composent ses domaines, si elle n'en assujettit pas respectivement tous les habitans à parler la même langue, à se régir par des loix semblables, à adopter des institutions communes, si enfin c'est le seul moyen pour elle de se mettre partout et sur chaque point à l'abri des attaques de ses voisins, il faudroit dire que l'Autriche ou l'Espagne auroit dû successivement travaillé à opérer dans les Pays-Bas des changemens analogues à ceux que vous avez indiqués comme nécessaires dans le Bas-Canada. C'est par là que l'une ou l'autre puissance seroit parvenue d'un côté à s'attacher les habitans de ces contrées par des liens indissolubles, de l'autre à élever un mur de séparation entr'eux et la France dont ils bordoient la frontière, avec laquelle ils avoient ces moyens de rapprochemens et d'union qui vous paroissent si infaillibles. En laissant au contraire subsister entr'eux et la métropole ce que vous regardez comme des sources de division et de discorde, la France eût englouti avec facilité et à la fois toutes ces belles Provinces. Les faits déposent contre vous. Autant de temps que les habitans des Pays-Bas ont conservé leurs établissemens intacts, et qu'ils n'ont éprouvé aucune crainte de les voir ébranlés et tomber sous les coups de l'autorité de leur métropole, ni la force ni l'intrigue n'ont pu les en détacher.

° C'est encore une chose bien digne de remarque, que Joseph agissoit ainsi dans les Pays Bas avec autant plus de sécurité qu'il se reposait du succès de l'exécution de ses projets sur la probabilité de la longue durée de son alliance avec la France ! Le temps lui a manqué comme à tous ceux qui jouent le même jeu, et ses calculs l'ont trompé. C'étoit dans l'ordre. Quels rapprochemens frappans se présentent !

Si la différence du langage et des loix établissoient une opposition si marquée entre les peuples d'un même empire, comment l'Angleterre a-t-elle pu conserver les Isles qui bordent les côtes de la Normandie ? Pourquoi n'a-t-on pas tenté d'opérer là cette transmutation que vous regardez comme l'unique moyen d'affermir l'autorité du gouvernement de l'empire sur chacune des parties qui le composent, de s'en attacher les habitans par des liens assez forts pour n'avoir rien à craindre des effets de la force ou de l'intrigue des ennemis au dedans ou au dehors ? On a fait tout le contraire. On a laissé aux habitans de Jersey et de Guernesey leurs veilles chartes Normandes, cette langue là même que parlent les habitans du Canada, leurs loix, leurs coutûmes, leurs usages, jusqu'à leurs espèces de petites Assemblées Nationales. Tout cela est resté intact et comme sacré depuis des siècles. Cependant elles ne sont séparées que par quelques lieues de mer de cette belle Province de Normandie, réunie à la France depuis des siècles, dont les habitans formoient, pour ainsi dire, une même famille avec ceux de ces Isles, qui avoient une origine, des loix communes, des établissemens, jusqu'à des espèces d'états semblables, qui parlent la même langue. Comment se fait-il que ceux-ci soient restés aussi fidèlement unis à l'Angleterre, quand tous ces genres de séduction devoient concourir à les en détacher, et les porter à se réunir à leurs frères ? La solution de ce problème est aisée. C'est que ces peuples n'ont rien perdu de ce qui attache les hommes à la société dont ils sont membres. Bien loin de voir dans le gouvernement un ennemi de leurs établissemens, ils n'ont trouvé en lui qu'un protecteur. Il est devenu l'objet de leur affection dans la même proportion qu'ils ont pu se persuader que son autorité assuroit la conservation de tout ce qui devoit être le plus cher à leurs yeux, et qui l'est en effet à tous les peuples sans exception.

Si cette espèce de manutention politique par laquelle une nation tend à modéler une autre peuple à son gré, étoit si propre à opérer l'effet que vous lui attribuez, si elle avoit celui de resserrer les liens de la fraternité entr'eux, pardessus tout de concilier à la nation qui a la suprématie politique, l'affection de ceux qui sont soumis à cette épreuve, enfin de faire règner parmi eux, l'ordre, la paix et le bonheur, en leur faisant part de tous les avantages dont elle jouit elle-même, et d'affermir par là l'autorité de son gouvernement, l'Irlande travaillée en ce genre

depuis des siècles devroit être un exemple à citer. Les lumières de ses habitans, leur félicité, leur prospérité toujours croissante auroient dû marcher de pair avec celles de leur métropole. Comment se fait-il que la population de ce pays ait été au contraire en proie à tous les genres de souffrances, qu'elle soit si fort en arrière de celle de la Grande-Bretagne, peut-être de celle de la plus grande partie de l'Europe ? Un écrivain respectable de ces derniers temps va jusqu'à dire qu'une partie de ces habitans est audessous de l'état sauvage ; un autre, que ses cultivateurs sont plus malheureux que le paysan Russe. ° Son histoire présente une suite non interrompue d'actes de tyrannie, d'un côté, de révoltes, de l'autre : de brigandages, de spoliations, de meurtres de la part des vainqueurs ; de vengeances atroces de la part des vaincus. On a dit que l'histoire de ce pays n'auroit dû être écrite qu'avec de la fange détrempée dans le sang, que son peuple étoit un malade dans les convulsions de la mort. Cependant là on a réduit en pratique le système de conduite qui est l'objet de cette discussion. On n'a négligé aucun moyen de succès, on a tout tenté pour le faire triompher. On n'a jamais mis plus de constance dans l'exécution d'un projet que dans celui d'anglifier l'Irlande. Quel résultat plus propre à démontrer la fausseté de la théorie dont on a suivi les principes en gouvernant cette contrée infortunée !

L'Irlande fut conquise à une époque où l'ignorance couvroit l'Europe de son voile de ténèbres. Les principes de la politique devoient tenir de la barbarie qui règnoit encore sur les débris des sciences et des arts, sur les ruines de l'ancienne civilisation. Les erreurs d'un gouvernement une fois appuyées sur ces bases résistent longtemps aux progrès des lumières et à ceux de la morale publique. Combien il faut de temps et de peines pour les dissiper. C'est l'ouvrage des siècles. Les abus, les crimes seuls, se propagent avec la rapidité de l'incendie.

Il faut remarquer à ce sujet que l'on se tromperoit étrangement d'attribuer à la diversité du culte les maux de ce pays dévoué. Ses habitans n'éprouvèrent-ils pas les mêmes injustices avant la naissance du protestantisme, et quand les deux nations étoient également composées de catholiques ? C'étoit comme Irlandois et à ce titre, qu'ils étoient, avant le changement de reli-

° Wakefield, Young, &c.

gion qui s'opéra depuis en Angleterre, l'objet d'une persécution qui n'a connu de relâche que dans ces derniers temps. Le but et les motifs qui les allumoient, qui en nourrissoient la flamme, étoient les mêmes. Le prétexte seul a changé ; et comme l'a observé un des plus beaux génies qui ait brillé en Angleterre, ceux qui voudroient continuer de nos jours à écraser les Irlandois, s'occupent en réalité fort peu de les amener à un changement de religion. Ce zèle leur est étranger. Ils seroient même extrêmement fâchés de n'avoir pas toujours ce prétexte pour colorer des injustices dont-ils recueillent le fruit. Ils en trouveroient un autre toujours prêt au besoin pour continuer d'exploiter cette mine, s'il étoit possible que celui-ci leur manquât.

Supposons maintenant les Isles de la Normandie et l'Irlande dans la même position géographique. Croit-on que l'Angleterre eût conservé cette dernière avec la même facilité que les deux autres. En supposant l'Irlande dans la même situation et dans les mêmes circonstances que les Isles de Normandie, seroit-elle restée séparée de la France, comme-elles, ou comme les Pays Bas, faisant autrefois partie des possessions d'un Duc François dont le Roi de France étoit lui même le seigneur suzerain ? C'est Joseph Second qui a brisé le premier anneau de la chaîne qui attachoient ces belles Provinces à l'héritage de sa famille, qui en est maintenant probablement privée pour toujours.

Supposons encore que ce fût de nos jours, que l'Irlande fût annexée ou soumise à l'Angleterre. Croit-on qu'on prendroit le parti de la traiter de la même manière, dans l'espoir d'y établir l'autorité de la métropole, et de s'assurer par là la conservation de cette précieuse possession ?

Il eût été sans doute bien plus facile de réduire en pratique ce système d'amalgame en Ecosse à raison de sa situation, du mélange des deux peuples dans les pays qui bordoient les frontières, de l'ascendant que devoit nécessairement donner aux Anglois la grande supériorité du nombre, de l'état de la société beaucoup plus avancé chez eux. Cépendant l'Ecosse a conservé un corps de loix et de jurisprudence civile absolument différent de celui de l'Angleterre, et qui, pour le dire en passant, a la plus grande anologie avec celui du Bas-Canada, puisqu'il a pour base le Droit Romain contre lequel les jurisconsultes Anglois ont montré quelquefois des préjugés aveugles. D'un autre côté, l'Ecosse auroit certainement gagné a

admettre chez elles les loix criminelles d'Angleterre. Elle a repoussé ce bienfait. ° Les principes et le culte religieux des deux nations sont encore dans une opposition beaucoup plus fortement marquée : et on sait la différence que les écrivains politiques ont attribué à l'une et l'autre de ces deux religions sur la forme et les principes du gouvernement. Quelle a été la suite de ces contrastes ? En quoi l'autorité du gouvernement en a-t-elle souffert ? A-t-elle perdu de sa stabilité ? C'est exactement le contraire. Les haines qui divisoient les deux peuples ont cessé avec les persécutions qui avoient pour but de les réunir, au moyen de l'uniformité dans les institutions. Pour tout dire en un mot, la conservation et l'affermissement de tous les établissemens Ecossois ont été de pair avec ceux de l'autorité du gouvernement commun aux deux peuples.

Les peuples restent toujours attachés à l'ordre de choses qui assure la jouissance de leurs droits. Il n'a fallu que tenter de mettre en pratique un système qui les mettoit en danger pour démontrer la fausseté de la théorie par laquelle on prétendoit l'appuyer. La chûte de cette belle partie des domaines de la maison d'Autriche, devroit suffire d'elle-même pour dissiper les prestiges de l'illusion.

° On a observé dans quelques écrits qui ont paru dans le Bas-Canada que ceux qui ont fait entendre dans cette Province les plaintes les plus amères contre nos loix, sont assez communément des Ecossois qui devroient s'applaudir d'y retrouver le droit commun de leur pays. Ceux d'entr'eux qui viennent s'établir parmi nous ont-ils consacré leurs veilles à l'étude de la jurisprudence ? Ont-ils passé leur vie à méditer sur les principes de la Législation et de la politique ? Quand on n'auroit que ce trait de leur conduite à citer sur cet article, il seroit permis d'en douter. Quelle peut être la source de cette haine pour nos loix ? Quel motif a pu les engager dans les tentatives, les efforts auxquels ils se sont livrés pour les faire disparaître et y substituer celles d'Angleterre auxquelles ils sont beaucoup plus étrangers. Ce mystère n'est pas inexplicable. — Je laisse à d'autres la solution de ce problème, ou plutôt elle se présentera d'elle même.

Ajoutons que les mêmes hommes ont souvent mis au jour leurs réflexions sur la nécessité de la conservation de l'ancienne langue celtique qui n'est plus à l'usage des nations civilisées non seulement, dans les montagnes d'Ecosse, mais même parmi ceux qui en sortent pour venir s'établir dans ces colonies. — Des sociétés se sont formées, ou se sont affiliées à des sociétés déjà établies dans la Grande-Bretagne pour cet objet. On veut, dit-on, par ce moyen, nourrir les sentimens nationaux, et par là même l'attachement de ces montagnards au gouvernement de la métropole. Que chacun fasse ses rapprochemens.

Arracher à un peuple ses établissemens, c'est briser d'un coup tous les liens qui l'attachent à l'état et au gouvernement sur lequel il doit se reposer de leur conservation. Il doit au moins devenir indifférent pour celui qui le prive de ces objets de son affection, parceque c'est la plus importante de ses propriétés, et qu'elle est la base de toutes les autres. Quand celle-ci est renversée, tout l'édifice s'écroule avec elle. Il n'a plus rien à conserver. C'est alors l'âne de la fable à qui peu importe de porter le bât pour son maître ou pour le voleur qui le dépouille et l'assassine. A ne consulter que les règles les plus ordinaires de la politique, et mettant à part celles de la justice, il n'en faut pas davantage pour se convaincre que ce système est vicieux.

Dans la thèse générale, on peut admettre que le gouvernement d'un empire peut tirer souvent pour la facilité de ses opérations des avantages de l'identité des loix et des moeurs, de la langue et des établissemens dans les différentes parties qui le composent. Mais d'abord il est bon de remarquer de suite qu'il faut que cette identité soit le fruit de ces causes générales qui agissent sur les peuples graduellement et d'une manière insensible, et qui la produisent sans effort. Tous les moyens directs et qui peuvent tenir de la coercion, ne sont propres, outre l'injustice de la chose en elle-même, qu'à inspirer du dégoût, provoquer des résistances, exciter des mécontentemens, allumer des haines. Dès lors un sentiment de vengence se réunit à celui de la cupidité. La persécution commence, et avec elle s'établit le règne de la tyrannie et de la violence.

Je dois observer en second lieu que ce principe est nécessairement sujet à de nombreuses exceptions. Pourroit-on disconvenir que cette exception doit devenir de même souvent une règle de conduite pour une nation riche et commerçante, devenue grande et puissante, dont les possessions diverses et multipliées se trouvent réparties sur différens points, dans des situations très différentes, souvent opposées les unes aux autres, soit en elles mêmes, soit à cause de leur éloignement, ou à raison des pays qui les avoisinent et d'une infinité d'autres circonstances qui ne peuvent être d'avance assujetties aux calculs de la prévoyance humaine. Mettant à part d'autres considérations, il est facile de se convaincre que le Bas-Canada, se trouve dans le cas de l'exception. On peut porter l'évidence de cette vérité jusqu'à la démonstration. Elle est appuyée sur des faits. Il ne seroit pas même dès lors nécessaire d'appeler

à son secours les principes d'éternelle justice, que je crois avoir invoqués avec quelque succès, qui ne permettent pas d'abuser de la force pour heurter les intérêts d'un peuple, de blesser ses plus justes affections plus que de fouler aux pieds tous ses autres droits. Les plus simples règles de la politique militent en notre faveur. – Mais avant d'entrer dans des détails, en examinant la chose sous ce nouveau point de vue, voyons ce que l'on devroit raisonablement attendre des changemens que vous voudriez voir opérer dans le Bas-Canada, et les suites probables qui en résulteroient pour l'Angleterre, aussi bien que pour le Bas-Canada lui-même.

Ce serait une erreur grave, dis-je, d'imaginer que le changement de nos loix et de nos usages, celui de notre religion, et de notre langue surtout pût opérer quelque chose en faveur de l'Angleterre. C'est exactement le contraire. Dans l'état où nous sommes, supposé que nous n'eussions pas pour l'Angleterre un sentiment d'affection bien profond, admettant même que nous eussions des préjugés contre son gouvernement, ce que les faits démentent, au moins ne sauroit-on nous attribuer des motifs bien puissans de prédilection pour les Etats-Unis. Ce que vous regardez comme une source d'opposition de vues et d'intérêts entre nous et l'Angleterre doit par la même raison établir une ligne de démarcation bien plus fortement empreinte entre nous et nos voisins.

Je dois pourtant dire ici que dans le Bas-Canada, nous avons le bonheur de ne guères connoître le fanatisme politique plus que le fanatisme religieux. Cette heureuse disposition est le fruit de la tolérance qui règne dans le pays. On n'y déteste pas un homme parce qu'il est né sur le bord de la Tamise ou de Seine, qu'il est enfant de l'église catholique ou disciple de Luther ou de Calvin. On a l'affection ou du mépris pour lui à proportion de son mérite et de ses vertus, ou de ses vices. Mais aussi chez nous comme ailleurs, et peut-être plus qu'ailleurs, on aime son pays, on le préfère à tout autre ; et on a dit, peut-être avec quelque raison, qu'on ne pouvoit trouver d'hommes pénétrés d'un sentiment d'affection plus intime pour le pays qui les a vus naître que les Canadiens. On pourroit en dire autant quant à leurs établissemens religieux et civils.

Revenant maintenant plus directement à mon sujet, quel motif aurions-nous de désirer ardemment de changer de situation, si

l'Angleterre nous laisse dans la paisible jouissance des objets des plus chères comme des plus nobles affections dont l'homme social soit susceptible ? Mais supposons pour un moment vos projets réalisés et le Bas-Canada Anglais sous le rapport des lois et des coutûmes, et surtout du language, comment ce changement pourrait-il vous donner l'espérance de voir l'Angleterre exercer avec plus de certitude l'empire de l'opinion, obtenir une influence plus marquée sur les habitans du Bas-Canada, former leurs sentimens sur les siens ?

Si une nation peut acquérir cette influence sur un peuple, c'est quand celui-ci, plus foible et plus isolé des autres peuples, a des rapports nécessaires avec elle : c'est quand elle en est plus rapprochée par sa situation, et en même temps plus puissante et plus nombreuse, que ses communications avec lui sont plus multipliés, plus faciles, plus rapides, plus contantes, qu'elle peut le former à ses opinions par ses écrits, ses publications journalières, sa littérature, et autres moyens de ce genre, qu'elle à un gouvernement qui marchant plus directement dans le sens de l'opinion publique que celui du peuple voisin, ouvre par là même une carrière plus vaste à l'émulation et à l'activité des citoyens, qu'elle peut faire servir à ses vues d'ambition et d'intérêt. Tels sont entr-autres les moyens par lesquels cette nation peut acquérir, indépendamment de ceux qui résultent de la puissance l'ascendant que vous voudriez voir l'Angleterre exercer sur nous. Les Américains-unis, sont en possession de tous ces avantages à son préjudice, et encore plus relativement à la Province du Bas-Canada, que par rapport à toutes ses autres colonies de l'Amérique du nord. Les Provinces Britanniques qui sont à l'est du Bas-Canada, sont encore séparées des Etats-Unis par des forêts qu'on a à peine commencé à abattre. Le Haut-Canada l'est par un fleuve, et par des lacs. Le Bas-Canada n'en est divisé que par une ligne purement idéale, déjà bordée des deux côtés en plusieurs endroits par des émigrés de ces états mêmes, établis sur les frontières. On ne peut pas sans doute se persuader qu'ils se dépouillent en la passant de toutes leurs habitudes, de leurs affections, de leurs moeurs nationales, et qu'ils se prennent subitement d'une passion ardente pour l'Angleterre et son gouvernement. Les relations entre deux peuples limitrophes sont dans la nature des choses. Ici elles sont non seulement inévitables ; elles ne peuvent que s'accroître et se multiplier. L'association d'opinions

semblabes, de sentimens analogues, d'idées communes en doit être le résultat nécessaire. La population des Etats-Unis est et doit rester de beaucoup la plus nombreuse. Sans entrer dans d'autres détails, n'est-il pas évident que cette population doit dans ce cas finir par acquérir un ascendant décidé sur la nôtre, si on n'oppose pas à cette pente naturelle quelque contrepoids, ou si on n'en détourne pas l'effet. N'est-il pas évident de même qu'il est impossible que l'usage qu'on en fera dans l'occasion ne soit pas nuisible, pernicieux aux intérêts de l'Angleterre ? Est-ce bien à celle-ci qu'il convient de mettre en d'autres mains ce levier puissant ? Elle est à douze cens lieues de nous et l'océan nous sépare. Les actes de son gouvernement ne peuvent agir sur nous de la même manière que les actes du gouvernement de nos voisins agit sur eux. Elle ne peut jamais compter avec la même certitude ni sur l'exactitude des renseignemens qu'elle reçoit de ceux qu'elle délègue pour exercer au milieu de nous son droit de surveillance et son autorité en qualité de notre métropole, ni sur la sage application des principes qu'elle peut leur prescrire pour leur servir de règle de conduite, comme le peut faire une administration nationale. En faut-il davantage ? Est-il nécessaire d'entrer dans des détails pour faire sentir que dès lors l'Angleterre ne pourroit rien gagner au changement projetté ; qu'au contraire, tout dans ce système seroit nécessairement à l'avantage d'une puissance rivale, qui, d'un jour à l'autre, peut devenir son ennemie.

Mais laissons là les raisonnemens appuyés sur l'expérience des autres pays. Renfermons-nous dans celle du Canada, qui doit, pardessus tout, nous servir de règle. Son histoire depuis la conquête nous présente une suite de faits décisifs, capables de jetter le jour le plus éclattant sur l'objet de cette discussion. Pendant les quatorze années qui suivirent la conquête, nos inquiétudes sur notre sort futur avoient fini par devenir cruelles. Des intriguans qui étoient venus s'établir parmi nous, réputés Anglais, et qui s'en donnoient le nom parce qu'ils en parloient la langue, travailloient avec l'activité du fanatisme naturel à des parvenus à nous dépouiller de tous nos droits civils et religieux. L'acte du Parlement de l'année 1774, calma nos craintes et rétablit la confiance dans le gouvernement de notre nouvelle métropole. C'est alors qu'on a vu les Canadiens lui rester attachés pendant que les anciennes colonies Angloises de l'Amérique du nord déchiroient avec violence

tous les liens qui jusque là les avoient unis à elle. Quelle fut la conduite d'un grand nombre de ceux qui naguères importunoient le gouvernement Anglois de leurs cris sur le danger imminent et inévitable, suivant eux, pour son autorité de nous laisser en possession de nos établissemens ? A peine elle nous fut assurée, la question se discutoit encore dans le Parlement, et ils faisoient des efforts pour nous engager à prendre parti en faveur des Provinces armées pour chasser les Anglois de cette partie du monde. C'est aux Canadiens que l'Angleterre doit la conservation d'une colonie dans laquelle on assuroit alors, comme on a fait depuis avec bien plus d'injustice encore, qu'elle ne pourroit compter que des traîtres.

Le vrai blesse quelquefois les règles de la vraisemblance. — Pourroit-on ne pas être convaincu de cette vérité en songeant que bientôt après qu'un traité eût assuré aux Américains leur indépendance, les déclamations, les intrigues auxquelles ont avoit eu recours pour perdre les Canadiens, se renouvellèrent, et qu'on fit retentir la Province du bruit des prétendus dangers auxquels ce qu'on appelloit la foiblesse et l'erreur de ceux qui étoient à la tête du gouvernement de l'empire, exposoient ses possessions du Canada, en assurant la stabilité des établissemens de ses habitans. C'étoit, disoit-on, des Français dans le coeur comme ils l'étoient par la langue et les loix, des papistes, ennemis nés du nom Anglois, d'une nation protestante et de son gouvernement. Aussi quand il a été question de donner une nouvelle forme au gouvernement du Canada, et d'organiser sa constitution actuelle, a-t-on vu encore l'ancien levain fermenter de nouveau, et des hommes de la même trempe invoquer les mêmes prétentions pour engager le Parlement à proscrire les Canadiens en masse, en les privant de tout droit de citoyen dans ce nouvel état de choses.

Le gouvernement Anglois à méprisé ces criailleries comme les anciennes. Mais depuis cette époque, ces scènes dégoutantes se sont pourtant renouvellées. On a vu même la constance de ces déclamateurs couronnée par fois de succès. On a pu aller jusqu'à inspirer les craintes les plus vives, et tout ensemble les plus puériles à quelques uns de nos gouverneurs sur les dispositions des Canadiens. On soutenoit, avec l'accent d'une persuasion capable d'en imposer à la bonne foi de celui qui ne peut voir que par les yeux d'autrui, que du moment où on leur mettroit des armes entre les mains pour repousser une invasion, la métropole seroit victime

de sa folle confiance, et qu'ils les tourneroient contr'elle. Un gouverneur en proie à ces préjugés, ivre de vanité et de ressentimens contre eux, parce que les communes soutenoient la cause du pays en opposant quelque résistance à ses vues, s'étoit conduit d'une manière plus qu'arbitraire. Sous son administration, non seulement la Province en général, mais plusieurs de ses citoyens en particulier, avoient éprouvé des traitemens dont rien ne sauroient atténuer l'injustice. Et c'étoit au moment où nous étions menacés d'une rupture entre l'Angleterre et les Etats-Unis qu'on le poussoit à ces démarches odieuses. Lors de la déclaration de guerre, il se trouvoit heureusement remplacé par un homme doué de prudence, qui sut s'honorer par des actes de justice, et inspirer la confiance. Vous savez quel a été le résultat de cette dernière épreuve, également honorable pour le corps de ce peuple, aussi bien que pour les individus sans exception. °

Cependant à l'époque de la déclaration de guerre, il y avoit à peine des troupes dans les deux Provinces. Le gouverneur n'avait point de fonds à sa disposition. Un coup de main pouvoit faire tomber le pays au pouvoir de ceux qui l'auroient attaqué dans un moment où il étoit sans défense. Et ce sont ces Canadiens si souvent l'objet de la calomnie d'hommes qui parviennent au milieu

° Les ennemis des Canadiens n'ont pas manqué, au commencement de ces évènemens, de parler du rassemblement de la Chine à propos de l'exécution de la loi de milice passée dans la session du Parlement, comme du fruit d'un système organisé pour faire soulever toute la Province, calomnie trop méprisable pour arrêter l'attention. Ce qu'on doit remarquer ici à ce sujet, c'est qu'en faisant republier dans les Gazettes de la Grande Bretagne le récit de cet évènement, on eut le soin d'ajouter que des membres influants de nos Communes étoient à la tête de ce soulèvement et on les nommoit ! Il est nécessaire maintenant d'observer que pendant la session du Parlement, on avoit eu recours aux intrigues, aux criailleries pour inspirer au peuple les sentimens de la haine contr'eux. On avoit été jusqu'à imputer à l'un d'eux la passassion d'une clause de l'acte qui excitoit les plaintes contre laquelle il s'étoit élevé avec toute la force et l'activité dont il étoit capable. Ces représentans étoient l'unique objet des vociférations de ceux qui se trouvoient dans ce rassemblement. Et c'étoit à ces représentans qu'on imputoit un soulèvement dont ils étoient exposés à être les victimes ! Il faut encore dire qu'il y avoit eu une imprudence de commise. — On mettoit cette loi à exécution avant de l'avoir fait connoître par l'impression, circonstance qui donnoit un prétexte de plus aux murmures d'hommes qui demandoient qu'on leur montrât la loi en vertu de laquelle on vouloit leur faire porter le fardeau de la milice, &c.

d'eux à jouir d'une considération à laquelle il ne leur seroit point donné d'atteindre dans leur pays, qui ont pu trouver des ressources, et fournir à ce gouverneur les moyens d'assurer le salut de la Province dont ces zélateurs politiques désespéroient, dont ils avoient tant de fois avant cette époque, dont ils ont si souvent depuis pendant le cours de la guerre, annoncé la perte comme infaillible.

Qu'on interroge les officiers de l'armée ? Je m'en rapporterois à eux relativement aux dispositions des habitans de la Province, et en particulier des miliciens qui ont servi avec eux ou sous leur commandement, pendant le temps de la durée de la guerre.

Une chose surtout digne de remarque, c'est que quelque lourd que fût pour eux le service de la milice, on pourroit à peine citer des exemples de désertion de Canadiens pour passer à l'ennemi, ou qui aient servi dans les rangs de l'armée Américaine, et enfin qui aient pris parti contre leur pays. ° Quant à leur conduite sous tout autre rapport pendant la guerre, elle a été sans reproche. Et ce fait qui finit par en imposer à la calomnie elle-même, milite plus fortement en ma faveur que tous les raisonnemens habiles.

Ce n'est pas que je prétende faire un mérite particulier aux habitans du Bas-Canada, de cette conduite. Après tout c'étoit un devoir, ils s'en accquittoient. Mais il est juste d'observer que le sentiment de cette espèce d'obligation est toujours plus fort chez un peuple qui en la remplissant rend pour ainsi dire au gouvernement ce qu'il en reçoit. Il s'affoiblit dans la même proportion que celui-ci manque de son côté à ce qu'il doit au peuple, en cessant de veiller et de travailler au soutien de ses établissemens, en le tourmentant par la crainte de se les voir arrachés, et encore plus en le dépouillant. D'un autre côté, les Canadiens suivoient aussi l'impulsion de leur propre intérêt en soutenant par là même l'édifice de leurs propres droits. Puis, que pouvoient-ils gagner en travaillant à renverser un gouvernement qui s'est montré leur protecteur, pour s'affilier à un peuple dont les idées, les moeurs, le langage, les loix ne sont point à l'unisson avec ceux de leur pays »

° S'il y a eu quelques désertions dans les régimens de milice parmi les Canadiens, elles n'ont été que momentannées. Quelques uns d'eux s'échappoient pour aller passer quelques jours chez leurs parens, et revenoient le plus souvent d'eux-mêmes rejoindre leurs corps.

Cette pensée n'entre pas plus dans la tête d'un peuple que dans le coeur d'un individu, si des craintes fondées, si la persécution, des spoliations ne l'ont point en quelque sorte dénaturé, et n'ont pas engendré ce malaise qui produit le désir d'un changement qui présente l'espoir de quelqu'adoucissement aux maux qu'on souffre, ou au moins l'apathie qui y rend indifférent.

Je suis entré au sujet des évennemens de la guerre dans des détails et j'ai cité un assez grand nombre de faits qui heureusement pour moi n'étoient pas douteux, ou qui étoient bien connus d'un de ceux qui prenoient part à cet entretien : et je dois ajouter qu'il ne m'a pas été difficile de faire voir qu'aucun autre ordre de choses dans la Province, n'eut pu produire des résultats plus avantageux aux intérêts de l'Angleterre.

Au reste, ajoutois-je, au moins l'expérience est en notre faveur. Quand ce ne seroit pas de la part de l'Angleterre un acte de justice de nous laisser en possession de ce qui nous appartient à si justes titres, ce seroit un acte de prudence et de sagesse. En supposant même qu'elle pût se croire quelqu'intérêt à adopter un système contraire, comment pourroit-elle se résoudre à payer de ce prix la fidélité constante d'un peuple qu'elle ne pourroit traiter avec plus de rigueur s'il avoit mérité sa haine et sa vengeance.

Mon adversaire avoit surtout insisté sur les grands moyens d'union et d'attachement qui résultoient pour les peuples de la similitude de la religion, de l'identité des loix, de la langue, des moeurs, des usages qui, concentrant leurs affections sur les mêmes objets, les disposoient à se chérir mutuellement, à tendre à un but commun par une route qui l'est de même. Suivant lui, c'étoit en effet les seuls liens d'une union constante, les vraies bases d'une alliance et d'une union durable et solide entr'eux. Je lui ai fait remarquer qu'au contraire ces liens, qui étoient très foibles entre particuliers, l'étoient encore bien davantage de peuple à peuple. Que les peuples dans leur conduite politique étoient et devoient être en effet plutôt guidés par les circonstances et en particulier par le sentiment de l'intérêt général, enfin plutôt par le désir d'assurer leur existence que par les mouvements du coeur purs et sans mélange.

Les faits se présentoient en foule. Outre ceux dont il a été question relatifs à des peuples réunis sous le gouvernement d'un

même empire et quelques autres encore, je lui ai cité des exemples tout au moins aussi frappans tirés de l'histoire des nations indépendantes, et par cette raison plus à même de s'abandonner à l'impulsion de ces sentimens d'affection, qui suivant lui, devoient être si impérieux. Je lui ai rappellé l'alliance de la France catholique ayant des ministres de sa religion à la tête de ses affaires, avec les protestans d'Allemagne et de Hollande, de cette dernière avec l'Autriche en possession des Pays-Bas catholiques. J'ai cité de même les négociations de Cromwell avec le Pape, et ses ménagemens pour lui, et bien d'autres négociations de la même nature du gouvernement anglois, à des époques postérieures, l'alliance constante de l'Angleterre avec le Portugal catholique devenu en quelque sorte une de ses provinces, et dans ces derniers temps, avec l'Espagne qui pendant plus d'un siècle avoit été presque sans interruption dans les intérêts de la France. L'Angleterre, leur dis-je, n'a-t-elle pas contribué aussi efficacement qu'aucune des autres puissances de l'Europe à remettre la triple couronne sur la tête du chef spirituel du monde catholique, quoique son roi n'eût pas la liberté d'avoir un ambassadeur à la cour de Rome, et qu'un ministre ne pût sans crime traiter directement avec elle ? On sait cependant ce qui en est dans le fait, depuis longtemps.

Après avoir passé en revue un grand nombre d'autres traits analogues tirés de l'histoire ancienne et moderne, et surtout de la conduite de l'Angleterre elle-même envers les autres nations ou envers les habitans de ses nouvelles acquisitions, il a bien fallu convenir que mes idées sur cet article n'étoient pas le fruit d'une théorie illusoire, et que l'histoire du genre humain déposoit en ma faveur.

Le parlement d'Angleterre, ajoutai-je, a depuis la conquête cru devoir ajouter la sanction de sa propre autorité aux titres que nous avions déjà à la conservation de nos établissemens que des aventuriers, des fanatiques s'efforçoient d'ébranler, travailloient à détruire. Le dernier acte qui a finalement réglé la forme de notre gouvernement et qui nous assure la jouissance de nos droits comme sujets Britanniques, avoit pour but avoué de consolider en même temps ceux qui nous appartenoient, et nous étoient propres en qualité de Canadiens, en nous en confiant le dépôt . C'étoit pour nous mettre à même de conserver nos loix, nos usages, notre langue, notre culte, que l'on a donné au Bas-Canada, en particulier un

gouvernement séparé. ° Cette démarche, après tout, étoit une conséquence naturelle d'un principe reconnu, et qui ne pouvoit être contesté. En supposant que cette conduite ne fût pas appuyée sur les maximes les plus claires du droit public, comme sur les règles de la justice, sur des exemples nationaux ou étrangers, on ne sauroit disconvenir que l'expérience en a complètement justifié la sagesse et la prudence relativement à notre pays. Que pourroit le raisonnement contre ce fait ? Quel motif pourroit porter ceux qui ont fait l'épreuve de ses heureux succès à l'abandonner pour se jetter dans les routes d'une théorie au moins incertaine ? Supposons, si l'on veut, que de grandes probabilités militassent en faveur de ce système : supposons qu'elles fussent d'elles-mêmes assez fortes dans les cas ordinaires pour porter à l'adopter, voyons au moins ici si l'on pourroit se promettre d'arriver au but que l'on devroit se proposer en le mettant en pratique.

Toutes les opinions, les sentimens auxquels on donne le nom de préjugés ne sont pas toujours des erreurs. L'amour de la patrie, l'affection pour tous les objets qui s'y rattachent ne doivent pas être placés au rang des illusions. La nature l'a mis dans nos coeurs, et il se lie à tous les sentimens nobles et élevés, grands et généreux. Il est la source comme l'aliment de toutes les vertus publiques, en même temps qu'il soutient les vertus privées. Il n'est pas nécessaire d'indiquer les différens chaînons par lesquels ces idées se rattachent les unes aux autres. L'énergie d'un peuple est le résultat de ce sentiment inséparablement lié à celui de son attachement à ses loix, à ses coutumes, à ses moeurs, aussi bien qu'à tous ses autres droits. — C'est la jouissance de ces avantages, et leur sécurité, qui l'attachent à l'ordre de choses qui les protège, pour tout dire en un mot, qui concentre ses affections sur le gouvernement qui leur sert d'appui. Ce sont là les liens de l'édifce d'une société. Otez à un peuple ces élémens d'union, et il perd ses forces, il languit, il meurt. Si pendant que ce principe de dissolution le mine, il éprouve une attaque du dehors, il succombe. Quel intérêt pourroit l'animer à la repousser ? N'est-il pas devenu étranger au sol qui l'a vu naître ?

° Voyez les débats dans le Parlement d'Angleterre à propos du projet de notre acte constitutionnel, et comparez les discours des hommes d'état qui ont fait le plus d'honneur à la nation, avec ces misérables productions qui font quelquefois gémir la presse en Canada sur ces matières.

Il n'a rien à conserver, il n'a rien à défendre, il attend même presque toujours d'un changement de gouvernement ou de domination, sinon la guérison de ses maux, au moins quelque adoucissement à ses souffrances.

Mais enfin, lui dis-je, quel est donc le plus grand mal que la conservation de nos établissemens puisse entraîner ? Seroit-ce qu'on parlât français dans le Bas--Canada, et qu'un catholique pût aussi bien qu'un anglican, un partisan de la doctrine de Luther ou de Calvin, vivre chacun en assurance et en paix *sous sa vigne et à l'ombre de son figuier ?* Y auroit-il là de quoi alarmer l'Angleterre, lui inspirer des craintes pour son existence ou pour sa prospérité ? Si la continuation de cet état de choses peut l'intéresser, c'est qu'il peut attester qu'elle fût éclairée, et qu'elle est juste.

Je connois mon pays et ses habitans un peu mieux que des voyageurs qui le traversent journellement et s'y arrêtent à peine, ou que ceux qui, venus s'établir parmi nous, occupés uniquement des soins de leur fortune, ne les voyent que du fond de leurs comptoirs. Je puis dire que la haine du nom Anglois si souvent imputée aux Canadiens pour colorer les injustices que l'on a de même projettées contr'eux, n'est qu'un prétexte dénué de tout fondement réel. Les Canadiens savent bien qu'ils ne doivent pas regarder du même oeil le gouvernement Anglois et quelques uns de ces aventuriers pour qui nous ne sommes que des objets d'horreur, qui ne voyent en nous que des papistes à persécuter et à dépouiller, qui ont enfin pour nous les sentimens du soldat déguenillé et mutilé de Goldsmith, qui, après avoir été élevé aux dépens de sa paroisse, engagé pour sept ans à travailler dans les colonies, pressé à bord d'un vaisseau, été soldat, prisonnier, échangé et déchargé, demandant l'aumône, *hait,* dit-il, *les François, parce qu'ils sont esclaves, et portent des souliers de bois.* °

Si toute l'histoire du Bas-Canada, n'en fournissoit pas la preuve, je pourrois démontrer, d'après des observations et des faits recueillis et puisés sur les lieux, que les Canadiens sont aussi attachés à l'Angleterre qu'aucun des autres peuples de l'empire. Les hommes éclairés parmi eux sentent peut-être plus vivement encore les avantages dont ils sont à portée de jouir et le désir de les conserver, parcequ'ils sont plus à même surtout de comparer la cons-

° *I hate the French because they are slaves and wear wooden shoes.* Le mot sabot ne peut se rendre en Anglois que par celui de *souliers de bois.*

titution établie dans la Province depuis trente ans, avec la forme de gouvernement sous laquelle leurs pères ont vécu. Ils ont parfois appris en résistant aux vues particulières de leurs administration locale, et en déjouant quelques unes des intrigues de ceux qui ont travaillé à les perdre, le prix de cette constitution au moyen de laquelle ils se trouvent les conservateurs nés de droits que des hommes étrangers à leur pays ont si souvent tenté de leur ravir. Mais on ne peut pas sans doute leur faire un crime de leur résistance, encore moins de repousser des injustices qui en les accablant auroient en même temps l'effet d'anéantir d'un coup tous les motifs qui peuvent les attacher à leur métropole. On ne prétend pas sans doute qu'ils dussent aller audevant des vues de leurs persécuteurs ou les combler de bénédictions.

Quelle crainte au reste pourroit inspirer au gouvernement Anglois l'attachement qu'on attribue aux Canadiens pour la patrie de leurs ancêtres ? Ils sont séparés par douze cens lieues de mer de cette nation qui ne peut jamais devenir une puissance maritime, pas même à proprement parler une nation commerçante. Ils le sont encore davantage par la cessation de toute communication entre les deux pays depuis plus d'un demi siècle. Les habitans actuels du Bas-Canada ont remplacé deux générations successivement descendues dans le tombeau depuis la conquête. Les loix que nous tenions de la France, la France les a effacées de son code, et lui en a substitué un autre entièrement nouveau. La révolution qui s'est opérée tant dans les moeurs de ses babitans que dans son gouvernement, celle que ce laps de temps a dû amener, en a fait un autre peuple. D'un autre côté, les Canadiens avoient dès avant cette séparation, un caractère et des moeurs qui les fesoient distinguer des François. On conçoit que cette différence doit être aujourd'hui comme elle est en effet beaucoup plus sensible. Ajoutons que la génération actuelle s'est formée sous un autre gouvernement à de nouvelles habitudes, a adopté des opinions, s'est pénétrée de sentimens qui s'éloignent de plus en plus de ceux de ses ancêtres. Cet effet est le résultat d'institutions publiques qui n'ont pas seulement agi sur des individus ou sur quelques portions particulières de la Province, mais bien sur la masse entière du peuple qui l'habite. Tous ces changemens graduels joints à la position géographique, au climat, à une foule d'autres causes de ce genre, ont dû rendre encore plus frappant le contraste qui se trouvoit déjà si marqué entre les Canadiens

et les François dès le temps où ils étoient réunis sous le même empire.

En envisageant encore l'attachement attribué aux Canadiens pour la nation dont ils tirent leur origine sous un autre point de vue, et en supposant que les circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés pussent faire redouter le danger du rapprochement entr'eux, seroit-ce un moyen bien efficace de le prévenir ou de le détourner, que de les dépouiller de la partie la plus précieuse, de la portion la plus chère de l'héritage qu'ils tiennent de leurs pères ? Pourroit-on fonder sur des mesures de cette espèce l'espoir de déraciner de leur coeur tous les sentimens d'affection qu'ils pourroient avoir conservés pour leur ancienne mère-patrie, de leur en inspirer une bien plus vive pour leur métropole ?

Il est sans doute impossible de se le persuader. Ce seroit exactement le contraire. Mais ce n'est pas la plus funeste des conséquences qu'elles produiroient. Les raisonnemens par lesquels on a parfois essayé de justifier les projets de changemens dont il a été si souvent question pour le pays, depuis la conquête, ne sont appuyés que sur des illusions. Elles acquerreroient bientôt l'importante de la réalité. On oublie l'injure dont on a été l'objet. On pardonne une injustice à son auteur. Celui qui s'en rend coupable n'en perd ni le souvenir ni le sentiment. Pourroit-il supposer pur et calme le coeur qu'il a blessé, quand le sien souillé de fiel respire la haine ? Il s'acharne sur sa victime. En l'accablant, il suit l'impulsion de ses propres fureurs et travaille à la réduire à l'impuissance de se venger des torts qu'elle a à lui reprocher.

Les artisans de ces spoliations toujours cruelles pour un peuple y verroient eux-mêmes une source d'amertume et de mécontentement. Ils se persuaderoient, ils persuaderoient aux autres qu'elles doivent réveiller chez nous l'attachement pour nos pères, allumer l'indignation contre les enfans de l'Angleterre, auteurs de nos maux. Quel motif puissant pour engager le gouvernement à leur prêter le secours de son autorité ! Quelle arme dans les mains de la passion toujours aveugle dans ses transports, toujours habile dans ses trames ! Ils auroient alors des prétextes plausibles de nous croire, de nous attribuer des mouvemens de vengeance, le désir de secouer le joug qu'ils nous auroient imposé. Plus il seroit dur et cruel, plus il y auroit de raison de l'appesantir de plus en plus pour nous ren-

dre incapables de le briser. Le gouvernement de la mère-patrie, dupe des intriguans subalternes qui verroient jour à profiter de ses fautes, ne seroit bientôt plus que le ministère de cette ambition cupide, que le succès enflamme et rend toujours plus brûlante. Telle est la marche du pouvoir quand les loix et l'équité ne la règlent pas. La tyrannie devient inévitable. C'est une génération d'erreurs qui enfantent les crimes et les couronnent.

Mais supposons la résolution enfin prise d'opérer chez les Canadiens cette métamorphose qui doit, dit-on, nous régénérer. J'en admettrai pour un moment la possibilité, je veux qu'on en puisse attendre des résultats heureux. Au moins faut-il convenir qu'on ne peut espérer de faire changer à un peuple de loix et de coutumes, d'usages, de langue ou de religion comme de vêtemens, ou à un particulier la forme de ses habits. Il est question de près d'un demi million d'hommes déjà anciennement établis dans le pays, d'une population compacte, dont les moeurs sont fortes, et à qui on a déjà reproché, non sans quelque raison, un attachement tenace, même opiniâtre à ses habitudes. Ce n'est pas tout, il faut l'amalgamer à la fois avec les émigrés des trois-royaumes, qui tous les jours traversent l'océan pour venir s'établir dans son sein, tous autant d'artisans destinés à nous façonner sur leur propre modèle, et avec les enfans d'une nation voisine qui trouvera aussi de l'avantage comme de la facilité à nous donner des leçons et des exemples assortis à ses goûts, à ses institutions et à ses intérêts.

Je demanderai d'abord combien de temps exigera la fusion de ces matières hétérogènes ? Quel sera l'état de la masse pendant l'opération ? Pourra-t-on donner à toutes les parties qui la composent une impulsion uniforme ? La dirigera-t-on bien facilement vers le but commun que le gouvernement devra se proposer ? N'y aura-t-il pas entre les anciens et les nouveaux venus quelqu'opposition de vues, de sentimens, d'intérêts ? Que de problêmes à résoudre !

La conséquence la moins malheureuse qui suivroit inévitablement l'exécution de ce projet, ce seroit d'abord, sinon la discorde pour prélude à une confusion universelle, assurément pendant longtemps l'engourdissement de l'apathie, une indifférence profonde pour ceux qui auroient fait éclore ce cahos. — On ne peut en effet se promettre une affection bien vive pour un gouvernement de la part d'un peuple assujetti à un pareil système. Quel motif pourroit

l'y attacher ? En appelleroit-on à l'empire de la force ? Mais elle fait des esclaves qui jouent un rôle purement passif. C'est toujours au moment où cette arme devient la plus nécessaire qu'elle se brise dans les mains de celui dont elle est l'unique ressource, ou perd son ressort. — Celui qui n'obéit pas à l'impulsion de son propre coeur, en suivant celle de son gouvernement, lui est nécessairement étranger, quand il n'est pas son ennemi. Je veux bien encore que toutes les difficultés soient susceptibles de s'applanir, que l'on puisse réunir ces matériaux disparates, réorganiser cet édifice délabré, à quelle époque peut-on raisonnablement se promettre de voir ce phoenix renaître et sortir plein de vie de ses cendres ?

Les ressources d'un peuple ne sauroient se développer pendant cet état de langueur. Mais il faut observer que ses voisins n'en continueroient pas moins eux-mêmes à faire des progrès rapides, et à marcher comme ils l'ont déjà fait, à pas de géants dans la route de la prospérité. Il seroit bien inutile de s'appesantir sur ces considérations. Contentons-nous d'observer que des évènemens analogues à ceux qui ont fait éclore la dernière guerre entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis peuvent se renouveller. Des sujets de collision peuvent naître d'un moment à l'autre entre deux peuples qui courent la même carrière avec une ardeur égale. Quel fruit l'Angleterre pourroit-elle recueillir de ce changement de conduite par rapport au Bas-Canada ? Que seroit-ce si ces bouleversemens avoient, la chose est inévitable, graduellement enfanté des injustices, des haines, des persécutions, tous les désordres qui marchent à leur suite ? Il suffit de jetter les yeux sur les peuples qui se sont trouvés dans les mêmes circonstances, de consulter l'expérience pour sentir d'un coup que l'Angleterre auroit travaillé contre son intérêt, aussi bien que contre celui de la colonie ; qu'en foulant aux pieds les principes de la justice, elle auroit également violé les principes de la saine politique.

Différens sujets sur lesquels notre attention s'est successivement fixée, m'ont fourni l'occasion de faire observer que jamais métropole ne s'étoit vue dans une position aussi favorable que l'Angleterre relativement au Bas-Canada. Il suffisoit de laisser la colonie à elle-même pour que le gouvernement Anglois n'eût rien à craindre des dispositions des habitans de la Province. — L'état dans lequel ils se trouvoient étoit le gage le plus sûr de leur fidélité

comme de leur tranquillité. Il en résultoit pour leur métropole sous d'autres rapports des avantages d'autant plus marqués que la colonie était par là même fortifiée plus qu'une autre contre les attaques de ses voisins immédiats, tandis qu'en la supposant dans celui où il l'auroit désiré, elle seroit en effet le point le plus vulnérable de ses possessions dans cette partie de l'Amérique.

D'un autre côté, l'Angleterre pouvoit avec plus de facilité qu'aucun autre peuple faire avec le pays un commerce réciproquement avantageux. C'étoit d'elle et d'elle presque seule que nous pouvions tirer les objets manufacturés nécessaires dans notre climat, assortis aux besoins et aux habitudes qui en étoient le résultat. Ceux que nous pourrions nous procurer d'ailleurs n'étoient, à quelques exceptions près et généralement, que des objets de luxe. En considérant la position du pays, sa situation géographique, la nature de ses productions, ce ne pouvoit être la partie vraiment importante de son commerce. Quand les circonstances amèneroient la séparation des deux pays, en supposant même que l'Angleterre crût devoir se déterminer à nous laisser jouir de l'indépendance politique, elle seroit encore dans ce cas à même de s'assurer la conservation de ce genre de supériorité dans le Bas-Canada. En outre, dans cette dernière alternative, elle se trouveroit notre alliée née, notre protectrice naturelle. Nous ne pourrions que gagner mutuellement à des rapprochemens. Le sentiment de notre intérêt rendroit nos liaisons toujours plus étroites.

Il étoit aussi aisé de tirer de toutes les données que je leur ai mise sous le yeux, la conlusion que, même dans l'état actuel, l'étendue du commerce de l'Angleterre, l'accumulation de ses capitaux, la supériorité de son industrie, la perfection de ses manufactures, la grandeur de sa puissance maritime, tout enfin la mettoit dans une positon à ne rien craindre de la rivalité des autres nations. Elle pouvoit, elle devoit pour son propre intérêt ouvrir une carrière plus ample à notre propre industrie et étendre la sphère de notre activité. Bien loin qu'il en pût résulter des inconvéniens pour elle, les avantages qu'elle pourroit tirer par là de sa colonie ne pouvoient qu'aller en augmentant, au lieu de diminuer. Elle auroit par là aussi celui de se l'attacher d'une manière plus étroite, non seulement en faisant par là disparoître toutes les causes qui pourroient faire naître le mécontentement ou le désir d'un changement, mais

encore en rendant notre sort même de beaucoup préférable à celui que nous pourrions jamais espérer d'éprouver, si notre pays faisoit partie des Etats-Unis.

Je suis entré à ce sujet dans quelques explications et leur ai fait part d'idées et de faits qui m'ont paru les frapper par leur vérité, et avoir à leurs yeux le mérite de la nouveauté. Ma lettre est déjà trop longue pour m'y arrêter. Je dois ajouter seulement que j'ai pu par ce moyen faire sentir plus fortement encore que des erreurs et des injustices de la part du gouvernement Anglois pourroient seules affoiblir les liens qui nous attachent à son empire et qu'il ne tenoit qu'à lui de resserrer.

Pendant le cours de notre entretien, je n'ai pas manqué de saisir l'occasion qui s'est présentée de citer un trait bien remarquable de l'histoire d'Angleterre, je veux parler du refus que firent autrefois les Barons de recevoir un nouveau code pour le mettre à la place de l'ancien droit et de la jurisprudence du pays. L'énergie aussi bien que la profonde sagesse de leur réponse, quand on leur en fit la proposition qui n'était pas dénuée de prétextes plausibles en apparence, est devenu l'objet de nos justes éloges. Le *Nolumus Leges Angliæ mutare* ° a servi de texte à des observations réciproques sur les maux qu'entraînoient des changemens de cette nature que l'on fait subir à un peuple, et qui ont donné lieu à un célèbre philosophe de l'Antiquité de dire que les citoyens doivent *combattre pour leurs loix comme pour leurs murailles.* J'avois parlé de la masse et de l'étendue des connoissances légales qu'un peuple finit toujours par acquérir par l'habitude, que la nécessité force les individus de contracter, de donner une attention constante aux principes que les loix ont établis de longue-main, et que la jurisprudence consacre journellement pour régler leurs actions comme la conduite de leurs affaires. C'est en effet pour eux une éducation pratique qui ne peut être le fruit d'une longue suite d'années, qui se transmet et se perfectionne de génération en génération, et qui dans le fait est le plus sûr gage de la tranquillité comme du bonheur public. J'ai fait contraster cet heureux état avec l'ignorance, l'incertitude, pour tout dire en un mot, le cahos qui est toujours le résultat de l'introduction d'un code nouveau, qui ne peut jamais se trouver à l'unisson avec les établissemens

° Nous ne voulons pas changer les loix de l'Angleterre.

préexistans. Ces considérations ont naturellement conduit à parler des difficultés même que l'on éprouve souvent à faire cadrer les plus légères altérations dans quelques parties des loix d'un pays avec tout le reste du système, et de l'embarras et de la confusion qui en sont le résultat quand on ne se conduit pas avec une prudence extrême et la plus grande réserve en les adoptant.

Mon adversaire ne nioit pas la vérité de ces observations. — Mais lui aussi prétendoit que les maximes que j'invoquois n'étoient pas applicables à toutes les circonstances, et que les conséquences que j'en tirois dépassoient le but. Suivant lui, et c'étoit avec l'accent d'une philanthropie sincère qu'il me paroissoit soutenir son sentiment, la différence de loix, d'usages, de langage sur surtout, entre une métropole et une colonie formée dans l'origine par un autre peuple, devoit aussi souvent produire entre l'une et l'autre une opposition de vues, d'opinions et d'idées qui nuisoit nécessairement aux intérêts des colons. Il ne pouvoit qu'en résulter pour eux des maux journaliers, parcequ'avec des intentions droites et pures, ceux auxquels l'autorité se trouvoit déléguée par le gouvernement de la mère-patrie, manquoient absolument de termes de comparaison pour bien juger de l'état des choses, ils pouvoient à tout moment tomber dans des fautes involontaires qui cependant avoient tout l'effet d'une injustice raisonnée.

En remontant à la source du mal, ajoutoit-il, on trouveroit facilement le moyen d'y porter remède. La métropole et la colonie ne doivent-elles pas avoir un intérêt égal à applanir ces obstacles à l'union qui doit règner entr'elles, à faire évanouir toutes les causes qui peuvent contribuer à troubler l'harmonie qui la nourrit ? Les colons, loin de refuser de se prêter à cette amalgame, avoient les plus puissans motifs de courir audevant de toutes les mesures qui pouvoient contribuer à l'opérer. — C'étoit le seul moyen d'éclairer le gouvernement de la mère-patrie sur la conduite qu'elle devoit tenir envers ses nouveaux enfans, enfin en empêchant que ses faveurs mêmes ne devinssent des injustices, de la mettre à même de répandre ses bienfaits d'une manière égale, et dans les mêmes proportions que sur toutes les autres parties de son empire.

Il étoit aisé de répondre d'une manière victorieuse. J'ai fait voir que toutes ces idées brillantes dans la théorie se réduisoient à des illusions dans la pratique. Revenant sur les différens faits

historiques que j'avois invoqués dans le cours de cette discussion, j'ai pu démontrer d'après une expérience constante, que les changemens dont il étoit question, qui émanoient de l'autorité qu'une nation exerçoit sur une autre, ne pouvoient produire que des maux réciproques. Que quant au peuple qui les subissoit, ils avoient l'effet de le dénaturer, et par cela même de l'avilir, dégradation qui servoit ensuite à ceux dont elle étoit l'ouvrage de prétexte pour l'écraser.

Je lui ai fait remarquer en outre que la conservation des établissemens d'un peuple qui passoit sous la domination d'une autre nation, ainsi que la conservation des propriétés des individus dont celle des premiers était le gage, bien loin de mettre des obstacles à l'union qui devoit règner entr'eux, étoit exactement ce qui devoit nourrir l'harmonie. C'étoit le respect du gouvernement de cette nation pour les établissemens des habitans de cette nouvelle partie de ses domaines qui seul pouvoit les mettre à l'abri de la tyrannie de ceux entre les mains desquels elle remettoit le dépôt de son autorité. Qu'il n'y avoit que les changemens qui s'opéroient graduellement, comme d'eux-mêmes et sans efforts, qui n'enfantoient pas ces sujets de collision, et trop souvent les convulsions qui faisoient le malheur des peuples d'un même empire, en minant ses forces et en affoiblissant ses ressources. Que quand cette vérité ne seroit pas de tous les temps et de tous les lieux, et qu'on pût même admettre la proposition contraire comme un principe fondé, il seroit comme tous les autres sujets à quelques exceptions, et que ce qui s'étoit passé dans le Bas-Canada suffisoit pour prouver combien il y avoit eu de sagesse à ne pas en faire l'application à ce pays. Qu'il étoit impossible de rien opposer à un fait aussi contant ; qu'il étoit d'ailleurs évident que dans les circontances particulières dans lesquelles nous nous trouvions, aucun des heureux effets qu'on pourroit se promettre de l'exécution du plan dont il avoit été question, ne pourroit jamais compenser le danger, les maux qui en seroient l'inévitable résultat : il fallut convenir que ce n'étoit pas en brisant tous les ressorts de l'énergie chez les Canadiens qu'on pouvoit espérer d'eux un attachement solide pour leur métropole, des efforts généreux pour préserver d'atteinte les liens qui les unissoient à elle, qu'enfin ce n'étoient pas par un principe de dissolution et de mort que l'on pourroit espérer de conserver la vigueur d'un peuple ou de lui rendre la vie plus qu'à un individu.

Pour ne pas revenir inutilement sur les différentes considérations liées à cette partie de notre intretien qui a été à peu près un résumé de tout ce qui avoit précédé, je te prie de te rappeler de ce qui se trouve déjà dans cette lettre relativement aux mêmes objets. Il te sera aisé de te former une idée à peu près exacte de tout ce que j'ai pu dire pour ajouter au poids de ces raisons et mettre ces vérités dans un jour plus frappant. Aussi sans entrer dans ces détails, je te dirai qu'enfin j'ai eu la satisfaction d'entendre mon adversaire me dire avec la candeur, appanage ordinaire des lumières et de la droiture, qu'en formant les opinions qu'il avoit mises au jour relativement au Bas-Canada, il n'avoit pas eu comme moi l'avantage de connaissances puisées à la source ; que ses notions, il les avoit prises dans les écrits de voyageurs, et dans les conversations d'hommes qui pouvoient n'avoir pas vu les choses par eux-mêmes, ou n'avoient pas résidé assez longtemps parmi nous, pour mériter une confiance entière : qu'il se croyoit obligé d'avouer que dans le cours de notre conversation, il avoit acquis plus de véritable données sur le Bas-Canada qu'il ne l'avoit fait pendant tout le reste de sa vie. Qu'en effet quelques unes des règles de politique et de gouvernement qu'il avoit invoquées pour soutenir le système de conduite qu'il supposoit adapté au pays, n'étoient pas susceptibles d'application à tous les lieux, à toutes les circonstances, que les faits étoient tout dans une discussion comme celle-ci, et que ceux que j'avois invoqués moi-même étoient de nature a mettre en défaut tous les raisonnemens.

Il est bien temps de venir au dénouement final de cette scène dont le tableau ne sera probablement guères moins intéressant pour toi qu'il ne l'a été pour moi-même. Il y manque un trait que je dois encore ajouter et qui te fera connoître pourquoi, j'ai pris la peine de signaler en particulier la réponse des Barons d'Angleterre entre tant d'autres faits historiques que j'ai été obligé d'omettre, dans la crainte que cette lettre déjà très longue ne finît par devenir un volume considérable.

Je m'adressai à celui qui avoit fait ces aveux respectables, et je lui dis : changeons de position et détournons pour un moment nos yeux des différens points de vue sous lesquels nous avons envisagé cette question, et les principes sur lesquels nous l'avons discutée. Permettez-moi de vous offrir un nouveau sujet de réflexions sur un

objet également digne de notre attention à l'un et à l'autre comme sujets du même empire, mais qui sans doute doit me toucher comme Canadien encore plus vivement que vous.

Supposons que les évènements qui ont amené la conquête du Bas-Canada eussent pris une autre direction, ou plutôt que le Canada eût été d'abord une colonie Angloise et que le sort des armes l'eussent fait passer sous la domination de la France. — Placez-vous dans notre situation et dans les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons nous-mêmes, mais Anglois, régis par des loix, des coutûmes, parlant une langue étrangère à la métropole avec une religion distincte, des établissemens analogues à vos goûts, à vos usages surtout en unisson avec ces loix, l'objet de votre confiance, les seules qui vous seroient connues, les seules par cette raison là même que vous seriez capables de consulter avec avantage et de prendre pour guides pour assurer ou défendre vos droits comme pour régler votre conduite.

Toutes les nations ont une prédilection fort naturelle pour leurs établissemens. Cet attachement est souvent aveugle, il est presque toujours exclusif. Elles croient souvent de bonne foi travailler au bonheur d'un peuple en le forçant à les adopter pour les substituer aux siens. Outre les avantages que les François espéreroient pour eux-mêmes de vous voir vous former à leurs institutions, à les prendre pour modèles, il pourroit se rencontrer parmi eux des hommes vertueux qui céderoient à l'impulsion de motifs semblables à ceux dont vous m'avez fait part, animés du désir de contribuer à votre félicité. Le moyen de l'opérer seroit sans doute celui que vous avez indiqué. Ne pourroient-ils pas tenir le même langage et vous dire : La différence de vos loix et de vos usages, celle de votre langue et de vos moeurs, jusqu'aux traits de votre caractère national établissent entre nous une ligne de démarcation beaucoup trop fortement empreinte. Vous demeurez étrangers à la nation dont vous êtes devenus les enfans et qui vous chérit. L'attachement que vous conservez pour vos établissemens oppose des obstacles sans cesse renaissans à l'harmonie qui doit règner entre les membres d'un même empire pour leur bonheur réciproque. Il tarit la source des bienfaits dont nous désirons vous combler, ou il détourne le cours. Ne repoussez pas la main qui vous les présente. Abandonnez vos coutûmes, changez vos habitudes, dépouillez enfin

toutes ces marques de distinction qui vous sont si funestes. Que des opinions analogues, les mêmes sentimens, des affections, des idées communes fruit de l'identité de langage, de loix, de principes moraux et réligieux vous rapprochent, et cimentent à jamais les liens qui nous unissent. Soyez enfin comme nous pour devenir un de nous. Quel parti prendriez-vous ? C'est à vous maintenant que je demande de prononcer sur la question qui a été si laborieusement discutée entre nous deux dans le cours de cette soirée. Je m'en rapporterai volontiers à votre décision ; je suis persuadé qu'elle sera dictée par la bonne foi. Jugez entre nous.

Tu partageras la satisfaction que j'ai éprouvée, quand après un moment de silence j'ai reçu pour unique réponse à cette interpellation ces mots bien remarquables dans la bouche de mon adversaire, *Nolumus Leges Angliæ mutare.*

Notre dialogue s'est à peu près terminé là. C'est aussi par où je finerai ma lettre. Pour le coup, je ne solliciterai pas ton indulgence pour mes redites, le manque de clarté, les vices du style. Le sujet est trop intéressant pour que tu ne passes pas aisément sur ces défauts. D'ailleurs c'est d'un entretien dont je t'ai rendu compte. Il eût été assez difficile d'y mettre un ordre bien exact. Tu dois m'avoir encore quelques obligations de mon travail, quelqu'imparfait qu'il puisse être dans la forme. Adieu.

Achevé d'imprimer
sur les presses
des
Ateliers Jacques Gaudet, Ltée,
Granby,
le vingt-troisième jour
du mois d'avril
mil neuf cent soixante-seize

Imprimé au Canada
Printed in Canada

Les Ecrits du Canada français ont publié 41 pièces de théâtre

Robert Elie L'Etrangère
Robert Elie Le Silence de la ville
Robert Elie La Place publique

Marcel Dubé Zone
Marcel Dubé Florence
Marcel Dubé Octobre

Marcel Dubé C'était le fil de la vie
Marcel Dubé Virginie
Anne Hébert La Mercière assassinée
Anne Hébert Le temps sauvage
Yves Thériault Le Samaritain
André Laurendeau La vertu des chattes
André Laurendeau Deux femmes terribles
André Laurendeau Les deux valses
André Laurendeau Marie-Emma
Guilbeault-Gauvreau Le Coureur de marathon
François Moreau Les Taupes
Eugène Cloutier Le Dernier Beatnick
Eugène Cloutier Hôtel Hilton, Pékin
Gilles Derome Qui est Dupressin?
Claire Tourigny La Crue
Marc Lescarbot Les Muses de la Nouvelle-France
Andrée Thibault Elisabeth
Andrée Maillet Le Meurtre d'Igouille
Andrée Maillet La Montréalaise
Andrée Maillet Souvenirs en accords brisés
Jacques Ferron La Sortie
Jacques Ferron Le coeur d'une mère
Françoise Loranger Georges . . . oh! Georges

Yves Hébert Les Enfants
Yves Hébert Le Rôle
Paul-Ghislain Villeneuve Les Heures rouges

REÇU LE
JUIN 19
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
DU QUÉBEC

Alec Pelletier Le Festin des morts
Jacques Languirand Les Cloisons
Michel Greco Les Pigeons d'Arlequin
Jacques Brault La morte-saison
Jacques Brault Quand nous serons heureux
Gilles Marcotte Une soirée à la maison
Naïm Kattan Les Protagonistes
Andrée Maillet La Dépendance
André-Pierre Boucher Cupidon libéré par l'amour